

carte culturelle du mali

**esquisse d'un inventaire du patrimoine
culturel national**

Ministère de la Culture du Mali

Remerciements

L'équipe de travail remercie tous ceux qui, de près ou de loin, ont permis la réalisation de cet ouvrage.

Nos remerciements vont tout d'abord à tous les Ministres de la Culture qui ont accepté d'accompagner le projet de l'ouvrage jusqu'à son aboutissement.

- Son Excellence Pascal Baba Coulibaly, ancien Ministre de la Culture qui, dès l'idée de la « Carte culturelle du Mali », a manifesté un grand intérêt pour le projet et a contribué à le faire avancer ;
- Son Excellence André Traoré, également ancien Ministre de la Culture, qui a suivi le projet tout au long de la collecte des informations ;
- Son Excellence Cheick Oumar Sissoko, Ministre de la Culture qui a accepté que le projet soit inscrit dans les activités prioritaires du Département pour l'année 2005.

Nos remerciements vont plus particulièrement au Président de la République, son Excellence Amadou Touré qui a accepté de préfacer cet ouvrage, marquant ainsi son attachement à la culture du Mali pluriel.

- Notre gratitude va aussi à tous les services centraux et à tous les Etablissements Publics à caractère Administratifs relevant du Ministère de la Culture, sans oublier les personnes ressources de l'Institut des Sciences Humaines, des Missions Culturelles de Djenné, Tombouctou, Bandiagara et Es-Souk, dont les suggestions et remarques ont permis d'améliorer la qualité du document.

Nos remerciements vont également à la Commission de l'Union Européenne qui, à travers le Programme d'Appui à la Politique Culturelle du Mali, a financé une partie des enquêtes de terrain, aux membres du Cabinet et du Secrétariat Général du Ministère de la Culture qui nous ont soutenus et orientés à chaque étape de la réalisation de notre travail.

Nous devons reconnaître l'apport particulièrement important de l'équipe nationale constituée pour l'occasion et qui, outre les auteurs du présent document, regroupait :

- Dr. Bah Diakité, Conseiller Technique chargé du patrimoine (Ministère de la Culture)
- Dr. Fodé Moussa Sidibé, Chargé de mission (Ministère de la Culture)
- Kora Demblé, Directeur National de l'Action Culturelle
- Mohamed Abdoulaye Traoré, Directeur Général du Palais de la Culture
- Mamadou Habib Ballo, Directeur Général Adjoint du Palais de la Culture
- Les Directeurs Régionaux de la Jeunesse, des Sports, des Arts et de la Culture des huit Régions et du District de Bamako
- Namory Kéita, Professeur d'Enseignement Secondaire Général (DNAC)
- Nafogo Coulibaly (Institut des Sciences Humaines)
- Tidiani Sangaré, historien, (DNPC)
- Modibo Bagayogo, Photographe (DNPC)

Liste des contributeurs

- Dr. Térèba Togola, Directeur national du Patrimoine Culturel
- Klessigué Abdoulaye Sanogo, Directeur national Adjoint du patrimoine Culturel
- Mamadou Demba Sissoko, Directeur National Adjoint des Bibliothèques et de la Documentation
- Hatidara Aminata Sy, Conseiller Technique (Ministère de la Culture)
- Yamoussa Fané, Chef de la Division du Patrimoine Ethnographique (Direction Nationale du Patrimoine Culturel)
- Mamadou Cissé, Chef de la Division des Sites, Monuments et Architecture Traditionnelle, (Direction Nationale du Patrimoine Culturel)

SOMMAIRE

PRÉFACE	05
INTRODUCTION	07
LE MALI : BRÈVE PRÉSENTATION	09
LE MALI À TRAVERS LES ÂGES	12
REGION DE KAYES	16
Présentation sommaire	17
Les sites archéologiques	18
Les éléments d'architecture	20
Les sites historiques	22
Les sites naturels et paysages culturels	23
Les cultes et lieux de culte	24
Les fêtes et festivals	25
Les infrastructures culturelles	26
REGION DE KOULIKORO	28
Présentation sommaire	29
Les sites archéologiques	29
Les éléments d'architecture	33
Les sites historiques	34
Les tombes de personnages célèbres	35
Les sites naturels et paysages culturels	36
Les rites, cultes et lieux de culte	38
Les fêtes et festivals	39
Les infrastructures culturelles	41
REGION DE SIKASSO	42
Présentation sommaire	43
Les sites archéologiques	44
Les éléments d'architecture	48
Les sites historiques	49
Les tombes de personnages célèbres	50
Les sites naturels et paysages culturels	51
Les sociétés secrètes et lieux de culte	52
Les fêtes et festivals	53
Les infrastructures culturelles	53
REGION DE SECOU	56
Présentation sommaire	58
Les sites archéologiques	58
Les éléments d'architecture	62
Les sites historiques	63
Les tombes de personnages célèbres	64
Les sites naturels et paysages culturels	67
Les rites, cultes et lieux de culte	67
Les fêtes et festivals	68
REGION DE MOPTI	70
Présentation sommaire	71
Les sites archéologiques	72

Les éléments architecturaux	75
Les sites historiques	77
Les tombes de personnages célèbres	79
Les sites naturels et paysages culturels	80
Les rites, cultes et lieux de culte	80
Les fêtes et festivals.....	82
Les infrastructures culturelles	84
REGION DE TOMBOUCTOU	86
Présentation sommaire	87
Les sites archéologiques	88
Les éléments d'architecture	91
Les sites historiques	92
Les mausolées et tombes de personnages célèbres	94
Les fêtes et festivals.....	95
Les infrastructures culturelles	96
REGION DE GAO	98
Présentation sommaire	99
Les sites archéologiques	100
Les sites historiques	102
Les sites naturels et paysages culturels	104
REGION DE KIDAL	108
Présentation sommaire	109
Les sites archéologiques	109
Les sites historiques	112
Les tombes de personnages célèbres	114
Les fêtes et festivals.....	114
DISTRICT DE BAMAKO	116
Présentation sommaire	117
Les sites archéologiques	117
Les éléments d'architecture.....	119
Les places publiques et monuments modernes	121
Les sites naturels et les paysages culturels	125
Les cultes et les lieux de culte	126
Les fêtes et festivals.....	128
Les infrastructures culturelles	131
BIBLIOGRAPHIE	132

LISTE DES ILLUSTRATIONS

Kayes :

- Fig.1 : Carte culturelle de la Région de Kayes (Institut géographique du Mali)
- Fig.2 : Vue extérieure de l'abris sous roche de Panfannyégéné I, Boucle du Baoulé (Photo DNPC).
- Fig.3 : Vue extérieure de l'abris sous roche de Panfannyégéné I, Boucle du Baoulé (Photo DNPC).
- Fig.4 : Un aspect de l'art rupestre de l'abris sous roche de Panfannyégéné I (Photo DNPC)
- Fig.5 : Tumulus de Gonkoulou, Boucle du Baoulé (Photo DNPC).
- Fig.6 : Un pan du Tata de Kouakary, construit en 1855 par El Hadj Omar Tall (Photo DNPC).
- Fig.7 : Le fort de Médine à Kayes (Photo DNPC)
- Fig.8 : La Gare de Médine, l'ère gare du Mali (Photo DNPC)
- Fig.9 : L'Hôtel des rails à Kayes (Photo d'archives, Collection Générale Fortier, Dakar)
- Fig.10 : Le Gouvernorat de Kayes (Photo d'archives, Collection Générale Fortier, Dakar)
- Fig.11 : La troupe BABEMBA au FIAK à Kayes (Photo DNPC)
- Fig.12 : Festival Danza à Kafoulabé (Photo DNPC)
- Fig.13 : Festival Danza à Kafoulabé (Photo DNPC)
- Fig.14 : La Tour du fort de Médine (Photo DNPC)

Koulikoro :

- Fig.15 : Carte culturelle de la Région de Koulikoro (Institut géographique du Mali)
- Fig.16 : Kamalton, case sacrée de Kangaba (Photo DNPC) 2004
- Fig.17 : Exemple de Tumulus pierreux dans le Sossu, Cercle de Banamba (Photo DNPC)
- Fig.18 : Vases à long col issus du pillage des tumulus du Sossu (Dessins de Nafogo Coulibaly), ISH
- Fig.19 : Mégalithe de Moribabougou (Photo Abdel Kader Fofana)
- Fig.20 : Le tata de Tadiana, Commune de Sanankoroba, Cercle de Kati (Photo DNPC)
- Fig.21 : Kamalton, case sacrée de Kangaba (Photo DNPC) 2004
- Fig.22 : Le vestibule de Nyanadougou Sirakoro (Photo DNPC).
- Fig.23 : La Mosquée de Mantara, Commune de Nyagadina, Cercle de Kati (Photo DNPC).
- Fig.24 : Les djodenw de Dégnekoro, Cercle de Dioïla lors du kagnankwo, cérémonie de sortie du bois sacré (mai 2003). (photos DNPC)
- Fig.25 : Les djodenw de Dégnekoro, Cercle de Dioïla lors du kagnankwo, cérémonie de sortie du bois sacré (mai 2003). (photos DNPC)
- Fig.26 : Les djodenw de Dégnekoro, Cercle de Dioïla lors du kagnankwo, cérémonie de sortie du bois sacré (mai 2003). (photos DNPC)
- Fig.27 : Les djodenw de Dégnekoro, Cercle de Dioïla lors du kagnankwo, cérémonie de sortie du bois sacré (mai 2003). (photos DNPC)
- Fig.28 : Ya de Banco, Cercle de Dioïla
- Fig.29 : Comba de N'Diolla, Cercle de Dioïla
- Fig.30 : La Troupe Missi de Fingwana, Cercle de Dioïla au festival Fassia à Dioïla. (photo DNPC)

Sikasso :

- Fig.32 : La mosquée de Gansio, Cercle de Bougouni (photo DNPC)
- Fig.33 : Coupe d'un hypogée de Dogo (Dessin de Nafogo Coulibaly)
- Fig.34 : Plan d'un Hypogée de Dogo (Dessin de Nafogo Coulibaly)
- Fig.35 : Exemple de statuette anthropomorphe issue du pillage des tumulus dans les zones de Bougouni, Kolondieba (Dessin de Nafogo Coulibaly)
- Fig.36 : Autre exemple de statuette anthropomorphe issue du pillage des tumulus dans les zones de Bougouni, Kolondieba. (Dessin de Nafogo Coulibaly)
- Fig.37 : Coupe d'un puits d'ornailage de Syama (Dessin de Nafogo Coulibaly)
- Fig.38 : Reste de puits découverts dans un puits de la mine d'or de Syama (Dessin de Nafogo Coulibaly)
- Fig.39 : Le vestibule de Kignan (photo DNPC)
- Fig.40 : La mosquée de Garalo, cercle de Bougouni. (photo DNPC)
- Fig.41 : Le Mamelon de Sikasso (photo DNPC)
- Fig.42 : Un pan du tata de Sikasso (photo DNPC)
- Fig.43 : la tombe du Mansa Dapula, fondateur du Royaume du KénéDougou (photo DNPC)
- Fig.44 : Le vestibule des autochtones de Yoroesso (photo DNPC)
- Fig.45 : Masque de Boura, Cercle de Yoroesso (photo DNPC)
- Fig.46 : Vue du Tata de Sikasso (photo DNPC)

Ségou :

- Fig.47 : Carte culturelle de la Région de Ségou (Institut géographique du Mali)
- Fig.48 : Hôtel de ville de Ségou (Mairie) (photo DNPC)
- Fig.49 : Bitonbulon, vestibule de Biton Mamary Coulibaly à Ségou (photo DNPC)
- Fig.50 : Le vestibule de la famille Thiara à Ségou (photo DNPC)
- Fig.51 : Direction Générale de l'Office du Niger à Ségou (photo DNPC)
- Fig.52 : Service technique et archives de l'Office du Niger à Ségou (photo DNPC)
- Fig.53 : Le groupe wolofaire Bandiougou Bouraré (photo DNPC)
- Fig.54 : Résidence du Gouverneur de la Région de Ségou (photo DNPC)
- Fig.55 : Mosquée de la mère de Biton Mamary Coulibaly (photo DNPC)
- Fig.56 : Mosquée de Koya (photo DNPC)
- Fig.57 : La Grande Mosquée de Niemo (photo DNPC)
- Fig.58 : Emplacement de la case de Ngokta Sangaré, hôtesse de Galiéni (Nango) photo DNPC

- Fig 59 : Le monument dédié à la Mission Gallieni à Nango (photo DNPC)
 Fig 60 : Tombe de Bambougou Dji DIARRA (Bambougou) (photo UNPC)
 Fig 61 : Marionnettes de Markala à l'occasion du FESMAMAS 2001 (photo DNPC)
 Fig 62 : Marionnettes de Markala à l'occasion du FESMAMAS 2001 (photo DNPC)

Mopti :

- Fig 63 : Carte culturelle de la Région de Mopti (Institut géographique du Mali)
 Fig 64 : Berger peulh pendant les festivités du Degau-djali. (photo DNPC)
 Fig 65 : « Agneau » en terre cuite
 Fig 66 : Statuette « jumeaux en terre cuite »
 Fig 67 : « Cavalier » en terre cuite issu du pillage des sites archéologiques dans le Delta Intérieur du Niger. (photo DNPC)
 Fig 68 : Mosquée de Djenné. (photo DNPC)
 Fig 69 : Ruines du tata de la cité historique de Hamdallahi, capitale de la Duna. (photo DNPC)
 Fig 70 : Les festivités du Jaaral degal, accueil du Président Amadou Touré à Diakoulé. (photo DNPC)
 Fig 71 : Les festivités du Jaaral degal. (photo DNPC)
 Fig 72 : La parure traditionnelle, un aspect de la culture peulh, mise en exergue lors des festivités du Jaaral degal. (photo DNPC)
 Fig 73 : Les danseurs dogon. (photo DNPC)

Tombouctou :

- Fig 74 : Carte culturelle de la Région de Tombouctou (Institut géographique du Mali)
 Fig 75 : La Mosquée Sankoré à Tombouctou. (photo DNPC)
 Fig 76 : Les Mégolithes de Tondidaru.
 Fig 77 : Carte des sites archéologiques dans la zone lacustre (Tonka). Sources : Recherches archéologiques au Mali, Michel Raimbault et Kléna Sanogo.
 Fig 78 : Le Minbar principal de Djingareiber, la grande Mosquée de Tombouctou. (photo DNPC)
 Fig 79 : La Mosquée Sankoré à Tombouctou. (photo DNPC)
 Fig 80 : Une vue de la Mosquée Sankoré à Tombouctou. (photo DNPC)

Gao :

- Fig 81 : Carte culturelle de la Région de Gao (Institut géographique du Mali)
 Fig 82 : La résidence du Gouverneur. (photo Amadou B. Touré)
 Fig 83 : Exemple de stèle épigraphique en caractère arabe re-trouvée sur le site de Gao Sanéye (photo DNPC).
 Fig 84 : Surface pillée sur le site de Gao Sanéye. (photo DNPC)
 Fig 85 : Les pilliers à l'œuvre à Gao Sanéye. (photo DNPC)
 Fig 86 : Fouilles archéologiques sur le site présumé de la Mosquée de Kankou Moussa à Gao. (photo DNPC)
 Fig 87 : Le tombeau des Askia à Gao. (photo DNPC)
 Fig 88 : Tour pyramidale du tombeau des Askia. (photo DNPC)
 Fig 89 : Réunion du comité de gestion du Tombeau des Askia sur le site. (photo DNPC)
 Fig 90 : Vue aérienne du Tombeau des Askia, Gao (photo DNPC)

Kidal :

- Fig 92 : Carte culturelle de la Région de Kidal (Institut géographique du Mali)
 Fig 93 : Les cavaliers à l'au-delà des invités au festival Takoubeï, édition 2004 à Es Souk (photo DNPC)
 Fig 94 : Aspects de l'art rupestre de l'Adras des Iforas. (photo DNPC)
 Fig 95 : Aspects de l'art rupestre de l'Adras des Iforas. (photo DNPC)
 Fig 96 : Site archéologique d'Es-Souk. (photo DNPC)
 Fig 97 : Carte du Sahara malien, les gisements préhistoriques découverts au cours des missions CNRS (1980-1985)
 Fig 98 : L'ex tague du Kidal. (photo DNPC)

Bamako

- Fig 99 : Carte culturelle du District de Bamako (Institut géographique du Mali)
 Fig 100 : Le Palais de Koulouba, la résidence du Président de la République du Mali (photo DNPC).
 Fig 101 : La Chambre de Commerce et d'Industrie du Mali (Photo DNPC)
 Fig 102 : L'Hôtel de ville de Bamako (Photo DNPC)
 Fig 103 : La Gare ferroviaire de Bamako (Photo DNPC)
 Fig 104 : Le carrefour des jaunes de Bamako (photo d'archive)
 Fig 105 : Le monument aux héros des armées noires à la Place de la Liberté (photo DNPC)
 Fig 106 : Le Monument de l'Indépendance (Photo DNPC)
 Fig 107 : Le Mémorial Modibo Keita, en face du pont Fadh (Photo DNPC)
 Fig 108 : La Tour de l'Afrique, à Paladié, Bamako (Photo DNPC).
 Fig 109 : Monument Al Ooods, sur l'Avenue de même nom à Médina Coura, Bamako (Photo DNPC).
 Fig 110 : Le Ministre de la culture, Pascal Baba Coulibaly à la cérémonie d'ouverture de la SNAC 2001 (Photo DNPC)
 Fig 111 : Le troupe Seguedji de Mopti-SNAC 2001 (Photo DNPC)
 Fig 112 : Le troupe Soli de Diarra, Cercle de Bougouni - SNAC 2001 (Photo DNPC)
 Fig 113 : Le troupe Tiablenti de N'Gasso, Paladié (cercle de Kati). SNAC 2001 (Photo DNPC)
 Fig 114 : Biennale 2003, discours d'ouverture du Ministre de la Culture, Cheick Oumar Sissoko (Photo DNPC).
 Fig 115 : Mosaïque des artistes lors de la cérémonie d'ouverture de la Biennale 2003 (Photo DNPC).
 Fig 116 : Le troupe Filennin de Sikasso, à la cérémonie d'ouverture de la Biennale artistique et culturelle, édition 2003 (Photo DNPC)

PREFACE.

Vieille terre de civilisations et de culture, mais aussi de mythes et de légendes plusieurs fois séculaires, le Mali occupe une place spéciale dans l'histoire de l'Afrique.

Situé au centre de ce que les anciens appelaient le Bafour, il a vu naître et se développer certaines des plus vastes et des plus anciennes entités politiques du continent : Ouagadou, Mali, Songhoy, Empires Bamanan de Ségou et du Kaarta, Etats théocratiques Toucouleur et du Macina (Diina).

Son nom même, Mali, qu'il tient du grand Empire mandingue fondé au XIII^{ème} siècle par Soundjata Kéita évoque dans les consciences l'âge d'or du sous continent ouest africain. Trois des tous premiers Etats que le continent a connus dominaient alors les vastes contrées du Bafour et étendaient leurs renommées au delà des étendues désertiques du Sahara et de la mer Méditerranée.

Ce vaste pays, de par sa situation au cœur du Bafour et au contact du Bilal Al Soudan (pays des Noirs) et du monde arabo berbère, s'est naturellement imposé comme une terre de rencontres et d'échanges. La preuve, parmi tant d'autres, nous est donnée par ces myriades d'itinéraires transsahariens où ont circulé pendant des siècles des denrées comme le sel et l'or, mais aussi des hommes, des idées, des pensées et bien sûr des courants de civilisations et de cultures. Ces échanges, fructueux et créatifs, sont bien sûr l'une des bases de cette diversité culturelle et de cette ouverture sur le reste du monde que nos collectivités, de Kayes à Ansongo, de Kidal à Kadiolo embrassent et expriment aujourd'hui avec fierté.

Cet héritage, à la fois riche et dynamique qui nous a été gratifié par nos ancêtres, est cependant peu connu en dehors d'un cercle restreint d'intellectuels et de spécialistes, d'où l'excellente idée de la Carte Culturelle du Mali pour amener les Maliens, y compris les décideurs à tous les niveaux, à découvrir leur pays à travers les éléments de son patrimoine culturel.

Le patrimoine culturel, il me plaît ici de le souligner, est de tous les paramètres, celui qui le plus contribue à la grandeur des nations et des sociétés. N'est-il pas toute cette somme d'expériences accumulées au fil des générations et où les collectivités, à travers tout le pays, puisent leurs comportements, leurs visions du monde, leur créativité et les stratégies nécessaires à leur survie ?

Montrer notre culture sous différentes facettes, la présenter au grand public, explorer le patrimoine culturel pour comprendre le présent et mieux appréhender le futur, voilà en substance ce que nous propose le Ministère de la Culture dans cette esquisse d'inventaire du patrimoine.

La Carte Culturelle du mali, à laquelle il me plaît de rendre hommage, se veut donc être une invitation aux collectivités, à travers les huit Régions du Mali et le District de Bamako, à mieux prendre conscience de l'importance du patrimoine culturel de leurs communes, de leurs cercles et de leurs régions respectifs. Elle se veut être aussi un appel aux décideurs (élus, autorités administratives et politiques) à prendre des mesures adéquates pour inventorier et protéger les éléments du patrimoine culturel de leurs circonscriptions respectives. La Carte Culturelle du Mali est également une invitation au voyage pour découvrir le Mali, non plus dans le triangle touristique classique Djenné - Bandiagara - Tombouctou, mais dans toute sa richesse et sa diversité culturelle.

Espérons que la Carte Culturelle du Mali recevra l'accueil qu'elle mérite et qu'elle contribuera à relever la conviction chez tous les citoyens que la conservation et la valorisation de ces trésors ne sont pas seulement l'affaire du Ministère de la Culture, mais aussi un devoir quotidien de tous les Maliens.

Amadou Toumani Touré

Président de la République du Mali

INTRODUCTION

Nombre de Maliens, y compris souvent les décideurs nationaux et locaux, n'ont qu'une connaissance partielle de notre histoire et de notre patrimoine. Ils n'hésitent pas à les confiner aux grands empires (tant vantés par les chroniqueurs arabes et les générations de griots) et à la riche production musicale actuelle qui, grâce à des vedettes comme Salif Kéita, Oumou Sangaré, Alpha Farka Touré, Rokia Traoré, a beaucoup contribué à asseoir la renommée du Mali comme terre de culture et d'artistes.

Pourtant, le Mali, situé au cœur de l'Afrique Occidentale et au point de rencontre de deux mondes l'Afrique noire subsaharienne et le monde méditerranéen, est un pays chargé d'histoire et de culture. Il doit cette situation à une longue présence humaine (depuis le paléolithique supérieur), ainsi qu'à l'existence d'entités politiques aussi diverses que les grands empires soudanais (Ghana, Mali et Songhay) et les nombreux autres Etats dont les royaumes bamana de Ségou et du Kaarta, les théocraties toucouleur et peul, les royaumes du Wassoulou et du KénéDougou, et, bien sûr, l'Etat colonial à partir de la fin du XIX^{ème} siècle.

Cette présence continue de l'homme, depuis l'aube de l'humanité, et ce passé riche en événements ne pouvaient ne pas laisser de nombreux témoins matériels (sites archéologiques, monuments historiques, lieux de mémoire, éléments architecturaux) auxquels il convient d'ajouter une myriade de pratiques (cultes, rites, fêtes et festivals) qui rythment la vie des différentes communautés et traduisent leurs croyances et visions du monde.

Un tel héritage ne fut pas sans attirer l'intérêt des premiers fonctionnaires coloniaux. Ainsi, dès les premières heures de la colonisation, administrateurs, officiers et autres agents de l'administration coloniale, à la quête d'objets exotiques et de sensationnel, signalent la présence de divers biens culturels, notamment des vestiges archéologiques, dans plusieurs régions du pays. A partir des années 1950, avec la création du Centre de l'Institut Français d'Afrique Noire (IFAN) de Bamako, les recherches qui se multiplient et touchent divers domaines (archéologie, ethnographie, histoire) confirment la richesse du patrimoine culturel malien. A l'indépendance en 1960, le Mali s'ouvre et voit intervenir une armada de chercheurs venant de tous les horizons (Angleterre, Etats Unis, Hollande, Afrique du Sud) et travaillant dans toutes les disciplines.

Ces diverses études, en cours depuis plus d'un siècle, ont accumulé d'importantes informations sur le patrimoine culturel du Mali, révélant parfois l'existence de cultures et de civilisations jusque là inconnues. A titre d'exemples, citons l'urbanisation le long du Moyen Niger et la culture des hypogées dans le sud du pays. Force est cependant de reconnaître les limites de leurs impacts. En effet, si certaines régions (comme la bande sahélienne, la moyenne vallée du Niger et le pays dogon) ont été largement couvertes par des contingents de chercheurs, plusieurs autres zones (surtout au sud et au centre du pays) demeurent peu explorées. En plus, l'essentiel des informations, consigné dans des publications scientifiques et souvent dans une langue étrangère, est peu accessible au grand public.

Face à cette situation et à la méconnaissance de notre patrimoine par la plupart des Maliens, le Ministère de la Culture a initié un projet intitulé Carte Culturelle. Ce document, conçu comme un atlas culturel, tente de rendre compte de la diversité et des aspects les plus remarquables du patrimoine culturel des différentes Régions du Mali. Il vise essentiellement à :

- mettre en évidence la contribution des différentes régions et communes du Mali à la constitution du patrimoine culturel national ;
- mieux imprégner les populations (surtout les jeunes et les décideurs nationaux et locaux) de

la richesse culturelle du Mali ;

- mettre en évidence les éléments de notre patrimoine culturel dans la perspective d'une exploitation touristique à la dimension de notre riche culture.

Au plan méthodologique, cette première édition de la Carte Culturelle du Mali n'a porté que sur quelques éléments du patrimoine culturel :

1. les sites archéologiques ;
2. les éléments architecturaux. Ceux-ci ont été retenus sur la base de certains critères : le caractère monumental, l'importance historique, religieuse ou culturelle;
3. les sites historiques ;
4. les tombes de personnages célèbres ;
5. les monuments modernes ;
6. les sites naturels et les paysages culturels où les éléments naturels sont associés à des phénomènes religieux ou culturels ;
7. les lieux de cultes ;
8. les fêtes et festivals ;
9. les infrastructures culturelles.

Un tel document ne peut ne pas prendre en compte les nombreuses données accumulées pendant plus d'un siècle dans divers documents, rapports, mémoires d'étudiants, thèses de doctorats, revues scientifiques et autres publications. Aussi, une enquête documentaire a été menée dans différents centres de documentation et bibliothèques de Bamako, notamment de l'Institut des Sciences Humaines (ISH), du Musée National et du Centre Djoliba.

Ce travail documentaire a été complété par une enquête de terrain qui a été exécutée en deux phases. La première phase a été exécutée par les Directions Régionales de la Jeunesse, des Sports, des Arts et de la Culture (DRJSAC) qui ont l'avantage d'être représentées par des Services de Jeunesse dans tous les Cercles et souvent les Arrondissements. Une série de missions a ensuite été effectuée par les agents de l'ancienne Direction Nationale des Arts et de la Culture (DNAC). Faute de pouvoir mener une enquête systématique, l'essentiel des informations recueillies au cours des différentes missions a été fourni par différents informateurs, chefs de village, griots, personnes âgées, et guides recrutés dans les villages.

Eu égard à diverses contraintes, notamment l'insuffisance de moyens financiers et humains, l'enquête de terrain n'a pu être effectuée dans la Région de Kidal. Pour les mêmes raisons, aucune des huit autres régions n'a pu être entièrement couverte par les missions de la Direction Nationale des Arts et de la Culture qui ont eu lieu entre avril et juillet 2001. Cette situation constitue forcément une faiblesse du document. Dans certaines régions, elle se traduit par l'absence ou le peu de données sur quelques-uns des éléments retenus pour l'enquête. Ce premier travail ne représente qu'une esquisse d'inventaire qui mérite d'être poursuivi.

Chaque élément identifié sur le terrain a fait l'objet d'une fiche individuelle qui en décrit la nature, la localisation, les détenteurs, l'utilisation, l'importance historique et culturelle, l'état de conservation et le mobilier associé.

Après un bref aperçu du Mali aux plans physique, historique et culturel, le document présente chacune des huit Régions et le District de Bamako. Une telle présentation vise à dégager non seulement les spécificités de chaque Région, mais aussi ses similarités avec d'autres.

LE MALI : BREVE PRESENTATION

Situé au cœur de l'Afrique Occidentale, le Mali est un vaste pays continental qui couvre une superficie de 1.241.238 km².

Il est limité au nord par l'Algérie, à l'est par le Niger et le Burkina Faso, au sud par la Côte d'Ivoire et la Guinée, à l'ouest par le Sénégal et la Mauritanie et s'étend, d'une part, entre les 11ème et 25ème degrés de latitude nord et d'autre part, entre le 4ème degré de longitude est et le 12ème degré de longitude ouest.

Le relief, peu montagneux, se caractérise par une succession de plaines et de bas plateaux dont les plus importants sont le plateau mandingue (formé par une succession de tables et massifs gréseux entaillés de vallées), le plateau dogon (aussi connu sous le nom de Falaise de Bandiagara) et l'Adrar des Iforas dans la partie nord-est du pays.

Le climat, de type intertropical, se caractérise par la présence de trois zones de climat et de végétation qui se succèdent : la zone soudanienne au sud, la zone sahélienne au centre et la zone saharienne au nord.

L'hydrographie est marquée par les deux plus grands fleuves de l'Afrique de l'Ouest (le Sénégal et le Niger) et leurs nombreux affluents.

Le fleuve Sénégal, long de 1700 km dont 800 km au Mali, naît dans les plateaux du Fouta Djallon près de Mamou en Guinée à environ 900 m d'altitude. Appelé Bafing (le fleuve noir), dans son cours supérieur, il reçoit à Bafoulabé le Bakoye (le fleuve blanc), lui-même grossi par le Baoulé (le fleuve rouge) en aval de Toukouto. Son système de drainage, assez fourni, comprend de nombreuses autres rivières dont le Kolombiné et le Karakoro, en aval de Kayes, et la Falémé (qui forme la frontière entre le Mali et le Sénégal). Son régime, fortement conditionné par le climat tropical caractérisé par la division de l'année en une saison sèche et une saison pluvieuse, est de 2800 m³/s en septembre contre seulement 15 m³/s à Galougo entre Mahina et Kayes au mois de mai. Son cours, en raison de l'érosion qui a entaillé les couches gréseuses



qu'il traverse, est coupé par le seuil de Manantali, sur le Bafing, et les chutes de Gouina et le Félou. La construction de deux barrages, à Manantali et à Diama, en amont de l'embouchure près de Saint Louis au Sénégal, permettra de régulariser son régime et la navigation d'une partie de son cours, de l'embouchure aux environs de Kayes.

Quant au Niger, il se place avec ses 4170 km (dont 1700 km au Mali), au troisième rang des plus grands fleuves africains, derrière le Nil et le Congo. Jusqu'au siècle dernier (XXème), ce grand fleuve africain était peu connu. Pour les Arabes et les Occidentaux, qui n'en connaissaient que quelques tronçons, il n'était qu'un bras occidental du Nil (d'où son nom Nil de l'Ouest) qui traverserait souterrainement le Sahara pour rejoindre le Nil au niveau des cascades d'Égypte.

Né comme le Sénégal en Guinée dans les hauteurs du Fouta Djallon, il coule vers le nord, prenant en écharpe les terres de la savane et du Sahel du Mali. Parvenu aux portes de Tombouctou et aux confins des terres arides du Sahara, il dessine une immense boucle. Après les rapides de Labézinga, il pénètre en République du Niger et reste très affaibli à cause de sa longue confrontation avec les terres arides du Sahara où il n'a reçu aucun affluent. Au Nigéria, il franchit de nouveau les zones plus clémentes de la savane et de la forêt et reçoit la Bénoué (son principal affluent du sud) et pénètre dans le Golfe de Guinée après avoir édifié un des deltas les plus immenses du continent.

L'une des caractéristiques principales de ce grand fleuve est l'immense plaine alluviale qu'il forme dans son cours moyen entre Ségou et Tombouctou. Creusée d'une myriade de ramifications et de lacs (Débo, Télé, Faguibine, Horo), cette vaste plaine, communément appelée Delta Intérieur du Niger, se transforme en une véritable mer intérieure pendant la saison des crues. Tout comme d'autres vallées alluviales comme celles du Nil et de la Mésopotamie, le Moyen Niger, aux énormes potentialités (abondantes ressources halieutiques, riches pâturages et fertiles terres de culture) a favorisé depuis la préhistoire une intense occupation humaine. Dès la fin du premier millénaire av.

JC, il donne naissance au foyer urbain le plus ancien de l'Afrique sub-saharienne (bien illustré par le site archéologique de Jenné-jeno) et voit éclore, à partir de la première moitié du premier millénaire de notre ère de nombreuses entités politiques dont les grands empires tant glorifiés par les chroniqueurs arabes et les générations de griots. Plus récemment, pendant la période coloniale, il donne naissance, avec la construction du barrage de Markala, à l'Office du Niger, l'un des plus grands projets agricoles de l'Afrique de l'Ouest.

Le Niger, en dépit de son importance, a bien du mal à conserver le vaste réseau hydrographique qu'il a constitué probablement depuis l'ère tertiaire. Un ensablement lié aux sécheresses récurrentes et à l'avancée du désert menace d'obstruer des parties de son lit surtout dans les zones sahéliennes. La pollution de ses eaux, due aux activités domestiques et industrielles aux environs des grandes villes (Bamako, Koulikoro, Ségou et Mopti) constitue une grande menace pour ses immenses ressources halieutiques qui ont toujours constitué une importante source de nourriture pour les populations riveraines.

Le Mali est relativement peu peuplé avec une population actuellement estimée à 9.810.912 habitants (recensement d'avril 1998) dont 50,5% de femmes et 49,5% d'hommes. Cette population, en raison de l'existence de régions arides et semi-arides comme l'immense étendue désertique du Sahara et sa frange méridionale sahélienne, est très mal répartie. Sikasso, la Région la plus peuplée, a une densité d'environ 20 hbt/s au km² contre 0,17 hbt/s au km² pour la Région de Kidal, la Région la moins peuplée. Il s'agit d'une population jeune avec les moins de 15 ans représentant 46,1%.

Par sa situation géographique et son riche héritage historique, le Mali est une véritable terre de brassage ethnique et linguistique. Les principales ethnies sont : les Bambaras, les Peuls, les Sonraïs, les Malinkés, les Soninkés, les Kassonkés, les Dogons, les Bozos, les Sénoufos, les Miniankas, les Bobos, les Touaregs, Les Maures et les Arabes. La langue la plus parlée est le bambarakan. La langue officielle et de travail est le français qui pourtant n'est parlé que par une faible minorité (à peine 20% de la population).

L'Islam, avec plus de 80% d'adeptes, est la religion dominante. Il est suivi par la religion chrétienne (15%), catholiques et protestants confondus. L'animisme (environ 5%) conserve des racines profondes dans certaines régions, notamment en pays dogon, bamanan, sénoufo, minianka et bobo. En dépit des avancées des religions révélées, bien des aspects de la vie quotidienne restent encore marqués des empreintes de cette religion ancestrale. Ainsi, beaucoup de Maliens, même s'ils sont adeptes de ces religions du livre, n'hésitent pas à consulter un "jeteur de cauris" ou tout autre devin géomancien ou à implorer les manes des ancêtres ou les esprits pour résoudre un problème auquel ils sont confrontés. Aussi, il n'est pas étonnant de constater que toutes les religions, révélées ou ancestrales, se côtoient, presque partout, dans la tolérance et le respect.

Le pays compte huit Régions administratives et économiques centrées autour des grandes villes Kayes, Koulikoro, Sikasso, Ségou, Mopti, Tombouctou, Gao, Kidal dont elles portent les noms et le District de Bamako.

Bamako, la capitale et de loin la plus grande ville du pays, regroupe plus d'un million d'habitants. Elle concentre l'essentiel des activités politiques, administratives, commerciales, financières, industrielles, universitaires et culturelles et assure la jonction des axes des transports ferroviaire, routier et aérien.

L'économie repose essentiellement sur le secteur primaire (agriculture, élevage, pêche) qui occupe environ 80% de la population active. La production industrielle repose sur la transfor-

mation des produits agricoles : biscuiterie, confiseries, conserverie, brasserie, boulangerie, huilerie, sucrerie, laiterie, usines textiles et de tabac. Depuis bientôt une décennie, l'extraction minière, notamment celle de l'or, est en rapide expansion. Avec la présence de trois mines (Sadiola, Morila et Yatela) et une importante activité d'orpaillage, le Mali se classe au troisième rang africain des producteurs d'or après la République d'Afrique du Sud et le Ghana.

Le tourisme et l'artisanat sont aujourd'hui des secteurs en pointe. Nos quatre sites du patrimoine mondial de l'UNESCO (Djenné, Plateau Dogon Tombouctou et Tombeau des Askia à Gao) drainent l'essentiel des visiteurs. Sur chacun des trois premiers sites, le Gouvernement a créé une Mission Culturelle (service déconcentré du Ministère de la Culture) chargée d'appuyer les populations dans la sauvegarde et la promotion de ces sites du patrimoine mondial.

La création artistique a connu ces dernières décennies un essor sans précédent, notamment dans les domaines de la musique, du cinéma et des arts plastiques. Ainsi, plusieurs artistes, Ali Farka Touré, Salif Kéita, Souleymane Traoré (plus connu sous le nom de Nèba Solo), Oumou Sangaré, Fantani Touré, Rokia Traoré, Habib Koité, Oumar Koita, Souleymane Cissé, Cheick Oumar Sissoko, Ismael Diabaté, Abdoulaye Konaté (pour ne citer que ceux-ci) sont devenus les ambassadeurs du Mali à travers le monde, contribuant, par leurs œuvres à mieux faire connaître notre culture dans toutes les régions du globe.

LE MALI A TRAVERS LES AGES

I. Dates approximatives en BP (Before Present)

1. 000. 000 BP Premières manifestations des hominidés au Mali. Le type d'homme est inconnu, mais ses traces, en particulier des galets aménagés ont été retrouvés sur les berges du Niger au niveau de Farabana à 25 km en amont de Bamako.

280 000 - 50 000 BP L'outillage lithique s'améliore. Des hachereaux de style acheuléen plus efficaces que les galets aménagés de Farabana sont présents à Lagreich (vallée du Tilemsi) et sur le site d'Onjougou près de Bandiagara.

20. 000 - 10. 000 BP Le Sahara traverse une grande période de sécheresse accompagnée d'érection de champs de dunes longitudinales.

10. 000 - 6. 000 BP Le Sahara redevient humide et verdoyant après la longue sécheresse de la pléistocène.

8. 000 - 7. 500 BP L'homme d'Asselar se manifeste. Pendant longtemps, on a pensé qu'il était le spécimen le plus ancien au Mali.

4000 - 2000 BP Le désert du Sahara s'installe. La sécheresse de plus en plus croissante pousse les populations vers les zones plus humides comme la vallée du Tilemsi et le Méma.

II Dates Avant Jesus Christ (av. JC)

800 - 400 av. J.C. Premières expérimentations de la métallurgie du fer dans la vallée de la Kolimbiné (Région de Kayes).

250 av. J.C. Des populations, probablement originaires du Sahel, fondent Jenné-jeno. Elles connaissent la métallurgie du fer, l'élevage des bovins, ovins et caprins ainsi que la culture du mil, du riz et du fonio.

III Dates Anno Domini (AD)

400 Les Songhoy fondent Koukya (actuelle commune de Ouatagouna, cercle d'Ansongo).

VIIème - VIIIème siècle Les Soninké fondent l'empire du Ouagadou, le premier Etat organisé en Afrique de l'Ouest subsaharienne.

800 - 1000 Jenné-jeno atteint son apogée. Elle devient un important centre commercial et s'entoure d'un immense rempart de six mètres de largeur.

990 Les Cissé Tounkara (empereurs du Ouagadou) annexent Aoudaghost.

1076 Les Almoravides envahissent l'Empire du Ghana. C'est le début du déclin de cet

Empire.

1235 Soundjata Keita bat Soumangouro Kanté à Kirina. Il est ensuite investi Empereur du Mali à Kouroukanfouga près de la ville actuelle de Kangaba.

1255 Soundjata Keita meurt à Niani.

1300 Les nombreuses buttes du Méma sont abandonnées suite à la sécheresse de plus en plus croissante.

1324 - 1325 Mansa Moussa, Empereur du Mali, effectue son célèbre pèlerinage à la Mecque. De passage au Caire, il éblouit le Sultan par sa richesse en or.

1324 Mansa Moussa, de retour de la Mecque, fait construire à Tombouctou la monumentale Mosquée Djingareiber par un architecte andalou du nom d'Es-Saheli.

1352 - 1353 Le voyageur de renommée mondiale, Ibn Battuta, visite la cour de l'empereur du Mali. De retour au Maroc, il emprunte la piste Méma - Tombouctou.

1400 Jenné-jeno est abandonné. Ses habitants, probablement devenus musulmans, s'installent dans la ville de Djenné.

1464 Sonni Ali ber commence son règne.

1495 Askia Mohamed construit une massive tour pyramidale maintenant connue sous le nom de Tombeau des Askia. Il voulait s'y faire enterrer après sa mort.

1566 Ahmed Baba naît à Tombouctou.

1591 Les Marocains, sous la conduite du Pacha Djouder, envahissent l'Empire Songhoy.

1650 Les Niaré fondent Bamako.

1698 Les Européens, présents depuis longtemps sur le littoral atlantique, s'intéressent de plus en plus à l'intérieur des terres. Un commis expéditionnaire du nom de André Brué construit le fort Saint-Joseph à Tamboukané dans l'actuel Cercle de Kayes.

1712 Mamary dit Biton Coulibaly fonde le Royaume Bambaran de Ségou.

1713 Un autre fort est construit dans la vallée du Sénégal à Sénoudébou, actuel cercle de Kayes.

1725 Le Fort Saint Charles est construit à Markana, actuel cercle de Kayes.

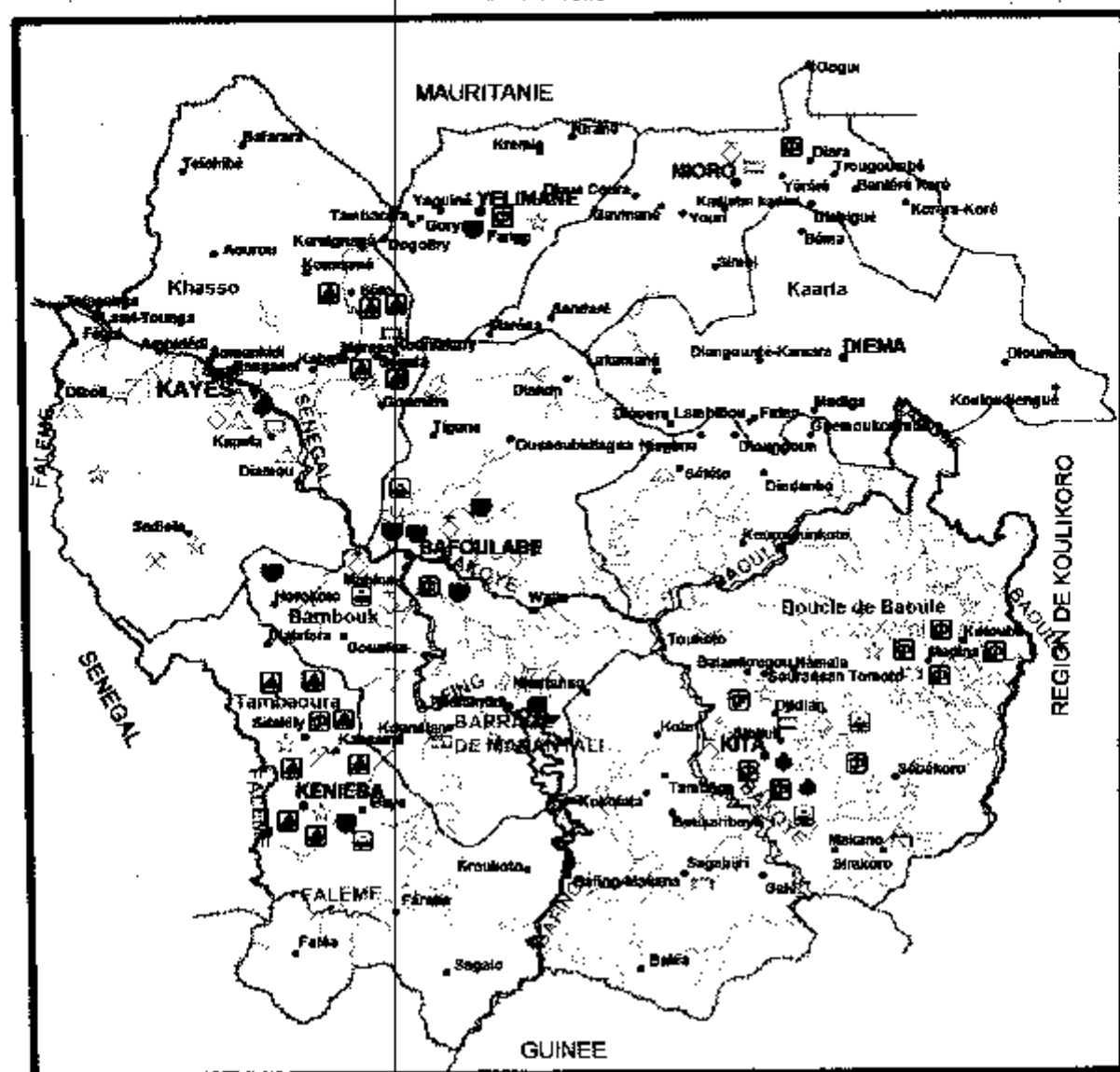
1755 Biton Coulibaly meurt à Sékoro.

1770 N'Golo Diarra, premier souverain de la dynastie des Diarra, fait la conquête de Djenné.

- 1776** Sékou Ahmadou naît à Molangol près de Mopti.
- 1796** El Hadji Omar Tall, fondateur de l'Empire Toucouleur, naît à Halwar au Fouta Toro (Sénégal).
- 1818** Les Peuls sous la conduite de Sékou Ahmadou battent les Bamana à Noulkourna. L'Etat théocratique de la Diina naît.
- 1821** La ville d'Hamdallahi est fondée. Elle devient la capitale de la Diina.
L'explorateur anglais Gordon Laing arrive à Tombouctou.
- 20 avril 1828** L'explorateur français René Caillé arrive à Tombouctou.
- 1850** El Hadji Omar Tall fait construire le tata de Mourgoula.
- 1853 - 1854** L'explorateur allemand Heinrich Barth visite l'Afrique de l'Ouest et passe à Tombouctou et Gao.
- 1855** Faïdherbe construit le Fort de Médine.
El Hadji Omar Tall construit le tata de Koniakary.
- 1862** Les armées peules et toucouleures se battent à Gayawal. Grièvement blessé, Hamadou Hamadou est poursuivi et exécuté permettant à El Hadji Omar Tall d'être maître de Hamdallahi.
- 1864** L'armée toucouleure est défaite par la coalition Kounta et Peule lors de la bataille de Mani - Mani.
El Hadji Omar Tall, poursuivi par les Peuls, disparaît dans les grottes de Degembéré.
- 22 sept. 1878** Une colonie de l'armée française s'empare de Sabouciré, capitale de l'Etat du Logo. La conquête du pays entre les fleuves Sénégal et Niger commence.
- 1880 - 1881** Le Maréchal Galliéni séjourne à Nango (Région de Ségou).
- 1881** Les travaux du chemin de fer Kayes-Niger commencent.
- 1er fév.-1883** Les Français entrent à Bamako sous le règne de Titi Niaré.
- 7 fév. 1883** Le colonel Borgnis Desbordes confie les travaux du fort de Bamako (actuel jardin de la Mairie du District) au capitaine Archinard.
- Avril 1883** C'est la bataille de Woyowayanko entre les troupes françaises commandées par Borgnis Desbordes et les Sofas de Samory commandés par Kémé Bourama frère de l'Almamty Samory Touré.
- 1890** La forteresse toucouleure de Ouessébougou résiste aux Français.
Bandiougou Diarra, qui représentait le pouvoir toucouleur, se fait sauter sur ses poudres.
Ségou, commandée par Ahmadou fils d'El Hadji Omar Tall, tombe entre les mains d'Archinard.
Nioro tombe aux mains des Français.
Archinard crée le royaume de Sansanding et confie son commandement au Sénégalais Mademba Sy.
Le lieutenant de vaisseau Boiteux occupe Tombouctou.
- Jan. 1894** Les Touareg libèrent de nouveau Tombouctou et anéantissent la colonne du Colonel Bonnier à Takouba.
- 17 avr. - 1er mai 1898** Les Français assiègent Sikasso, capitale du Kénédongou. La ville et ses remparts tombent le 1er mai entre les mains des conquérants français. A part quelques résistances sporadiques, la conquête militaire du Soudan est finie.
- 29 sept. 1898** Samory Touré est capturé à Guélérou (actuelle République de Côte d'Ivoire).
- 19 mars 1899** Abdoulaye Tall, petit fils de El Hadji Omar Tall, meurt en France. Il est inhumé au cimetière Père Lachaise, Paris.
- 1904** La ligne de chemin de fer Kayes - Niger atteint Bamako.
- 1907** William Pointy, un administrateur colonial, fait reconstruire la mosquée actuelle de Djenné.
- 1908** Le Palais de Kouloba est inauguré ; la capitale du Haut-Sénégal-Niger est transféré de Kayes à Bamako.
- 1913** L'hôpital du Point G est inauguré.
- 20 déc. 1918** La Commune mixte de Bamako, première commune du Mali, est créée.
- 1921** Le bâtiment de la Mairie de Bamako est construit.
- 1923** Le Marché Rose de Bamako est construit.
- 25 déc. 1925** Le chef religieux de Nioro du Sahel, Cheick Hamallah, fondateur de la confrérie du hamallisme, est condamné par les Français à dix ans d'internement et déporté en France.

- 1926** La petite centrale hydroélectrique du Félou (près de Lontou, Kayes) est construite.
- 1929** Le barrage de Sotuba (près de Bamako) est inauguré.
- 1932** L'ingénieur français, Emile Béline, effectue plusieurs missions d'études pour la création de l'Office du Niger.
- 18 - 21 oct. 1946** Le Congrès constitutif du Rassemblement Démocratique Africain (le RDA) se tient dans les locaux de l'actuel Lycée Askia Mohamedde Bamako.
- 1949** Le botaniste Fauque aménage le jardin botanique et le parc zoologique de Bamako.
- 11 mai 1956** Mamadou Konaté, Vice-président de l'US RDA et Vice-Président de l'Assemblée française, meurt à Bamako.
- 6 - 13 sept. 1958** Bamako organise le premier Festival de la Jeunesse d'Afrique noire. Il regroupe 1.200 jeunes venus de huit pays.
- 20 juin 1960** La Fédération du Mali, qui regroupe le Sénégal et le Soudan, proclame son indépendance.
- 19 août 1960** La Fédération du Mali éclate.
- 22 sept. 1960** La République du Mali proclame son indépendance.
- 20 jan. 1961** Le dernier soldat de l'armée française évacue le sol du Mali.
- 30 juin 1962** Le Mali quitte la zone CFA (Communauté Financière Africaine) et frappe sa monnaie nationale, le franc malien.
- 1963** Les liaisons ferroviaires sont rétablies entre le Mali et le Sénégal. Elles étaient interrompues suite à l'éclatement de la Fédération du Mali.
- 21 fév. 1964** La première usine malienne après l'indépendance, la conserverie de Baguinéda, ouvre ses portes.
- 1967** Le Franc malien est dévalué de 50%. Le Mali retourne dans l'Union Monétaire Ouest Africaine (UMOA) et le franc malien devient convertible.
- 19 nov. 1968** Moussa Traoré et une junte militaire renversent le régime socialiste de Modibo Kéita.
- 23 jan. 1970** Le Centre de documentation et de recherches islamiques Ahmed Baba de Tombouctou est créé.
- 10 mars 1972** Kibaru, le premier journal communautaire édité en langue bamana, publie son premier numéro.
- 2 juin 1974** Les Maliens adoptent par référendum (à 99,71%) la deuxième constitution. La deuxième République naît.
- 17 mai 1977** Modibo Kéita, premier Président du Mali, meurt à Bamako.
- 28 - 31 mars 1979** L'Union Démocratique du Peuple Malien (UDPM) tient son Congrès constitutif.
- 11 déc. 1982** Moussa Traoré inaugure le barrage hydroélectrique de Sélingué. Il a une puissance de 200 millions de KWH.
- 24 sept. 1983** La Télévision malienne commence ses émissions.
- 1er juillet 1984** Le Mali réintègre la Communauté Financière Africaine.
- 20 jan. 1990** La première pierre du second pont de Bamako est posée.
- 12 juin 1990** Une rébellion armée secoue le nord du Mali.
- 22 mars 1991** "Vendredi Noir" à Bamako : l'armée tire. Plus d'une centaine de morts sont dénombrés parmi les manifestants dans les rues de Bamako.
- 26 mars 1991** Un coup d'Etat militaire dirigé par le Lieutenant-Colonel Amadou Toumani Touré renverse le régime de parti unique de Moussa Traoré.
- 29 juil. - 12 août 1991** La Conférence Nationale du Mali se tient à Bamako.
- 12 jan. 1992** La 3ème Constitution du Mali est adoptée par référendum.
- 29 fév. 1992** Le second pont de Bamako, Pont du roi Fahd Ibn Abdul Aziz, est inauguré.
- 11 avril 1992** Signature du pacte national entre le gouvernement malien et les mouvements de la rébellion.
- 8 juin 1992** Alpha Oumar Konaré, premier Président démocratiquement élu, est investi Président de la 3ème République.
- Fév. 1993** Le procès « crimes de sang » contre Moussa Traoré et d'autres dignitaires du régime du parti unique se tient à Bamako.
- Mai 1997** Alpha Oumar Konaré est réélu pour une deuxième législature de cinq ans. Plusieurs partis politiques de l'opposition boycotteront ces élections.
- Mai 2002** Amadou Toumani Touré (ATT) est élu Président de la République. Il est le deuxième Président démocratiquement élu de notre pays. Il avait dirigé le pays pendant la Transition entre mars 1991 et juin 1992.

REGION DE KAYES



LEGENDE

Fond de carte

Limite d'Etat	
Limite de région	-----
Limite de Préfecture	-----
Chef lieu de région	✓
Chef lieu de préfecture	●
Chef lieu de commune	●
Rivière	~~~~~
Cours d'eau	~~~~~

Site naturel	△
Site préhistorique	△
Tumulus	☆
Monument architectural	■
Fortification militaire	■
Mine d'or	⋈
Lieu de mémoire	■
Lieu de culte	⚡

Infrastructure culturelle	Ⓜ
Site anciens villages	Ⓜ
Fête des Festivals	◇
Fort	◆

Echelle: 1/ 3000 000

Fig.1 : Carte culturelle de la Région de Kayes (Institut géographique du Mali)

PRESENTATION SOMMAIRE



Fig.2 : Vue extérieure de l'abris sous roche de Tanfânyégné I, Boucle du Saoudé (Photo DNPIC).

PRESENTATION SOMMAIRE

Situation : La Région de Kayes est située dans la partie occidentale du Mali. Elle est limitée à l'ouest par la République du Sénégal, à l'est par la Région de Koulikoro, au sud par la République de Guinée et au nord par la République Islamique de Mauritanie.

Superficie : 120 760 km²

Climat : Pré guinéen humide au sud (zone de Kénédougou), soudanien dans les zones de Bafoulabé et Kayes et sahélien au nord (Nioro du Sahel et Yélimané).

Population : 1.240.000 habitants composés de Malinkés, Soninkés, Peuls, Bamanans, Khassonkés, Maures et Ouolofs.

Dates clés :

- 1360: Daman Guillé (ancêtre mythique des Diawara) fonde

le Royaume de Kingui ;

- 1556 - 1610: Les Khassonkés, sous la conduite de leurs ancêtres, Diadié et Marenfa Diallo, émigrent du Bakhounou et s'installent dans le Khasso ;
- 1824: Hawa Demba Diallo, Roi du Khasso, fonde le village de Médine;
- 1855: Fondation du fort de Médine ;
- 1857: El Hadj Oumar Tall (fondateur de l'Empire Toucouleur) détruit Sabouciré et met le siège devant Médine ;
- 1881: Début des travaux de construction de la voie ferrée Dakar - Niger ;
- 1890: Le Colonel Archinard prend Koniakary ;

- 1908: Transfert de la capitale de la colonie du Haut - Sénégal-Niger de Kayes à Bamako.

Economie : L'économie est dominée par le secteur primaire (agriculture, élevage, pêche). Depuis une décennie, elle est marquée par l'exploitation aurifère avec les mines d'or de Sadiola et Yatela.

1. LES SITES ARCHEOLOGIQUES

La Région de Kayes est au plan archéologique l'une des régions les moins explorées du Mali. Pourtant, les premiers travaux archéologiques dans la Région remontent au début du XXème siècle lorsqu'en 1908 et 1924 Zeltner signale la présence de sites préhistoriques dans les zones de Kayes, Nioro du Sahel et Toukoto. Furon (1930 - 1935) et Waterloo (1935) poursuivent ces travaux.

L'intérêt pour l'archéologie dans la Région de Kayes ne s'éveille de nouveau qu'à partir des années 1980 suite à la découverte de nombreux gisements archéologiques (abris sous roche aux parois ornées de gravures rupestres) dans la Boucle du Baoulé. Dans les années 1990, l'Institut des Sciences Humaines (ISH), dans le cadre d'une série d'actions d'urgence, signale la présence de plusieurs vestiges archéologiques sur le site du lac de retenue du barrage de Manantali et sur ceux des mines d'or de Sadiola (Cercle de Kayes), Tabakoto, Loulo et Ségala (tous dans le Cercle de Kéniéba). En 1994, une mission conjointe de l'Institut des Sciences Humaines (ISH) et de l'Université d'Aix-en-Provence (France) sillonne la vallée de la Kolimbiné et découvre plusieurs gisements, y compris des sites néolithiques, des ateliers de réduction du fer et des nécropoles sous forme de champs de tumulus.

A l'état actuel des recherches, il ressort que l'occupation humaine remonte jusqu'au paléolithique. Quelques sites de cette période, caractérisés par un outillage lithique attribué au paléolithique final, ont été, depuis le début du siècle, signalés en plusieurs points de la Région (Nioro du Sahel, Yélimané, Kayes) par F. Zeltner (1908 et 1924) puis Waterloo (1935), et plus récemment sur les bords du marigot de

Papara près de Kayes.

Pendant le néolithique, la zone la plus dotée en sites est la Boucle du Baoulé. Les sites néolithiques connus dans cette zone sont des campements de chasseurs/cueilleurs situés dans des abris-sous-roche ou en plein air en bordure de cours d'eau. Tous ces sites offrent une abondante industrie microlithique avec des outils généralement taillés dans le silex et associés avec des tessons de céramique. L'une des caractéristiques les plus intéressantes des abris sous roche, notamment dans la Boucle du Baoulé, est la richesse et la diversité de l'art pariétal qui se distingue par la présence de dessins peints ou gravés, représentant divers animaux (reptiles, ruminants), des personnages (y compris souvent des cavaliers) ainsi que des figures géométriques et des figures abstraites dans lesquelles certains guides semblent reconnaître des idéogrammes et même des signes de géomancie.

Pendant l'Age du fer, l'occupation de la Région se traduit par la présence de nombreux vestiges :

- des monuments funéraires en particulier les tumulus de pierres de formes et de constitutions diverses et répartis partout dans la Région surtout dans la Boucle du Baoulé et la vallée de la Kolimbiné. Les traditions recueillies dans diverses localités de la Région, considèrent ces types de monuments comme les sépultures de guerriers morts sur le champ de bataille ou par suite d'accident.
- des restes d'anciens villages ou villes se présentant sous forme de butte généralement peu élevée avec à la surface divers vestiges dont des restes de structures (plus ou moins bien conservés), des tessons de poterie, des fragments de matériels de broyage et des morceaux de scories. Certains de ces sites sont entourés de restes de tata en banco ou en pierres qui sont en rapport avec l'insécurité qui a suivi la période des grands empires ;
- des sites de réduction du fer matérialisés par des amas de scories souvent associés à des restes de hauts fourneaux;
- des vestiges d'orpaillage attestés par la présence de nombreux puits souvent associés à des monticules peu élevés de graviers qui proviennent certainement

des puits ou du grattage des couches superficielles.

Principaux sites archéologiques de la Région de Kayes

1. Papara, près de Kayes.

Il s'agit d'un site paléolithique qui remonte à environ 20 000 ans au paléolithique final. Diverses recherches y ont été menées notamment par Abdoulaye Camara, Directeur du Musée de Gorée (Sénégal) qui a noté la présence de plusieurs outils lithiques divers taillés dans le schiste.

2. Fanfannyégéné I (ouest du village Mingaré, Boucle du Baoulé, Commune de Madina, Cercle de Kita).

L'abri-sous-roche Fanfannyégéné I se trouve à la base d'un grand rocher et sur un plateau gréseux. Les recherches effectuées sur ce site depuis les années 1970, ont montré la présence d'un abondant matériel archéologique (microlithes, tessons de céramique et occasionnels objets en fer notamment des pointes de flèches, de lames de fer). Le site, d'après une datation obtenue par Eric Huisycom, remonte au 1er millénaire avant Jésus-Christ. L'art pariétal, l'un des plus riches de la Boucle du Baoulé, est composé de représentations humaines dont souvent des cavaliers. On y trouve aussi divers animaux (sauriens, girafes) peints de couleur rouge, noire ou blanche.



Fig.3 : Vue extérieure de l'abri sous roche de Fanfannyégéné I, Boucle du Baoulé (Photo DNPC).



Fig.4 : Un aspect de l'art rupestre de l'abri sous roche de Fanfannyégéné I (Photo DNPC)

3. Mogoyabougou Fanfan (Mogoyabougou, Commune de Kassaro, Cercle de Kita).

Cet abri-sous-roche se trouve aux pieds de colline de Mogoyabougou. En plus d'un mobilier archéologique riche (tessons de poteries, éclats de silex, croissants, lames, broyeurs méliers, nucléus, pierres polies), on note la présence d'un cercle de pierres représentant certainement les fondations d'une ancienne cabane. Un tumulus constitué de blocs de grès est aussi présent. L'art pariétal est caractérisé par des peintures et des dessins anthropomorphes (compris des cavaliers), zoomorphes (tortues, oiseaux) et des figures géométriques abstraites.

4. La concentration de tumulus de Dialakan (Dialakan, Commune Rurale de Dialakan, Cercle de Yélimané).

Il s'agit d'une vaste concentration de 27 tumulus. Le plus important, qui mesure 12 m de diamètre pour 1,2 m de hauteur, a été fouillé par Christian Dupuy et Famory Sissoko (ISH). Il était essentiellement constitué de blocs de dolérites. Deux individus adultes placés à 90° l'un de l'autre à même le sol, les jambes entrecroisées, sans parure ni mobilier funéraire associé ont été exhumés du monument.

5. Diara (près du village de Trougoubé, Commune Rurale de Trougoubé, Cercle de Nioro du Sahel).

Le site de Diara, à environ 32 km de Nioro du Sahel et près de la ville actuelle de Trougoubé, est retenu comme la capitale de l'ancien royaume des Diawara. Pour les chron

queurs arabes, notamment Al Omari. Diara était surtout célèbre pour ses mines de cuivre qui alimentaient les régions de savane, notamment Niani, la capitale du Mali. En dépit de son importance, Diara n'a pas encore fait l'objet de recherches archéologiques.

6. Le site de Mignan (près du village de Mignan, Commune de Madina, Cercle de Kita).

Il s'agit d'un vaste site entouré par une série de fortifications concentriques construites en pierres sèches. La muraille extérieure englobe environ 7 km². L'ouvrage, qui remonterait à la période du royaume du Kaarta, est attribué à Sériba Diarra, un seigneur local. La ville de Mignan est devenue célèbre en raison de son siège par les armées de Da Monzon, alors roi de Ségou. Après six mois de siège, les habitants de l'agglomération auraient échappé aux guerriers de Ségou en se dérobant nuitamment par l'un des portails de la cité fortifiée. Les guerriers de Da Monzon auraient donc trouvé une cité complètement vidée de ses habitants. En guise de butin, ils n'auraient collecté que des objets sans valeur.



Fig.5 : Tumulus de Gerkoulou. Route du Baoulé (Photo DNPC).

7. Le tata de Koniakary (Koniakary, Commune de Koniakary, Cercle de Kayes).

Le tata de Koniakary, une imposante muraille de pierres de plan quadrangulaire (mesurant 115 m de long et 107 m de large), a été construit en 1855 par El Hadj Omar Tall. Aux dires des populations, la muraille à sa construction était épaisse de deux mètres à la base pour environ 6 m de hauteur. Elle était dotée d'une série de

huit tours de guet. Un seul portail, sur la façade sud, permettait d'entrer dans l'enceinte de pierres. Une vingtaine de maîtres maçons, recrutés par le marabout El Hadj Oumar au Sénégal, auraient dirigé l'édification de la muraille. Les pierres, qui provenaient d'une carrière dans la colline de Kouroutédan située à environ un kilomètre de la ville, étaient portées à la chaîne humaine jusqu'au chantier. El Hadj Omar fit de Koniakary sa capitale en vue de la conquête du Kaarta alors sous la domination des Bamanan Massassi.



Fig.6 : Un pan du Tata de Koniakary, construit en 1855 par El Hadj Omar Tall (Photo DNPC).

Signalons la présence de nombreux autres ouvrages similaires édifiés par l'empereur toucouleur. Ces fortifications (Mourgoula, Dialafara, Koudian, Nioro du Sahel, Hamadallahi, pour ne citer que ces exemples), s'échelonnent de la vallée du Sénégal à la vallée du Niger et marquent l'itinéraire et la progression des conquêtes du marabout toucouleur.

En 1890, les troupes françaises, dirigées par le colonel Archinard, s'emparent de Koniakary et nomment Yamadou Diallo comme chef de la province du Diombougou. Bien que relativement bien conservé, le tata de Koniakary est aujourd'hui confronté à d'énormes problèmes dont le manque d'entretien et l'érosion. L'espace qu'il englobe est utilisé comme école coranique.

II. LES ELEMENTS D'ARCHITECTURE

En raison des contraintes de temps, seule la grande famille des bâtiments coloniaux de

Kayes et la mosquée de El Hadj Omar Tall à Nioro ont pu être documentées.

1. Les bâtiments coloniaux de Kayes et Médine

En tant que porte d'entrée des colonisateurs et premier siège de l'administration française, les villes de Kayes et Médine ont bénéficié de nombreux bâtiments coloniaux. La plupart de ces ouvrages anciens ont été réalisés entre 1880 et 1923 dans la ferveur de la réalisation d'équipements militaires et de la construction de la ligne de chemin de fer. A Kayes, ils sont concentrés dans deux zones : la cité des chemins de fer (près de la gare de la ville) et la corniche (entre la résidence du Gouverneur et «la quarantaine»). Il s'agit presque toujours de structures colossales de un à trois niveaux comprenant de nombreuses pièces et de larges vérandas toujours bien aérées par de larges fenêtres en forme d'arcade. Les toits sont généralement en tuiles. Certains de ces bâtiments abritent des services publics (comme le Gouvernorat, la Mairie, le Commissariat Spécial de la police des Chemins de fer). L'Hôtel du Rail, le plus célèbre de la ville, en utilise un dans la zone de la gare.

Plusieurs de ces bâtiments coloniaux (l'Hôtel du Rail, le Haut Commissariat, le logement des cheminots à la sortie de la gare, le Commissariat Spécial, les anciens bâtiments militaires entre la Résidence du Gouverneur et la «quarantaine») ont été récemment inscrits à l'inventaire du patrimoine (Décision N° 0444 /MC-SG du 07 mai 2001).

En dépit de leur importance, nombre de ces ouvrages coloniaux de Kayes sont dans un état de dégradation avancée en raison de divers facteurs dont la négligence et le manque d'entretien qui ont fini par causer diverses pathologies (écroulement des toits, fissures dans les murs) et la présence de plantes envahissantes. A tout cela, il faut ajouter la cession de certains des bâtiments à des particuliers et leur défiguration liée aux interventions inappropriées par de nouveaux acquéreurs.

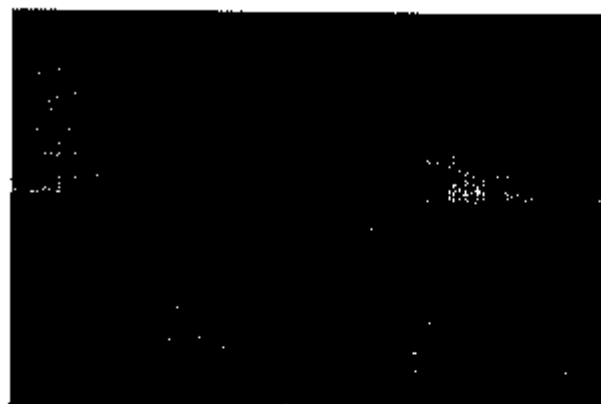


Fig.7 : Le fort de Médine à Kayes (Photo DNPC)



Fig.8 : La Gare de Médine, Tère gare du Mali(Photo DNPC)



Fig.9 : L'Hôtel des rails à Kayes (Photo d'archives, Collection Générale Fortier, Dakar)



Fig.10 : Le Gouvernorat de Kayes (Photo d'archives, Collection Générale Fortier, Dakar)

2. La mosquée de El Hadj Omar Tall à Nioro du Sahel

Cet ouvrage, construit en 1865 par un maçon du nom de Mustapha Koïta sur l'initiative de l'Empereur Toucouleur, comporte 132 piliers de soutien. Il a subi peu d'interventions, à l'exception de la réparation périodique de sa toiture et du colmatage de quelques fissures. Pendant ces dernières décennies, plusieurs tentatives visant à la faire remplacer par un autre bâtiment construit en ciment ont échoué en raison de la résistance de l'imam et des descendants de El Hadj Omar tous fortement attachés à conserver l'ouvrage dans son ancien style.

III. LES SITES HISTORIQUES

La Région de Kayes, en raison de son histoire riche, possède de nombreux sites historiques. Ces sites, dont l'emplacement est en général connu des populations, ont été associés à des événements qui ont marqué l'histoire soit au plan local, régional ou national.

1. Les forts coloniaux

Les forts sont des ouvrages destinés à défendre les intérêts commerciaux des Français. Entre le début du XVIIIème siècle et la fin du XIXème siècle, plusieurs de ces bâtiments surgissent entre les bassins des fleuves Sénégal et Niger. Parmi ces ouvrages, on peut citer : le Fort Saint-Joseph construit en 1712 à Tamboukané, le Fort Saint-Pierre construit en 1714 entre Naye et Sénébouyou, le Fort Saint-Charles construit en 1825 à Makhana, le Fort de Médine à Médine construit en 1855.

Le plus important de ces forts est incontestablement celui de Médine. Situé à 12 km de Kayes, le Fort de Médine a été construit par Faïdherbe (Gouverneur du Sénégal) sur un terrain qui a été cédé par Hawa Demba Diallo alors à la tête du petit Royaume du Khasso. Il s'agit d'un impressionnant ouvrage militaire comprenant un bâtiment colossal à deux niveaux et des structures annexes (dont une poudrière, une prison, l'école des otages et d'autres structures), le tout entouré d'un imposant rempart.

A l'extérieur du fort et directement en rapport

avec lui se trouvent plusieurs autres structures : une tour de guet (de huit mètres de hauteur) pour la surveillance du fort, le cimetière militaire, le cimetière royal (où repose Hawa Demba Diallo qui a cédé le terrain du fort aux Français), les ruines d'une petite mosquée en pierres, le marigot Descemet (à la sortie de Médine vers Kayes) qui a été surcreusé pour augmenter les obstacles d'accès à Médine par d'éventuels assaillants.

La forteresse visait à surveiller les intérêts français le long du Sénégal. Mais, en réalité, elle était destinée à servir de tête de pont pour la conquête des immenses territoires entre les fleuves Sénégal et Niger. En 1857, le Fort de Médine fut assiégé pendant trois mois (d'avril à juillet) par El Hadj Omar Tall qui fut finalement battu par un renfort qui, à la faveur des crues, avait pu remonter le fleuve.

Après la construction du fort, Médine devint la capitale de l'administration coloniale. Elle se dota de différentes infrastructures. En 1881, c'est le début de la construction de la ligne de chemin de fer Dakar-Niger. Les bâtiments administratifs et militaires commencent aussi à surgir. En 1912, l'Ecole des Fils de Chefs ou Ecole des Otages réservée aux enfants des chefs locaux vaincus par les Français y ouvre ses portes. Les succursales de plusieurs maisons de commerce viennent aussi s'installer.

Longtemps méprisé et délaissé, parce que regardé comme symbole de la domination coloniale, le fort de Médine a retrouvé sa place parmi les monuments historiques maliens. Il est inscrit depuis 1992 sur la liste du patrimoine national du Mali. Il a constitué la même année le thème central de la Journée Nationale du Patrimoine Culturel.

Aujourd'hui, le fort de Médine est dans un état avancé de dégradation. Les toits de plusieurs des structures (y compris celui du «mess des officiers», le bâtiment principal) se sont écroulés. En plus des murs, en dépit de leur épaisseur, présentent de larges fissures.

2. Le Fort de Dioubéba (Dioubéba, Commune de Bafoulabé)

C'est ici que l'Almamy Samory Touré, empereur du Wassoulou, en route vers son exil,

aurait pris le train pour Dakar.

3. Horokoto (Commune de Horokoto, Cercle de Bafoulabé)

C'est dans ce petit village que Fily Dabo Sissoko, écrivain et homme politique du Mali, vit le jour en 1898.

4. Fosse Commune de Yélimané

Cette tombe abrite les corps des disciples de Cheik Hamala qui ont été exécutés en 1898 par les Français. Cheik Hamala, fut lui-même déporté en France. Ce site est inscrit à l'inventaire du patrimoine culturel (Décision N° 0444 /MC-SG du 07 mai 2001).

5. Cimetière français de Bafoulabé

Il s'agit d'un cimetière qui a accueilli les sépultures de plusieurs Français. Le cimetière est maintenant quelque peu laissé à l'abandon.

6. Gniriko Koulou (Gniriko, Commune de Madina Malinké, Cercle de Kita)

La colline de Gniriko est située à environ 40 km de Kita et non loin de la route menant à Manantali. Il s'agit d'un massif gréseux dont la base est sculptée de plusieurs abris et grottes. Certaines auraient servi de refuge et de caches d'armes pour les populations pendant les périodes d'insécurité.

IV. LES SITES NATURELS ET LES PAYSAGES CULTURELS

La Région de Kayes, avec la présence du haut bassin du Sénégal et des Monts Mandingues, recèle de nombreux sites naturels. En plus des deux importantes réserves naturelles, le Parc National de la Boucle du Baoulé et la réserve naturelle du Bafing, on compte de nombreux autres sites : collines, falaises, grottes, ponts naturels. Plusieurs de ces sites sont, comme dans les autres régions du Mali, associés à des mythes ou à des pratiques rituelles.

1. Babaroto (Bafoulabé).

Babaroto veut dire "là où le fleuve se divise". Babaroto est en effet une langue de terre à la

confluence du Bakoye et du Bafing. Cette langue de terre a été associée à plusieurs événements.

- a. elle était l'aire où Mali Sadio, le légendaire hippopotame de Bafoulabé, venait paître et se reposer ;
- b. une partie du site a été utilisée par les Français comme aire d'exécution de prisonniers. A chaque exécution, l'hippopotame légendaire quittait Babaroto avec un cri strident avertissant ainsi les populations du forfait qui venait d'être commis ;
- c. elle abrite la première école des otages dont Fily Dabo Sissoko était l'un des pensionnaires. Mais de cette école, il ne reste plus que des gravats : briques et fragments de tuiles.

Le site est inscrit à l'inventaire du patrimoine culturel (Décision N° 0444 /MC-SG du 07 mai 2001).

2. Les chutes du Félou (Lontou, commune de Médine)

Il s'agit d'un site très pittoresque en raison des rochers creusés de marmites où l'eau bouillonne continuellement. Un canal, qui contourne les chutes, mène au barrage hydroélectrique. L'éclat du site est rehaussé par le chemin entre Médine et Lontou qui longe une falaise rocheuse joliment escarpée qui surplombe le fleuve. Une stèle dressée à la mémoire de Faïdherbe est associée au site. Ce site est inscrit à l'inventaire du patrimoine national (Décision N°00444 /MC-SG du 07 mai 2001).

3 Les chutes de Gouina (Fouga, Commune de Diamou, Cercle de Kayes)

Les chutes de Gouina, plus hautes que celles du Félou plus loin en aval, sont impressionnantes. Les environs des chutes offrent une végétation dense et luxuriante composée essentiellement de rôniers. Le site est inscrit à l'inventaire du patrimoine national (Décision N°00444 / MC-SG du 07 mai 2001).

4. La Boucle du Baoulé (Cercle de Kita)

La Boucle du Baoulé est une vaste région qui abrite quatre réserves naturelles : le Parc National, les réserves de Fina, Kongossambougou et Badinko. L'ensemble de ces réserves est classé comme réserve de la biosphère. Plusieurs

sites naturels sont présents au sein des réserves. Parmi ceux-ci, notons le pont naturel de Toumouni. En plus de son attrait physique, la Boucle du Baoulé contient de nombreux sites archéologiques (dont de nombreux abris sous roche aux parois ornées de dessins rupestres), d'anciens villages fortifiés et les restes du Fort de Koundou. Deux campements, le campement du Baoulé et le campement de Médine offrent des facilités d'hébergement. La Boucle du Baoulé est inscrite à l'inventaire du patrimoine national (Décision N°00444 / MC-SG du 07 mai 2001). Le Baoulé figure également sur la liste indicative des sites du Mali susceptibles d'être inscrits sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

5. La réserve naturelle du Bafing (Cercle de Bafoulabé)

Cette réserve, créée en 1990, se caractérise par la présence de nombreuses espèces végétales. La faune semble plus riche que celle du Parc National de la Boucle du Baoulé. Elle comprendrait, en plus des singes (notamment chimpanzés) et des reptiles, de grands ruminants (hypopotaque, élan de Derby, buffles) et des fauves (lions et panthères). La réserve naturelle du Bafing est inscrite à l'inventaire du patrimoine national (Décision N°00444 / MC-SG du 07 mai 2001).

6. Kourounikoumala (Commune de Kita)

Littéralement, Kourounikoumala veut dire "la petite colline" ou "le petit rocher qui parle". Le site est caractérisé par un rocher situé aux pieds du massif de grès, le Kitakourou, qui se trouve à l'ouest de la ville de Kita. Les traditions de Kita retiennent que ce rocher aurait été indiqué par le roi Moussa Tounkara à son petit frère Faren Tounkara qui accompagna Soundjata au Mandé après son exil au Méma. Faren Tounkara ne devait pas, après la guerre contre Soumagourou, rester près de Soundjata, mais plutôt s'installer au Génikourou où ses descendants pourraient prospérer. Le site fut trouvé par quatre frères Tounkara, Maramagnan, Séga, Gayi et Wali qui y trouvèrent un « Jin » (génie) qui leur demanda de s'y installer. Le site, depuis lors, joue un grand rôle dans la vie sociale et culturelle de la ville. C'est ici que toutes les grandes décisions concernant la vie de la cité sont prises. C'est ici aussi que l'on fait des offrandes au « Jin » (génie) (l'esprit) qui est

apparu aux frères Tounkara. Le site est maintenant atteint par la ville de Kita. Actuellement, il est en train d'être aménagé par le Ministère de la Culture.

V. LES CULTES ET LIEUX DE CULTE

La Région de Kayes est l'une des régions les plus islamisées du Mali. A cause de cette nouvelle religion qui, depuis le XIème siècle, n'a cessé de gagner du terrain, plusieurs cultes liés à la religion et aux croyances traditionnelles ont disparu. Seule la partie sud, en particulier les zones d'orpaillage, en conserve quelques uns en rapport avec la production de l'or. Comme il a été mentionné plus haut, ce métal n'est pas perçu comme une ressource naturelle mais plutôt une richesse que détiennent les esprits. Aussi, il est opportun pour la communauté de se réconcilier et de s'allier à ces esprits en leur sacrifiant (selon les recommandations des devins) des animaux dont la couleur de la robe tire vers celle de l'or (taureau ou chèvre à la robe rouge) ou en leur offrant des objets (noix de kola, libation de miel) dans le but de perpétuer la prospérité du placer et la sécurité des mineurs. Des sacrifices humains auraient même été pratiqués dans le temps.

Ces lieux de culte sont généralement marqués par des éléments de la nature in situ (grand arbre, bosquet, rocher, source) ou rapportés (gros blocs de pierre ou amas de pierres). La violation de ces lieux porterait des maléfices à tout contrevenant, voire à toute la communauté. Cette inviolabilité constitue une protection pour ces sites qui, très souvent, recèlent des essences végétales et animales rares et en voie de disparition.

Près d'une vingtaine de ces lieux de culte ont été reconnus lors des études de faisabilité des mines d'or de Sadiola, Tabakoto, Yatéla et Loulo.

VI. LES FETES ET FESTIVALS

Les fêtes enregistrées dans la Région de Kayes sont de deux ordres : populaires ou religieuses.

Nombre de ces fêtes qui donnent lieu à de grandes manifestations culturelles, notamment des danses traditionnelles populaires, peuvent contribuer à attirer davantage les touristes dans la Région. Quelques festivals à caractère international sont aussi présents.

1. Le Festival International des Arts et de la Culture de Kita (Kita) FIACK

Le Festival International des Arts et de la Culture de Kita (FIACK) est un espace d'expression culturelle et d'échanges pour les artistes et hommes de culture.



Fig.11 : La troupe BABEMBA au FIACK à Kita (Photo DNPC)

2. La Fête annuelle des griots de Mahina (Mahina, Cercle de Bafoulabé)

Il s'agit d'une grande manifestation culturelle qu'organise annuellement l'Association des Griots de Mahina. Cette fête, qui dure deux jours entiers, est l'occasion de renforcer l'unité et l'entente entre les griots de Mahina.

3. La sortie des marionnettes de Kayes (Kayes)

Cette fête, dont la durée n'est pas déterminée, est organisée par les Somono. Elle est marquée par une des marionnettes représentant divers animaux sauvages (lion, éléphant, oiseaux, reptiles). Une bonne partie de cette danse est effectuée sur l'eau et dans les pirogues qui voguent sur le fleuve.

4. Mama Kounguiné (Diallan, Cercle de Bafoulabé)

Le Mama Kounguiné est une expression Soninké qui veut dire "salut à l'esprit". La cérémonie est organisée le soir de la deuxième journée de la fête de Tabaski par les jeunes (filles et garçons dans leurs plus beaux costumes) sur la place publique au rythme des tams-tams. Dans les croyances populaires, les abeilles participent à la fête et s'attaquent aux enfants naturels.

5. La Ziaara de Nioro (Nioro du Sahel)

La Ziaara est une grande rencontre religieuse à laquelle participent marabouts, talibés (élèves de l'école coranique), chefs traditionnels peuls appartenant à la secte de la Tidianya introduite au Mali par El Hadj Omar Tall depuis le milieu du XIXème siècle. La rencontre dure 7 jours pendant lesquels les participants réunis autour de leur chef spirituel (aujourd'hui El Hadj Thierno Hady Tall de Nioro) récitent les versets du saint-Coran et procèdent à des prêches.

6. La Semaine Tripartite (manifestation itinérante)

La Semaine Tripartite, initiée depuis les années 1970, est une manifestation qui regroupe la jeunesse de trois villes frontalières (Kéniéba au Mali, Kédougou au Sénégal et Mali en Guinée). Elle comporte diverses manifestations folkloriques et des compétitions sportives. La manifestation est rotative entre les villes concernées.

7. La Semaine de l'Amitié et de Fraternité (manifestation itinérante)

Comme la Semaine Tripartite, la Semaine de l'Amitié et de la Fraternité (SAFRA) comporte des manifestations artistiques et des compétitions sportives. Elle regroupe la jeunesse des régions frontalières de Tambacounda (Sénégal Oriental), Bassé (Gambie), Gâbou (en Guinée Bissao), Sélibaby (en Mauritanie), Boké (en Guinée Conakry) et Kayes (au Mali).

8. Le Festival Dansa (Bafoulabé)

A l'instar du *dioungoudon*, du *diobodon* et du *goumbé*, le *dansa* dérivé du *diawoura* en milieu malinké, est une danse traditionnelle à caractère populaire.

Il est issu d'un phénomène de transculturation du groupe malinké vers le groupe khassonké dans le cadre du contact culturel.

En général, sa représentation est ordonnée par le « *khamarinkoun* » (chef des jeunes) qui instruit au groupe d'âge au « *bera* » (*flansingho*) la nécessité d'une soirée *dansu* (*ka folo labo*). Une soirée de dansa peut être motivée par plusieurs cas de figures: à l'occasion d'un mariage, d'une fête, après les travaux champêtres des jeunes du village, comme il peut être aussi improvisé.



Fig.12 : Festival Dansa à Bafoulabé (Photo DNPC)



Fig.13: Festival Dansa à Bafoulabé (Photo DNPC)

VII. LES INFRASTRUCTURES CULTURELLES

Ces infrastructures sont surtout concentrées dans les chefs-lieux de cercle et dans quelques arrondissements. Comme ailleurs au Mali, les bibliothèques de lecture publique (installées dans le cadre du projet Opération Lecture Publique) et les foyers de jeunes (souvent associés à des salles de spectacle de plein air) sont les plus nombreux. On les retrouve dans tous les cercles et dans certains arrondissement. Pour toute la Région, la seule salle de spectacles, digne de ce nom, est la salle Massa Makan Diabaté de Kayes. Il s'agit d'une salle polyvalente qui peut accueillir divers types de manifestations : spectacles, conférences et projections de films.

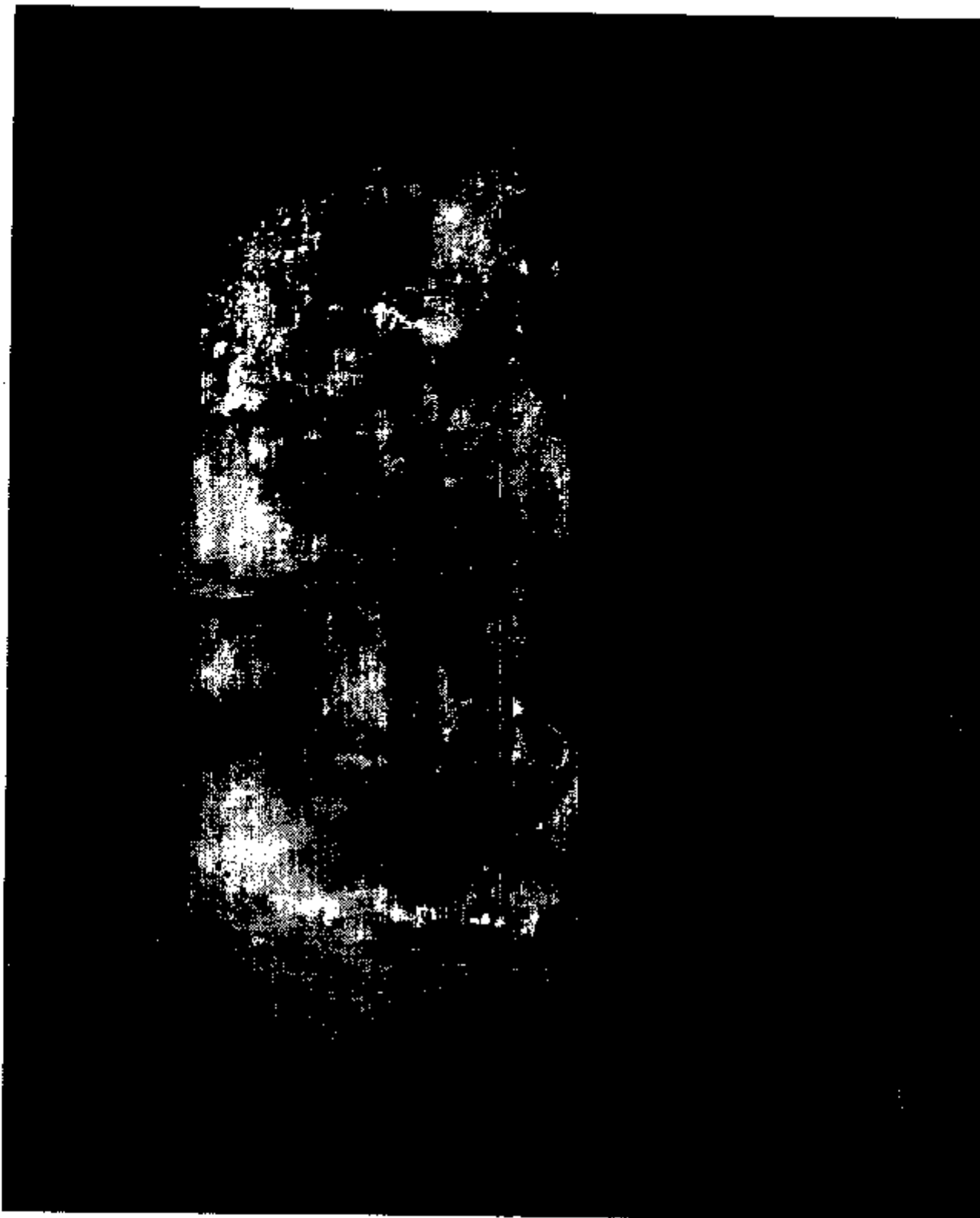


Fig.14: La Tour de guet, Fort de Médine (Photo DNPC)

LA RÉGION DE KOULIKORO

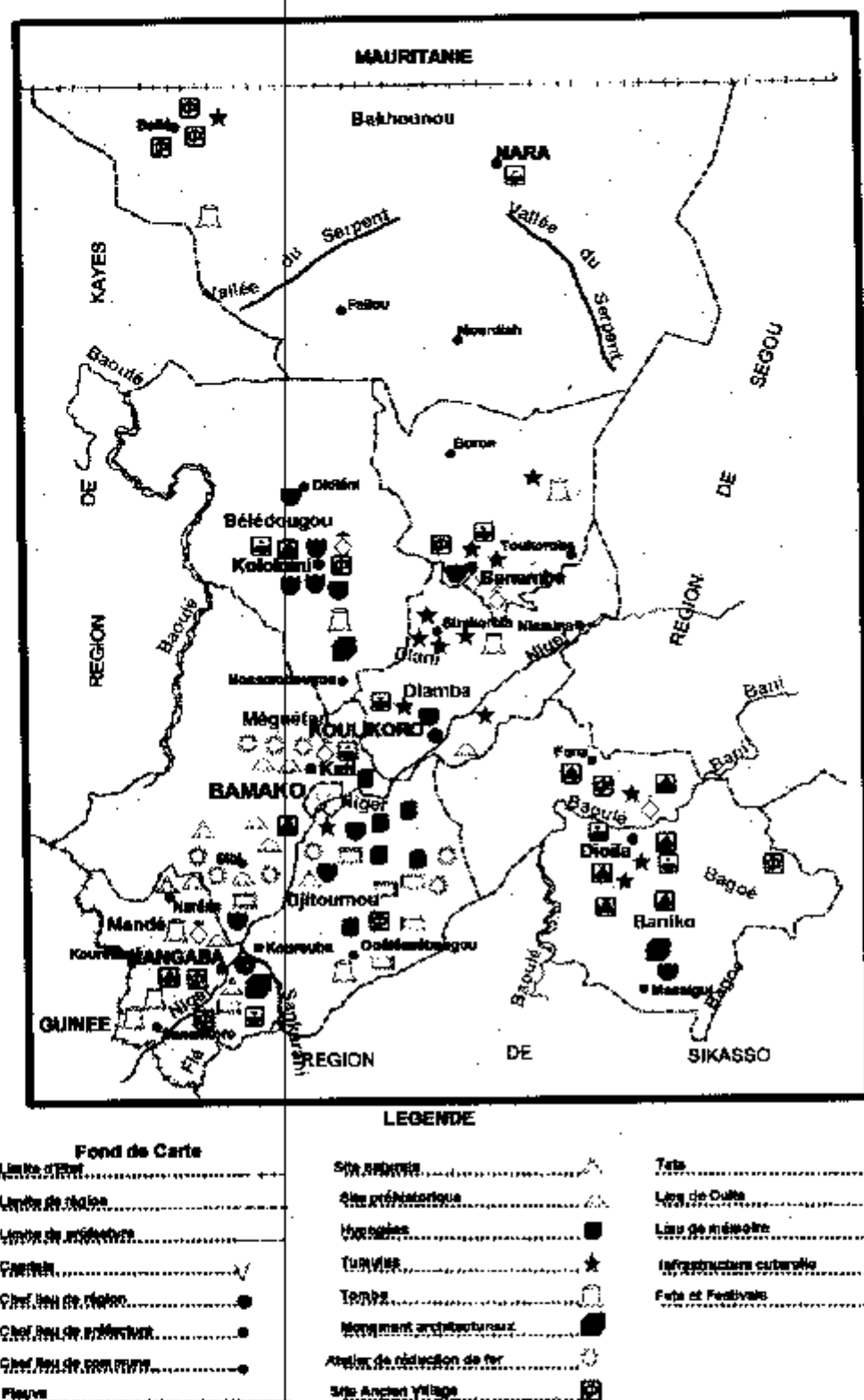


Fig 15 : Carte culturelle de la Région de Koulikoro (Institut géographique du Mali)

PRESENTATION SOMMAIRE :



Fig 1b : Kamabulon, case sacrée de Kunguèl (Photo DNPC) 2004

Situation : La Région de Koulikoro, une zone tampon entre le sud et le nord du pays, s'étend de la République de Guinée (au sud-ouest) à la République Islamique de Mauritanie (à l'ouest) et est limitée par la Région de Ségou (à l'est), la Région de Sikasso (au sud) et la Région de Kayes (à l'ouest).

Climat : tropical soudanien au sud et sahélien au nord

Superficie : 90 120 km²

Population : 1.570.507 habitants composés de Bambaran, Soninkés, Malinkés, Peuls, Maures et Somono.

Dates clés :

- 1200 – 1235: Règne de Soumangourou Kanté, Empereur du Sosso ;
- 1235: Soundiata bat Soumangourou

Kanté à Kirina et se fait introniser Empereur du Mali à Kouroukanfouga ;

- 1859: El Hadj Omar Tall, fondateur de l'Empire Toucouleur du Fouta, prend Merkoya dans le Bélédougou ;
- 12 avril 1883: Bataille de Woyowayanko entre les Français et Samory Touré pour la conquête de Bamako ;
- 1908: Le train atteint Koulikoro ;
- 1915: Révolte du Bélédougou dirigée par Koumi Diossé.

I. LES SITES ARCHEOLOGIQUES

Au plan archéologique, la Région de Koulikoro n'a connu à ce jour que des recherches sporadi-

diques. Les plus importantes de ces recherches sont les travaux effectués par Szumowski dans les années 1950 dans les abris-sous-roche de Kouroumkorokalé et du Point G et sur plusieurs monuments funéraires dans les environs de Bamako (notamment à Banconi, Moribabougou, Ngomi) et ceux entrepris à la fin des années 1970 par Michel Raimbault (Ecole Normale Supérieure) sur le plateau de Ntodomo au sud du village de Diarrabougou.

Elle recèle cependant d'importants vestiges archéologiques et monuments qui couvrent l'essentiel de l'histoire de l'humanité et comprennent des sites préhistoriques, des sites d'anciens villages, des sites de réduction du fer, des monuments funéraires (hypogées et tumulus) et des fortifications militaires (tata) dont la construction, comme dans d'autres régions du Mali, semble être en rapport avec l'insécurité qui s'est installée avec les guerres hégémoniques qui ont suivi la fin des grands empires.

Principaux sites archéologiques de la Région de Koulikoro

1. Farabana (Farabana, Commune du Mandé, Cercle de Kati).

Le plus ancien site préhistorique reconnu dans la Région de Koulikoro est celui de Farabana sur le Niger à 25 km en amont de Bamako. Le site est caractérisé par la présence de galets aménagés auxquels Pierre Michel (un chercheur français), qui, le premier découvre le site en 1973 et lui attribue un âge de 25.000 à 30.000 ans. En 1987 et 1988, Thierry Tillet (un autre chercheur français) entreprend des travaux sur le site et atteste que les galets aménagés de Farabana proviennent d'une terrasse cuirassée aux pieds des Monts Mandingues. Ce système de cuirasse, bien connu des géologues, remonterait à plus d'un million d'années. Cette date, si elle était confirmée, ferait de la Région de Koulikoro l'une des zones les plus anciennement occupées du Mali, voire de l'Afrique de l'Ouest.

2. Kouroumkorokalé (commune de Siby, Cercle de Kita)

Le site de Kouroumkorokalé, un vaste abri-sous-roche à la base d'un massif gréseux, est situé à environ 37 km de Bamako sur la route de

Kourémalé et à la lisière de la forêt classée des Monts Mandingues. Le site a été découvert en 1953 par Szumowski, alors Directeur du Centre IFAN de Bamako. La même année, Szumowski y effectue des fouilles et signale un riche matériel archéologique : microlithes essentiellement taillés dans le quartz, tessons de céramique et plusieurs inhumations. Il est fouillé de nouveau en 1993 par K. MacDonald qui obtient une datation au radiocarbone qui fait remonter l'occupation initiale au 6ème millénaire. Mais la présence de scories, d'objets en fer et de tessons de céramique dont le décor est similaire à la céramique de Niani (capitale présumée de l'Empire du Mali), dans les niveaux supérieurs suggère que le site a été de nouveau fréquenté pendant l'âge du fer et peut-être même pendant la période de l'empire du Mali. Plusieurs rochers, à l'intérieur de l'abri, sont creusés de cupules rondes dont l'utilisation reste à déterminer. Actuellement, il constitue l'une des plus importantes attractions touristiques des environs de Bamako.

3. Tiékoroni ka fanfan (Nafadji, Commune de Siby, Cercle de Kati)

L'abri-sous-roche dénommé *Tiékoroni ka fanfan* se caractérise par la présence de plusieurs structures en banco (souvent divisées en compartiments) et contenant des vases rituels. Le site, qui appartient au village de Nafadji, était jusqu'à ces dernières années interdit d'accès. D'après la tradition, il aurait servi de lieu de refuge pour les populations pendant les guerres, en particulier celles menées dans la région par Soumangourou Kanté et plus tard par Samory Touré.

4. Fanfan fitini (Konibabougou, Commune du Mandé, Kati)

Le site, un abri-sous-roche, surplombe une rivière coupée par des cascades de plusieurs mètres de hauteur. Le site a été découvert par Szumowski en 1953. Les parois sont ornées de peintures de couleur rouge ou ocre. Les motifs les plus fréquents sont des animaux, surtout les reptiles très stylisés qui rappellent l'art pariétal de la grotte du Point G au-dessus du Stade Omnisports Modibo Kéita à Bamako.

5. La grotte de Nyamako (Diarrabougou,

Commune de Gouni, Cercle de Koulikoro)

La grotte de Nyamako a été découverte dans les années 1970 par Michel Raimbault (alors professeur d'archéologie à l'Ecole Normale Supérieure de Bamako). En 1979, le même auteur y effectue des fouilles et signale un important mobilier archéologique (céramique, microlithes, en quartz) et obtient une datation qui fait remonter l'occupation du site au VI^{ème} - VIII^{ème} siècle de notre ère.

6. Farablon (Sangarébourgou, Commune de Sangarébourgou, Cercle de Kati)

Le Farablon est une grotte à deux entrées sculptée à la base d'un massif gréseux. Le site très perturbé, ne présente aucun mobilier archéologique en surface. Cependant, on note quelques peintures rupestres toutes fortement érodées. Actuellement, le site est en plein centre du lotissement de Sangarébourgou et se trouve par conséquent entouré de nouvelles constructions.

7. La concentration de tumulus de Ntodombo (Diarrabougou, Commune de Gouni, Cercle de Koulikoro)

Il s'agit d'une concentration de plus de 100 tumulus, de forme et de hauteur diverses, mais tous construits avec des blocs de grès. Le site a fait l'objet de fouilles à la fin des années 1970 par Michel Raimbault (Ecole Normale Supérieure) et une équipe de l'Institut des Sciences Humaines (ISH). Ces fouilles ont révélé dans l'un des monuments une tombe rectangulaire marquée par un alignement de pierres. Mais aucune sépulture n'y était présente.

8. Les tumulus du Sosso (Cercles de Banamba et Koulikoro)

La région traditionnelle du Sosso, située au nord de Bamako, est retenue comme le berceau du Royaume du Sosso. A présent, près d'une dizaine de sites de tumulus, isolés ou concentrés, sont signalés dans cette région, notamment à Koyo (Commune de Sirakorola), Doumba (Commune de Doumba), Sirakorola (Commune de Sirakorola), Sosso (Commune de Boron), Banamba et Tota (commune de Banamba). Ces sites se sont subitement révélés aux archéologues suite à d'intenses actions de pillage. Plusieurs objets archéologiques, notam-

ment de splendides vases ovoïdes, percés à base et surmontés d'un long col qui se terminent par une tête d'animal (coq, bœuf), y ont été extraits. Des centaines, voire des milliers de ces vases ont été exportés aux Etats-Unis ou en Europe.



Fig 17 : Exemple de Tumulus pierreux dans le Sosso, Cercle de Banamba (Photo DNPC)



Fig 18 : Vues à long col issues du pillage des tumulus du Sosso (Dessins de Nafogo Coulibaly), ISH

9. Les mégalithes de Moribabougou (Commune de Moribabougou, cercle de Kati).

Le site comporte deux mégalithes dont la découverte par Louis Desplagnes remonte à 1907. Il a été par la suite successivement décrit par Furon (1932), Granier (1943), Mauny (1952) et Szumowski (1958) qui attestent que les deux mégalithes surmontent un tumulus de pierres. Le site est assez bien conservé en raison du rituel et des sacrifices dont il fait l'objet. Malgré sa proximité de Bamako, il est peu connu du public.



Fig 19 : Mégalithe de Moribabougou (Photo Abdel Kader Fofana)

9. Farabana (Dèguèla, Commune de Minandian, Cercle de Kangaba)

Il s'agirait, d'après les traditions, du site du premier village fondé par les Koné (alors dirigés par Minandian) à leur arrivée dans le Mandé. Plus tard, les Koné auraient accueilli Bembakanda, l'ancêtre des Kéïta. Aujourd'hui, le site est constitué de deux buttes. La butte à l'ouest serait le quartier des Koné pendant que la butte à l'est (à quelques centaines de mètres de la première) serait le quartier des Kéïta. La tombe du fondateur, Minandian Koné, est sous un baobab sur la butte ouest. Le site de Farabana, en raison de son rôle dans l'histoire des Koné et des Kéïta, jouit d'une grande considération dans le Mandé, notamment auprès des populations de Dèguèla et Kangaba. Lors des Journées sur la culture et l'histoire du Mandé tenues en mai 2001, le site a abrité un grand regroupement au cours duquel les griots de Kéïta ont relaté ce que dit la tradition orale sur l'histoire ancienne du Mandé.

10. Le site de Korodougou (Korodougou, Commune du Diédougou, Cercle de Dioïla).

Il s'agit d'un vaste site d'habitat situé à l'est du

village actuel de Korodougou et s'étendant sur plusieurs dizaines d'hectares. A la surface, on note la présence d'un riche mobilier archéologique (tessons de céramique, morceaux de scories, fragments de pipes en terre cuite). La tradition retient ce site comme le premier emplacement de l'ancien village de Korodougou. Sa fondation est attribuée à Fagnéry Fomba, un chasseur réputé. Le site, d'après les traditions, deviendra la capitale d'une formation politique qui commandait à 740 villages entre Korodougou et le fleuve.

11. Zabala tomon (Fougadougou N°1iola, Commune de Diédou Dioïla)

Il s'agit de l'ancien emplacement du village de Zabala. La fondation du site par des populations (qui se disent originaires de Ségou) serait antérieure au début du royaume du Kéné-dougou. Le site est dit avoir été abandonné suite aux guerres d'invasions qui secouaient la zone pendant la période du royaume du Kéné-dougou. Le matériel archéologique de surface est essentiellement constitué de fragments de poterie. Ses habitants seraient originaires de Ségou.

12. Le tata de Tadiana (Tadiana, Commune de Sanankoroba, Cercle de Kati)

Le tata de Tadiana, de plan ovalaire, ceinture un espace d'environ 2000 m de diamètre. Il est construit en blocs de latérite joints avec un mortier de banco. La partie nord est bien conservée avec des pans atteignant 200 m de longueur pour plus de 2 m de hauteur. Le tata serait antérieur au royaume du Kéné-dougou. Le site, non loin de Bamako, est devenu une attraction touristique.



Fig 20 : Le tata de Tadiana, Commune de Sanankoroba, Cercle de Kati (Photo DNPIC)

13. Le tata de Nyagadina (Commune de Nyagadina, Cercle de Kati)

Tout comme le tata de Tadiana, celui de Nyagadina est construit en blocs de pierres. Il englobe un espace d'environ 600 m de diamètre. Il est relativement bien conservé, avec des pans de plus de 5m de longueur pour 2m de hauteur. La partie Est du site est occupée par un tumulus qui serait la tombe de Dongoro Wali Traoré, un chef de guerre à qui l'on attribue la construction de l'ouvrage. De sources orales, l'édification de ce tata serait liée à l'insécurité notamment à une guerre fratricide entre Silamakamba Koffa (un autre chef de guerre) et Dongoro Wali Traoré. Pendant plusieurs années, ces deux chefs de guerre se seraient livrés une guerre pour le contrôle de ce secteur du Mandé.

II. LES ELEMENTS ARCHITECTURAUX

Dans la Région de Koulikoro, deux grandes familles architecturales, les vestibules lignagers et les mosquées anciennes, ont retenu notre attention. La première famille, les vestibules lignagers, sont des ouvrages à deux ou trois portes. Ils constituent des espaces de socialisation où se tiennent les conseils de famille ou de village. A ce titre, ils sont le théâtre de toutes les grandes décisions concernant la vie de la grande famille et de la collectivité villageoise. La seconde famille, les mosquées anciennes, est dédiée au culte musulman et tire son origine du nord.

1. Le Kamabulon de Kangaba.

Le Kamabulon (aussi appelé case sacrée de Kangaba) est un édifice de plan circulaire mesurant 4 m de diamètre et 5 m de hauteur. Construite en banco, cette modeste maison est recouverte d'un toit conique de chaume. Les murs, à l'intérieur et à l'extérieur, sont ornés de dessins peints. Ces illustrations, qui sont exécutées par les femmes, sont pleines de signification et de symboles sur l'histoire et les croyances des populations du Mandé. D'après certaines traditions, la construction de ce bâtiment remonterait au XIII^{ème} siècle, du temps de Soundiata Kéita. Il y aurait alors plusieurs

Kamabulon. Mais celui de Kangaba est l'un des rares à s'être maintenu jusqu'à nos jours. Le Kamabulon est magnifiquement situé au cœur d'une place publique. Il est entouré de beaucoup d'autres biens sacrés : le puits, le fromager, le figuier, la tombe de Massa Sèmè (considéré comme le fondateur et le premier prêtre du Kamabulon) et le *mulobalini*, un petit pilon en bois sculpté où l'on attachait les contrevenants aux règles de bonne conduite et aux traditions du Mandé. Le toit de l'ouvrage est refait tous les sept ans. Cette réfection qui donne lieu à un grand regroupement des populations du Mandé, est l'occasion d'évoquer, à travers les traditions orales, l'histoire et d'autres aspects de la culture (cosmogonie, valeurs et repères traditionnels) du Mandé. C'est aussi l'occasion de renforcer les liens sociaux, de régler les conflits et de prédire l'avenir du Mandé pour les sept ans à venir. Le Kamabulon est donc un bien culturel vivant, plein de spiritualité. Malgré ses modestes dimensions, il a su cristalliser pendant des siècles l'importance du passé et des traditions du Mandé. Le Kamabulon est inscrit à l'inventaire du patrimoine national (Décision N°444/MC-SG du 07 mai 2001). Son dossier de classement dans le patrimoine national est déjà d'élaboré. Il figure également sur la liste indicative des sites du Mali susceptible d'être inscrits sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.



Fig 21 : Kamabulon, case sacrée de Kangaba (Photo DNPIC)

2. Le Kamablon de Kénioro (Commune de Siby, Cercle de Kati)

D'après les traditions orales, le Kamablon de Kénioro serait contemporain à celui de

Kangaba. Tout comme celui de Kangaba, c'est un édifice de banco de plan circulaire couvert d'un toit conique de paille. A l'intérieur, se trouverait la tombe de Mansa Diola à qui on attribue la construction de l'ouvrage.

3. Le vestibule de Nyanadougou Sirakoro (Commune de Dégnekoro, Cercle de Dioïla)

Le vestibule de Nyanadougou Sirakoro, construit en banco, dans le style architectural sahélo-soudanien revêt une grande importance pour les populations du village. Sa construction serait antérieure au règne de Dah Monzon Diarra qui monta sur le trône de Ségou en 1808. Il fait office de salle de réunion, de tribunal et de sanctuaire pour certains objets rituels du village.



Fig 22 : Le vestibule de Nyanadougou Sirakoro (Photo DNPC).

4. La Mosquée de Manfara (Commune de Nyagadina, Cercle de Kati)

Cette mosquée, pour les populations du village de Manfara, aurait été construite au XVII^{ème} siècle par un certain Lanfia Saganogo de retour d'un pèlerinage à la Mecque. L'édifice entièrement en banco, comporte plusieurs tourelles. Chacune de ces tourelles est coiffée d'un canari contre les effets dévastateurs des pluies. La terre ayant servi à la construction de l'ouvrage proviendrait de la Mecque. Pour cette raison, les populations pensent qu'il est interdit de le détruire. Cette mosquée, tout comme celle de Garalo dans le Cercle de Bougouni, constitue un témoin éloquent de l'expansion de l'islam dans le sud du Mali.



Fig 23 : La Mosquée de Manfara, Commune de Nyagadina, Cercle de Kati (Photo DNPC).

II. LES SITES HISTORIQUES

La Région de Koulikoro est l'une des régions du Mali les plus chargées d'histoire, surtout qu'elle englobe le berceau de certains des grands empires : le Ouagadou, le Sosso et le Mali. Plus tard, elle a connu la domination du royaume Bamanan de Ségou. Elle recèle donc de nombreux endroits qui ont été associés à la naissance et au développement de ces Etats ou à d'autres événements historiques.

Principaux sites historiques

1. Nyanankoulou (Commune de Koulikoro)

Le Nyanankoulou désigne le massif gréseux qui culmine au-dessus de la ville de Koulikoro. Ce massif comporte à la base une grotte étroite et peu aérée. Les traditions considèrent que c'est dans cette grotte que Soumangourou Kanté, empereur du Sosso, aurait disparu en 1235 suite à sa défaite contre Soundiata Kéita. Le site, qui occupe une place importante dans l'histoire du Mandé et du Sosso, est encore vénéré par les populations de Koulikoro.

2. Kirina (Kirina, Commune de Kirina (Cercle de Kati)

Kirina est retenu par la tradition orale comme le champ de bataille où Soundiata Kéita a mis fin en 1235 à la domination du Sosso sur le Mandé et au mythe de l'invincibilité de Soumangourou Kanté, roi du Sosso. Le site se

trouverait au nord du village actuel de Kirina, à 40 km de Bamako sur la route de Kangaba, aux pieds des Monts Mandingues. Pour mieux marquer la différence avec le village actuel, le site est localement désigné *Krikôrô* ou *Krina kôrô*, littéralement ancien Kirina.

3. Dakadjalan (Nièguè Koura, Commune de Sanankoroba, Cercle de Kati)

Ce serait ici le lieu de retraite des troupes de l'Empire du Mali. D'après la tradition, toutes les guerres décisives de l'Empire du Mali auraient été préparées sur cette colline. Le site comporte une grotte où les chefs de guerre procédaient à des sacrifices avant toute attaque.

4. Kouroukanfouga (Kangaba, Commune de Minindian)

Kouroukanfouga est l'un des lieux les plus célèbres de l'Empire du Mali. Situé sur un plateau latéritique à deux kilomètres à l'est de Kangaba, il aurait abrité la cérémonie d'investiture de Soundiata Kéita après sa victoire sur Souman-gourou Kanté en 1235. Cette cérémonie, l'un des événements les plus importants du Mandé, a été accompagnée par l'adoption par tous les souverains et tous les notables du Mandé de la charte qui a régi pendant des siècles la vie sociale et politique de l'Empire du Mali. Plus tard, après la fin des grands empires et au moment des guerres hégémoniques, Kouroukanfouga a été utilisé comme aire d'exécution de prisonniers récalcitrants. Cette fonction du site, qui marque l'un des épisodes les plus tristes de l'histoire du Mandé, est rarement évoquée dans la tradition orale.

5. Woyowayanko (Kuyambougou, Commune du Mandé, Cercle de Kati)

Le site, à sept kilomètres de Bamako, tient son nom du marigot de Woyowayanko sur la rive gauche duquel il est situé. C'est ici qu'en 1883, les Sofa de Samory, dirigés par Kèrnè Bourama, ont affronté les troupes françaises dirigées par Borgnis-Desbordes pour le contrôle de Bamako. Le site, dans une vallée encadrée par des massifs gréseux des Monts Mandingues, est marqué par la présence de trois tumulus considérés comme les tombes communes des Sofa de Samory morts pendant la bataille. Depuis 2001, le site de Woyowayanko, aménagé par le Ministère de la Culture, porte le nom de Parc

des Sofa en souvenir de la bataille de 1883. Il constitue l'une des plus importantes attractions touristiques des environs de la capitale.

6. Badala foug (Nyagadina, Commune de Nyagadina, Cercle de Kati)

Ce site est caractérisé par un alignement, sur plusieurs kilomètres, de blocs de latérite. D'après la tradition orale, cet alignement de pierres a constitué la ligne de démarcation entre les armées de Silimakamba Koïta et Dongoro Wali Traoré pendant la guerre fratricide qui les a opposés pendant de nombreuses années pour le contrôle de cette partie du Mandé. Ce site, encore peu connu, est l'un des témoignages les plus éloquentes de la période d'insécurité et des razzias (*tékéréya*), qui a caractérisé la fin des grands empires.

7. Figuiratomo (Commune de Kangaba, Cercle de Minindian)

Figuiratomo est considéré comme un endroit où les Sofa de Samory et les Kéita du Mandé se sont affrontés. Le village de Figuiratomo, en raison de ces menaces, était entouré par un important tata.

8. Le vestibule de Koumi Diossé (Zorokoro, Commune de Kolokani)

C'est dans ce vestibule que Koumi Diossé (qui dirigea la révolte du Bélédougou) et les membres de son conseil mirent fin à leurs jours le 2 février 1915 en faisant sauter le bâtiment avec la poudre de fusil.

9. Farabulon (Souban, Commune de Koulikoro)

Il s'agit d'un abri-sous-roche situé à environ 1500 m au sud ouest du village. Le site est retenu par la tradition orale comme le lieu de refuge des populations pendant les guerres. Aujourd'hui, il est utilisé comme lieu de recueillement par les adeptes de la secte musulmane des Soufi.

III. LES TOMBES DE PERSONNAGES CÉLÈBRES

La Région de Koulikoro a connu plusieurs personnalités célèbres qui ont marqué, par leur

œuvres ou leur pensée, l'histoire locale ou nationale. Les tombes de certains de ces personnages sont connues et font l'objet d'entretien et souvent de vénération par les populations.

1. La tombe de Koumi Diossé (Zorokoro, Cercle de Kalokani)

Koumi Diossé (1840-1915), l'un des plus grands résistants à la colonisation française. Il a dirigé la révolte des populations du Bélégougou en 1815. Sa tombe, longue de 2, 50 m et haute de 0,50 m, se trouve dans son petit vestibule. La tombe a été restaurée en 1962 par les populations du village.

2. La tombe de Djitounou Balla (Dianikoro, Commune de Ouessébougou, Cercle de Kati)

La tombe de Djitounou Balla, considéré comme un des pères de la géomancie (une des formes de divination les plus répandues en Afrique de l'Ouest) est un lieu de recueillement et un endroit votif pour les populations.

3. La tombe de Minandian Koné (Dèguèla, commune de Minindian, Cercle de Kangaba)

Minandian est retenu par la tradition comme le premier occupant du Mandé et l'ancêtre des Koné. Sa tombe, de forme rectangulaire, est située sur le site de Farabana aux pieds d'un grand baobab. La tombe, dont l'emplacement est bien connu, a été délimitée par une rangée de blocs de pierres latéritiques juste avant les journées culturelles du Mandé tenues en mai 2001.

4. La tombe de Kéla Balla (Kéla, Commune de Minindian, Cercle de Kangaba)

Kéla Balla, considéré comme l'un des plus grands traditionalistes du Mandé, a été enterré après sa mort, dans une pièce de sa concession à Kéla.

5. La Tombe de Touramakan Trapré (Balazan, Commune de Kaniogo, Kangaba)

Touramakan est l'un des plus grands lieutenants de Soundiata qui s'est surtout illustré par ses campagnes glorieuses du Djolof (actuel Sénégal) et de la Gambie qui furent incorporés dans l'Empire. Sa tombe, dont l'emplacement

exact reste à déterminer, se trouverait dans le village de Balazan.

6. Les tombes jumelles de Kassim et Sidiki Diabaté (Korodougou, Commune de Diédougou, Cercle de Dioïla)

Les tombes jumelles sont attribuées à Kassim (le père) et Sidiki (le fils), considérés comme les précurseurs de l'islam dans la zone du Baninko. Les deux tombes font l'objet de pèlerinage et de recueillement, y compris souvent par des gens venant des pays voisins, notamment de la Côte d'Ivoire, du Burkina et du Sénégal.

7. La tombe de Karounga Diawara (Zana, Commune de Sirakola, Koulikoro)

Karounga Diawara est retenu comme un guerrier farouche qui s'est opposé à El Hadji Omar. Retrouvé par les tabilés du marabout Toucouleur, il se donna la mort et fut enterré à Zana. Sa tombe, (longueur 5 m, largeur 3m) est fréquemment visitée par ses descendants qui s'y recueillent et émettent des vœux.

IV. LES SITES NATURELS ET LES PAYSAGES CULTURELS

La Région de Koulikoro recèle plusieurs sites naturels en rapport avec la présence de deux principales entités géomorphologiques (la haute vallée du Niger et l'escarpement des Monts Mandingues). Ces sites, très divers, comprennent des grottes, des chutes d'eau, des pics rocheux et des mares. Il s'agit, comme dans les autres régions du Mali et même d'Afrique, de sites associés à des mythes ou à des pratiques religieuses. Cette utilisation, qui limite leur accès et réglemente l'exploitation, fait de ces sites des isolats relativement intacts contenant plusieurs essences végétales et animales rares ou en voie de disparition.

Principaux sites naturels et paysages culturels de la Région de Koulikoro

1. L'Arche de Kamandian (Siby, Commune de Siby, Cercle de Kati)

Il s'agit d'une véritable arche sculptée dans le

grès qui surplombe un massif gréseux au nord ouest de Siby. L'arche est attribuée à Kamadian, l'un des plus grands lieutenants de Soundiata, qui l'aurait sculpté d'un seul coup de sabre. Le site est associé à une grotte préhistorique qui se trouve à quelques dizaines de mètres au nord.

2. Souroutoun (chute d'eau Konimbabougou, Commune de Mandé Kati)

C'est une chute d'eau d'environ 10m de hauteur, alimentant un petit lac. Comme signalé plus haut, la chute d'eau est associée à un abri-sous-roche du nom de *Fanfan fitini* et qui a les parois ornées de peintures rupestres.

3. La mare de Nougou (Kangaba, Commune de Minindian, Cercle de Kangaba)

La mare de Nougou, dans la plaine d'inondation du Niger, non loin de Kangaba, est censée être le lieu de résidence des esprits. La pêche dans cette mare, réglementée, n'a lieu qu'une fois par an à la fin de la saison sèche. Elle donne lieu à un grand rassemblement de toutes les populations du Mandé. En plus de la fête au rythme des kora et des tam-tams, les différentes communautés en parfaite communion, règlent leurs conflits et nouent de nouveaux liens de mariage.

4. Faramissiri (Commune de Koulikoro)

Littéralement le faramissiri veut dire la mosquée de pierres. Mais, il s'agit d'une grotte où, d'après les croyances populaires, le prophète aurait disparu momentanément. Le site est donc devenu un lieu de recueillement pour les marabouts et un endroit votif.

5. Les Flanin djala de Sosso (Commune de Boron, Cercle de Banamba)

Les Flanin djala (littéralement les caillécdrats jumeaux de Sosso) sont constitués, comme leur nom l'indique, de deux caillécdrats considérés tous comme multi-centenaires. Ces deux arbres sont censés être abrités par les esprits protecteurs du village. On y sacrifie un bœuf, un coq et des colas blancs pour la prospérité du village.

6. Le Djalatou (N'golobougou, Commune de N'golobougou, Cercle de Dioïla)

Le Djalatou est un bois sacré constitué essen-

tiellement de caillécdrats. Il est censé abriter les esprits protecteurs du village.

7. La mare de Boh (Nyèguèkoro, Commune de Sanankoraba, Cercle de Kati)

Le Boh désigne un petit lac situé dans la plaine d'inondation du haut bassin du Niger. Tout comme le Nougou, le Boh alimente une pêche collective annuelle à laquelle participent les populations des villages environnants. Une cérémonie rituelle, au cours de laquelle on procède à des sacrifices (généralement des porcs), précède toujours la pêche collective.

8. La Forêt Classée des Monts Mandingues

La Forêt classée des Monts Mandingues, située à 20 km au sud ouest de Bamako sur la route de la Guinée, couvre une superficie de 49 579 ha. Elle s'étend de l'escarpement des Monts Mandingues (au nord) au fleuve Niger (au sud). Sa création remonte à 1939 (Arrêté N°2340 SM/du 20 juillet 1939). Elle ne couvrait alors que 1 000 ha. En 1946, elle atteint ses dimensions actuelles soit 49 579 ha. La faune, autrefois riche et variée, est en nette régression en raison de plusieurs facteurs dont le braconnage et la dégradation de l'habitat due à la déforestation. En plus des ressources naturelles, la Forêt classée des Monts Mandingues contient d'importants sites archéologiques dont en particulier le site préhistorique de Kouroukorokale et la grotte de Tékoroni ka fanfan qui a servi de refuge aux populations de Nafadi pendant les guerres.

9. La Forêt classée de la Faya

La Forêt classée de la Faya est située à 40 km sur la Route Nationale 6 (route de Ségou) et sur la rive droite du Niger. Sa création remonte à 1943 avec l'Arrêté N°4054/SE du 17 novembre 1943 du Gouverneur Général de l'Afrique Occidentale Française. Elle doit son nom à la Faya, un cours d'eau le long duquel elle est située. Couvrant une superficie de 80 000 ha, elle a été créée dans une zone peu peuplée en raison des mouches tsé-tsé, vecteur de l'onchocercose ou cécité des rivières. A sa création, elle recelait cependant un potentiel faunistique important comprenant une gamme variée d'herbivores, de carnivores, de primates, d'oiseaux et de reptiles de la savane. Cette faune

depuis quelques décennies, est en nette régression en raison de divers facteurs dont le braconnage (lui-même favorisé par la proximité de Bamako et la facilité d'accès) et la démographie de plus en plus pressante autour de la forêt.

10. La Forêt classée de Sounsou

La Forêt classée de Sounsou, environ 37 000 ha, est située à 120 km au sud est de Bamako et 35 km de Marka Coungo, à cheval sur les Cercles actuels de Kati et Dioïla. Le Sounsou a eu une histoire bien mouvementée. Pendant la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, la zone où elle est située a été dévastée par les guerres intestines, dont la politique de terre brûlée appliquée par Samory dans sa résistance contre la pénétration coloniale. Un commandant du nom de Robard qui, depuis 1934 fréquentait cette zone, prend l'initiative de la création d'une réserve naturelle dans cette vaste étendue de forêt en raison de l'abondance de gibier. Le Sounsou est classé réserve partielle de faune (Arrêté N°8531/SE-f du 30 novembre 1954) puis réserve totale de faune (Décret N°89/MA/FF). Entre 1954 et 1972, le Sounsou est vidé des quelques populations qui s'y trouvaient. Entre 1977 et 1983, un officier, membre du Comité Militaire de Libération Nationale (CMLN), y aménage un campement de chasseur. Il est bientôt suivi de nombreux courtisans qui installent leurs camps au cœur de la forêt. Au fil des années, l'occupation de la réserve se généralise surtout avec la soif de terres fertiles liée à la culture du coton. De 1983 à 1985, les agriculteurs sont déguerpis de nouveau de la forêt : plus de 700 paysans répartis en 27 hameaux assistent à la destruction de leurs habitations (424 cases) et de leurs récoltes (205 greniers) par l'équipe de déguerpissement. Jadis riche, la faune, comme dans toutes les réserves, est en déclin sous les effets conjugués de plusieurs facteurs dont les sécheresses récurrentes, la pression agricole et le surpâturage.

V. LES RITES, CULTES ET LIEUX DE CULTE

La Région de Koulikoro est certainement de toutes les régions du Mali, celle qui comporte le plus de zones restées longtemps en marge de l'islam. Ces zones, où plusieurs localités se

caractérisent par les survivances de pratiques relevant des religions traditionnelles, se retrouvent surtout dans les cercles de Dioïla, Kati, Kangaba, Koulikoro et Kolokani.

Ces pratiques religieuses comprennent surtout des rites de passage ou rites d'initiation (*djo*, *wara*, *nyama*, *komo*, *korè*) et des cultes au cours desquels on rend hommage soit aux ancêtres, soit à une divinité, soit à un esprit. Elles sont toujours associées à des sites naturels (bois, mare, arbre, rocher, colline) où elles se déroulent, et un autel (souvent une pierre ou un fétiche) sur lesquels on procède à des offrandes.

Quelques cultes et lieux de culte de la Région de Koulikoro

1. Le sou-son (Dégnékoro, Commune de Dégnékoro, Cercle de Dioïla)

Littéralement, le sou-son veut dire «offrande aux morts». Le rituel est en fait un hommage que l'on rend aux ancêtres par les sacrifices de divers animaux (surtout des poulets) qu'on immole sur l'autel généralement situé à la porte du vestibule familial pour implorer la protection des vivants par les ancêtres. Le Sou-son, jadis fort répandu chez les Bamanan du Baninko, n'est plus observé que dans quelques villages.

2. Le Massiraba son (Dioïla, Commune de Kaladougou)

Massiraba désigne un grand baobab censé abriter un esprit qui assure une bonne récolte. Au début de chaque hivernage, on rend hommage à cet esprit en procédant à des sacrifices de poulets et en émettant des vœux pour une bonne récolte.

3. Le Djofaga (Dégnékoro, Commune de Dégnékoro, Cercle de Dioïla)

Littéralement le Djofaga veut dire être tué au *djo*. Le Djofaga est donc la mort symbolique qui marque le passage des jeunes garçons (15 - 21 ans) de l'adolescence à l'âge adulte. Cette mort symbolique des *djolenno* (fils du *djo* ou nouveaux initiés) a lieu dans le bois sacré. Elle est donnée par le prêtre du *djo*, le *djoshan*, qui frappe chaque néophyte d'un coup de lance sous l'aisselle. Aussitôt touché, le néophyte devenu

un *djossou* (un cadavre du *djo*) se couche à terre. À l'aube, les anciens initiés procèdent au réveil des *djossou* sur lesquels ils avaient veillé toute la nuit. Ressuscités, les *djodentw* revêtent leurs premiers costumes faits de fibres rouges et boivent le *ntekedji*, la bière de mil et d'hydromel. Ainsi commence la retraite dans le bois sacré qui s'étend sur une période qui varie entre une semaine et trois mois. Pendant leur retraite, les *djodentw* sont soumis à un apprentissage rigoureux sur la nature, les principes de la vie en société, les plantes médicinales et leurs propriétés, les connaissances mystiques destinées à conjurer les sorciers et les esprits malveillants. La retraite, la partie la plus sacrée du *djofaga*, prend fin avec le *nkonjigui* (littéralement la descente des cynocéphales). Au cours de cette cérémonie, les *djodentw* apparaissent dans leurs costumes de fibres (qui rappellent le pelage des singes) et font le tour du village. Le *nkonjigui* est suivi par une partie profane qui dure quatre mois. Les *djodentw*, dans leurs beaux costumes et dans leurs « bijoux » faits de colliers de fèves et de coquillage d'escargots, organisent dans les villages environnants des danses bien appréciées du public. Le *djofaga* est associé à plusieurs sites dont le bois sacré (où ont lieu l'initiation et la retraite) et à de nombreux objets rituels et instruments de musique. Le *djofaga*, très populaire il y a quelques décennies dans tout le Baninko et dans le Cercle de Bougouni, est en voie de disparition. En 2003, seuls deux villages du Cercle de Dioïla, Dènièkoro et Toubala, ont pu l'exécuter. Cette situation met en danger les objets rituels du *djo* qui, de plus en plus, font l'objet d'un pillage destiné à alimenter le marché international d'objets d'art.



Fig 24



Fig 25



Fig 26



Fig 27

Fig 24-Fig 25- Fig 26 Fig.267: Les *djodentw* de Dènièkoro, Cercle de Dioïla lors du *kagnankwo*, cérémonie de sortie du bois sacré (mai 2003). (photos DNPC)

VI. LES FETES ET FESTIVALS

Comme dans toutes les régions, plusieurs fêtes et festivals rythment la vie des populations de la Région de Koulikoro. Ces fêtes, moments de réjouissances et de convivialité, s'inscrivent dans une nécessité religieuse (hommage au

ancêtres, fêtes musulmanes) ou sociale (circoncision, mariage).

Quelques fêtes et festivals de la Région de Koulikoro

1. Mousso N'Golo (Nyongfaléna, Commune de N'Dioudougou, Cercle de Dioïla)

Le Mousso N'Golo est une fête féminine annuelle célébrée après les récoltes. La musique et les danses traditionnelles sont exécutées essentiellement par les femmes. Une fête similaire est célébrée à Doma dans la même commune.

2. Le festival du retour aux sources (Faladjé, Commune de N'Tiba, Cercle de Kati)

Ce festival, dont la première édition a eu lieu en 2001, regroupe 18 villages de la Commune. Il est caractérisé par plusieurs danses folkloriques du Bélédougou.

3. Fassiya (Dioïla, Commune de Kaladougou)

Le Fassiya, littéralement « l'héritage », est un festival organisé par l'association culturelle Firina en vue de redynamiser l'héritage culturel, notamment les danses folkloriques en voie de déclin. La première édition qui s'est déroulée à Dioïla en mai 2001, a regroupé les groupes folkloriques de près d'une dizaine de villages du Cercle de Dioïla. Elle a été aussi marquée par une conférence sur les danses traditionnelles et une exposition sur le patrimoine archéologique du Baninko.

4. Les journées Culturelles du Mandé (Déguéla, Commune de Minandian)

Les Journées Culturelles du Mandé, une initiative de la population de la Commune de Minandian, sont destinées à mieux imprégner la population, notamment les jeunes, de l'histoire et des traditions du Mandé. La première édition qui a eu lieu en avril 2002 a été marquée par plusieurs manifestations dont la visite de deux sites historiques, Farabana (présupposé correspondre au premier village fondé par les Koné à leur arrivée dans le Mandé) et Kouroukanfouga (site de l'installation de Soundiata, le fondateur de l'Empire du Mali), les danses folkloriques et la relation des « tari-

khou » (histoire) du Mandé par les griots de Kéla.

5. Le Sogo bô de Diarrabougou (Commune de Gouni, Cercle de Koulikoro)

Les sogo en bamanan désignent les animaux sauvages. Le sogo bô est donc les danses en groupe des marionnettes qui représentent divers animaux (crocodiles, lions, serpents, buffles, oiseaux), chaque animal représentant un symbole. La fête, qui se déroule chaque année en fin de saison sèche, attire une foule nombreuse, y compris souvent les expatriés.



Fig 28 : Ya de Banco, Cercle de Dioïla



Fig 29 : Gomba de N'Fioïla, Cercle de Dioïla



Fig 30 : La troupe Missi de Fingrana, Cercle de Dioïla au festival l'assia à Dioïla. (photo DNPIC)

6. Les mariages collectifs de Banamba

L'une des spécificités culturelles de la ville de Banamba est de marier chaque année, le même jour, tous les jeunes de la ville en âge de se marier. La date de la célébration de ces mariages est fixée plusieurs semaines, voire plusieurs mois à l'avance pour permettre au plus grand nombre de participants, y compris ceux de la diaspora, de se rendre à Banamba et de participer aux festivités. Ces cérémonies collectives de mariages donnent lieu à un grand rassemblement et plusieurs réjouissances populaires.

VII. LES INFRASTRUCTURES CULTURELLES

Il s'agit des structures qui accueillent des manifestations culturelles : salles de cinéma, maisons des jeunes, bibliothèques.

Contrairement à la plupart des capitales régionales, Koulikoro ne dispose pas encore de salle de spectacles digne de ce nom. Les infrastruc-

tures culturelles les plus répandues sont les bibliothèques de lecture publique du Centre National de Lecture Publique (anciennement Opération Lecture Publique, OLP) qui sont présentes dans les chefs-lieux de cercle et dans certains arrondissements, comme Fana et Sirakorola.

A ces bibliothèques, il faut ajouter la bibliothèque en langue bamanan, créée en 2001 à Dioïla par la Présidence de la République et la présence de quatre bibliothèques à Toubon (Cercle de Banamba) orientées vers l'éducation islamique : la Bibliothèque de l'Institut Islamique, la Bibliothèque Arabophone, la Bibliothèque de l'Association de la Maison Coran Hadith et le Centre de lecture ISESCO.

Les salles de cinéma sont en général privées. Très concurrencées par la télévision qui couvre toute la région, plusieurs de ces salles de cinéma sont mal entretenues.

REGION DE SIKASSO

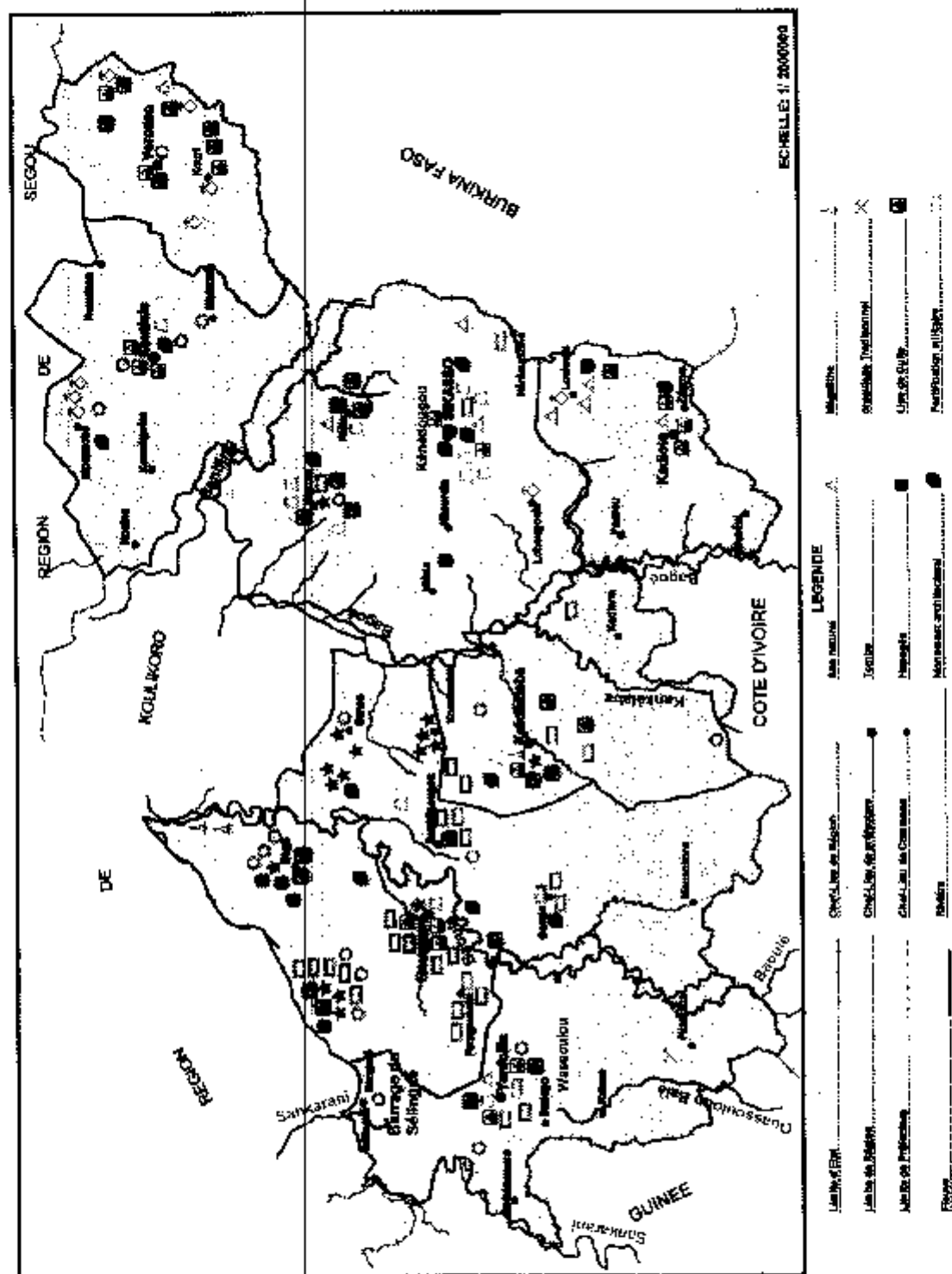


Fig 31 : Carte culturelle de la Région de Sikasso (Institut géographique du Mali)

PRESENTATION SOMMAIRE



Fig 32 : La mosquée de Gando, Cercle de Bougouni, (photo DNP/C)

La Région de Sikasso est située dans la partie sud de la République du Mali. Elle fait frontière avec les Républiques de Guinée, au sud-ouest, du Burkina Faso à l'est et de la Côte d'Ivoire, au sud. Pief de l'ancien royaume du Kéné Dougou, Sikasso est aujourd'hui la capitale de la 3ème Région administrative du Mali.

Climat : tropical soudanien et enregistrant les plus grandes pluviométries du pays avec une moyenne de 1300 mm/an.

Superficie : 76 480 km².

Population : 1. 800 000 habitants, composée de plusieurs ethnies dont les Sénoufo, les Minianka, les Bobo, les Peuls, les Bamanan et les Malinké.

Dates clés :

- 1845 -1860 : Règne de Mansa Daoula Traoré à Bougoula (Sikasso)
- 1887 : le Kéné Dougou est placé sous protectorat français par Tiéba Traoré

- 1887 - 1889 : Visite de l'explorateur français Binger à Sikasso.
- 1890 : Apogée du royaume du Kéné Dougou.
- 1890 - 1891: le Capitaine Quinquandon est placé Résident auprès de Tiéba.
- 28 janvier 1893: mort de Tiéba Traoré ; son frère Babemba lui succède.
- 1894 -1898 : luttes entre Babemba et les troupes de Samory Touré.
- 1877- 1890: construction du tata de Sikasso.
- Janvier 1898 : Babemba Traoré expulse le Capitaine Morisson de Sikasso.
- 1er mai 1898 : prise de Sikasso par le Colonel Audéoud, Gouverneur par intérim du Soudan et mort de Babemba.
- 3 - 11 juillet 1965 : quatrième semaine de la jeunesse de l'US-RDA à Bamako. La troupe de Sikasso remporte le premier prix.

Economie : L'agriculture est l'activité économique dominante; viennent ensuite l'élevage et le commerce.

I. LES SITES ARCHEOLOGIQUES

Au plan archéologique, la Région de Sikasso est l'une des régions les moins explorées du Mali. Notre connaissance de son patrimoine archéologique ne provient que de quelques recherches sporadiques exécutées pendant la période coloniale, et plus récemment par quelques travaux d'inventaires exécutés par les étudiants de l'Ecole Normale Supérieure. Les sites archéologiques connus se composent essentiellement de monuments funéraires (mégalithes, hypogées, tumulus), de sites d'anciens habitats, d'ateliers de réduction du fer et de fortifications militaires.

La rareté de témoins remontant à la préhistoire est liée à la nature des recherches qui ont très peu porté sur cette période et aux difficultés de déceler les gisements préhistoriques dans le couvert végétal abondant de la région.

1. Les mégalithes

La plupart des mégalithes recensés dans la Région se retrouvent dans le Cercle de Bougouni, notamment à Famambougou et Diban (Arrondissement de Dogo), et à Samba (Arrondissement de Kébila).

Les mégalithes de Famambougou sont au nombre de cinq. Quatre des pierres dressées sont plantées suivant un alignement est-ouest, la cinquième est couchée aux pieds de l'alignement. Les mégalithes de Diban sont au nombre de trois. Ici, toutes les pierres dressées sont en granit. Les mégalithes de Samba sont constitués de 16 blocs de pierres de forme parallélépipédique disposés en cercle. Huit étaient renversés au moment de l'enquête ; ceux en place sont légèrement inclinés vers l'extérieur.

Jusqu'à présent, les mégalithes de la Région de Sikasso n'ont fait l'objet d'aucune étude approfondie. Les traditions retiennent que les mégalithes de Famambougou étaient, jusqu'à une époque récente, utilisés comme site où les personnes et les communautés formulaient des vœux de fécondité, de prospérité et de santé.

2. Les hypogées

Le mot hypogée se compose des radicaux grecs hypo (qui signifie sous, dessous), et gè (qui désigne la terre). L'hypogée est donc une excavation ou une construction souterraine faite de main d'homme pour servir de chambre funéraire à un ou plusieurs corps.

A ce jour, près d'une cinquantaine d'hypogées isolées ou concentrées ont été localisées dans la Région, notamment à Dogo, Koumantou, Sanso et Massabla (dans le Cercle de Bougouni), Winkala et Ténémakanan (respectivement dans les Communes de Koumantou et de Kolondiéba), et Zégoua (dans le Cercle de Kadiolo).

A quelques différences près, les hypogées de ces différentes localités de la Région présentent les mêmes éléments constitutifs:

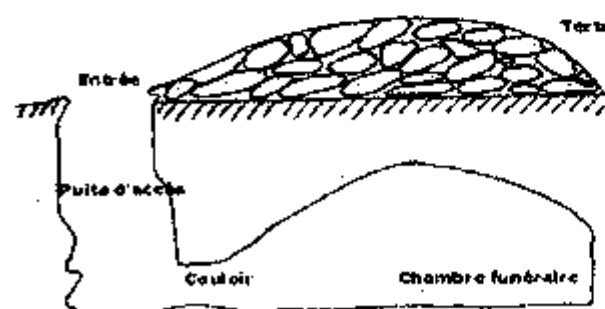


Fig.33 : Coupe d'un hypogée de Dogo (Dessin de Nafago Coulibaly)

- un tertre d'environ 40 cm de hauteur signalant l'existence du monument funéraire. Cette superstructure n'est pas systématique. Elle n'a été remarquée que sur les hypogées de Dogo;
- un puits d'accès d'ouverture carrée ou rectangulaire s'évasant progressivement à la descente et pouvant atteindre environ 1,50 m de profondeur ;
- un couloir servant de voie d'accès à la chambre funéraire proprement dite ;
- la chambre funéraire elle-même, de forme circulaire ou oblongue, pouvant mesurer 3 à 4 m de diamètre, et ayant une voûte en dôme dont la hauteur dépasse 1 m.

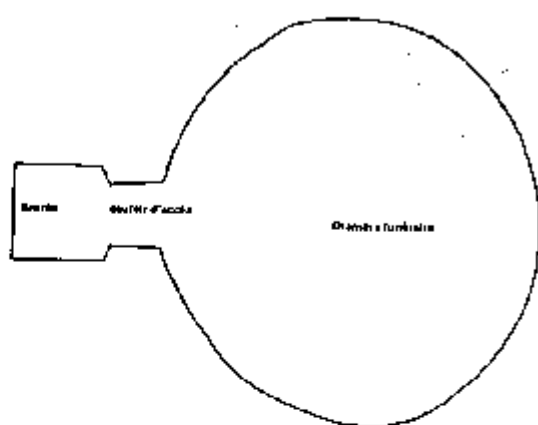


Fig 34 : Plan d'un Hypogée de Dogo (Dessin de Nafogo Coulibaly)

Parfois, deux à cinq marches sont taillées sur la paroi opposée à la porte d'entrée ou sur deux des parois du puits qui est ensuite obstrué avec deux ou trois dalles de pierres recouvertes de terre pour camoufler définitivement l'accès au caveau. Dans certains cas, la porte d'entrée est flanquée de moulures décoratives taillées dans la croûte latéritique.

Bien que très répandus au sud du Mali, en particulier dans la Région de Sikasso, on sait peu de choses sur la typologie des hypogées. Vraisemblablement, ces monuments semblent avoir été très diversifiés. A Zégoua par exemple (à la frontière entre le Mali et la République de Côte d'Ivoire) les hypogées sont constitués de quatre chambres funéraires dont une principale, flanquée de chaque côté (à gauche et à droite de l'entrée) par une chambre secondaire de près de 1,50 m de diamètre. Une banquette, haute d'environ 0,50 m et aménagée aussi dans la croûte latéritique, sépare chacune de ces deux chambres sépulcrales latérales de la chambre principale.

De même que pour la typologie, la chronologie est jusqu'ici peu précise. Ce type d'inhumation a dû perdurer pendant plusieurs siècles, très probablement jusqu'au siècle dernier, en particulier chez les Sénoufo et dans certaines contrées du cercle de Bougouni. Des traditions collectées par Viviana Pâques (1954) et Téréba Togola (1982) attestent que les localités de Dalabani (près de Bougouni) et Diban (dans

l'Arrondissement de Dogo) auraient connu la construction d'hypogées vers les années 1950. Il s'agissait là, d'après les traditions, de sépultures réservées à des chefs religieux les *djoshan* ou *soma*, prêtres du *djo*, une société d'initiation alors vivace dans cette partie du sud du Mali.

A qui étaient réservés les hypogées ? Qui en était le constructeur ? La lumière est loin d'être faite sur ces questions. Les populations du Baninko attribuent les hypogées à des êtres surnaturels et les surnomment *Cuèrèguè dingùè* (les trous du diable). D'autres pensent tout naturellement que ces chambres sépulcrales sont les œuvres des hommes d'autrefois.

3. Les tumulus

Ce type de monument funéraire se rencontre également dans la Région de Sikasso. Les tumulus de la Région de Sikasso sont encore peu connus. Ils se sont révélés tardivement aux archéologues au début des années 1980, suite au pillage intense des statuettes en terre cuite qu'ils recèlent et qui sont bien prisées des trafiquants d'objets d'art.

Les tumulus de la Région épousent des formes très variées ; ils sont ronds, hémisphériques ou simplement difformes. Leurs dimensions vont de 0,50 m à plus de 2 mètres de haut, et 3 à plus de 30 mètres de diamètre.

L'interprétation des tumulus de la Région est aussi difficile que celle des hypogées. Pour les populations, ce genre de monuments funéraires étaient édifiés à la hâte au moment des guerres. Disposant de peu de temps pour enterrer les morts, les troupes étaient obligées de procéder à cette forme d'enterrement sommaire. Les personnes décédées des suites d'un accident (chute d'un arbre, morsure de serpent, noyade, etc.) étaient également enterrées hâtivement de peur que la dépouille (que l'on découvrirait tardivement dans la plupart des cas) ne choque.

Les fouilles pratiquées par Michel Raimbault sur quelques monuments à Fakola, Farako (Cercle de Kolondiéba) et Bla (Cercle de Bougouni) n'ont livré qu'un mobilier pauvre constitué de tessons de poterie. Cependant, Szumowski, à l'issue des fouilles dans les années 50 sur des tumulus identiques, ne

découvrir aucun squelette, mais des statuettes en terre cuite similaires à celles provenant des pillages dans divers endroits des Cercles de Bougouni, Kolondiéba et Dioïla. Peut-être avons-nous affaire à des sites cultuels où les statuettes pourraient représenter des divinités.



Fig. 35 : Exemple de statuette anthropomorphe issue du pillage des tumulus dans les zones de Bougouni, Kolondiéba (Dessin de Nafogo Coulibaly)



Fig. 36 : Autre exemple de statuette anthropomorphe issue du pillage des tumulus dans les zones de Bougouni, Kolondiéba. (Dessin de Nafogo Coulibaly)

4. Les ouvrages défensifs

Certains sites d'habitat anciens étaient fortifiés et entourés d'une enceinte de protection. Appelées *tata*, *tara koko* ou *diin* dans divers milieux bambara et malinké, ces enceintes, construites en banco, ont été utilisées aux XVII^{ème}, XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles par les communautés urbaines et villageoises pour se protéger contre les guerres, les razzias et les captures d'esclaves opérées par les *teginen* (bandits, brigands armés à la recherche de butins).

Les informations orales recueillies çà et là au cours des enquêtes de terrain nous apportent quelques informations sur les techniques utilisées dans la construction de ces ouvrages. Leur érection nécessitait une abondante main-d'œuvre et mobilisait toute la population active du village et souvent celle de petits villages environnants qui se réfugiait dans la fortification en cas de menaces. Le matériau de base, le banco, était mouillé pendant plusieurs jours et mélangé à des matériaux divers : gravillons, paille hachée, scories. L'érection des ouvrages était faite assise par assise. Il fallait donc attendre que les assises inférieures sèchent avant de continuer l'élévation. Quand la muraille atteignait la hauteur désirée (environ six mètres), on l'enduisait d'un crépi fait d'un mélange de banco, de bouse de vache et de résidus de beurre de karité. Une fois séché, ce crépi devenait extrêmement résistant aux infiltrations d'eau. Toutes les fortifications étaient dotées de meurtrières que l'on aménageait dans la muraille au moment de sa construction. Elles étaient utilisées par les guerriers postés à l'intérieur pour des tirs croisés en cas d'attaque. Les ouvrages, dépendant de leurs périmètres, avaient un ou plusieurs portails que l'on fermait avec de lourds ballants en bois sculptés renforcés à l'extérieur avec des lames de houe à l'épreuve des balles de fusils.

Le périmètre de ces ouvrages défensifs est très variable, dépendant surtout de l'importance des villages qu'ils entouraient. Les grandes agglomérations comme Sikasso et N'lentou dans le Cercle de Bougouni avaient une série de murailles concentriques, avec la muraille intérieure appelée *djonfoutou* entourant la concession du roi ou du chef et la muraille extérieure entourant tout le village et la cité.

Ces fortifications ont joué un grand rôle non

seulement dans la protection des cités et le contrôle des routes commerciales entre le nord et le sud, mais aussi dans l'évolution des stratégies militaires. Comme dans d'autres régions, elles sont à la base des guerres de siège destinées à affaiblir l'ennemi claustré à l'intérieur des murailles et à l'obliger à se rendre. Certains de ces sièges, comme celui de Samory devant Sikasso, qui dura neuf mois sans succès, sont devenus célèbres.

Comme dans les autres régions, l'origine de ces ouvrages défensifs, encore incertaine, semble être en rapport avec les guerres hégémoniques et l'insécurité qui ont suivi la fin des grands empires. Les communautés villageoises, face aux razzias, n'avaient d'autre alternative que de s'abriter derrière les remparts. Partout où cette sorte d'insécurité s'est installée, la civilisation a nécessairement été marquée par l'extrême soin donné aux ouvrages défensifs, note Yves Person. Pour les populations des Cercles de Bougouni et Kolondiéba, la période de Samory a vu naître le plus grand nombre de *tata*.

Malgré leur importance, comme témoins d'une période de trouble politique et d'insécurité et des efforts des populations à prendre en main leur propre défense, la plupart des *tata* de la Région de Sikasso se dégradent d'année en année en raison des actions de l'homme (qui en prélève le banco comme matériau de construction) et des intempéries.

5. Les ateliers de réduction du fer

Près d'une centaine de hauts-fourneaux ont été recensés lors de nos enquêtes. La technique de réduction du fer pratiquée dans la région est l'une des plus avancées. Construits avec de l'argile mélangée à de la paille, le tout bien pétri, les hauts-fourneaux de la région sont généralement de forme tronconique. La hauteur varie de 0,80 m à 2 m. L'aération de l'ouvrage est assurée par des tuyères cylindriques. Aux matériaux de base ci-dessus cités s'ajoutent, selon les localités, d'autres matières destinées à renforcer la résistance du dispositif. C'est le cas de certains hauts-fourneaux des Cercles de Sikasso, Yorosso, Koutiala, Bougouni, Kolondiéba et Yanfolila où le dispositif est renforcé par des scories faisant des

saillies sur le mur.

D'une manière générale, les ateliers de réduction du fer sont situés à proximité d'une rivière qui servait sûrement de source d'eau pour le refroidissement du minerai et pour tempérer l'environnement du dispositif, notamment le haut-fourneau, pendant la réduction.

6. Les sites d'orpaillage

Très peu de sources historiques, même les sources arabes, mentionnent, en dehors des mines d'or du Bambouck, du Bouré et du Galam, les mines d'or de l'actuelle Région de Sikasso. Seules quelques sources portugaises des 15^{ème} et 16^{ème} siècles renseignent sur l'intérêt de l'or dans la région sud de l'actuelle République du Mali. Les sources orales recueillies par l'Institut des Sciences Humaines ont conforté la thèse de l'existence de mines d'or dans au moins près d'une dizaine de villages du cercle de Kadiolo. Deux sites émergent du lot de par leur importance du point de vue de l'histoire et de l'archéologie. Il s'agit des sites d'orpaillage de Syama (Arrondissement de Fourou) et de Tagouan (Arrondissement Kadiana). Tous ces deux sites se caractérisent par la présence de nombreux puits étroits associés à des excavations plus ou moins larges et profondes et de petits monticules de graviers.

A Syama, l'exploration de ces puits a fourni un mobilier archéologique composé de restes de céramiques, ossements d'animaux, tessons de poterie et en particulier un instrument en fer massif qui avait certainement été utilisé dans le forage. Les traces d'orpaillage traditionnel sur ce site remontent, d'après une datation au radiocarbone, au XIII^{ème} siècle. Cette date fait de la zone de Syama Bananso un des plus anciens centres de production aurifère du Soudan.

En plus de Syama on peut citer le site d'orpaillage de Tagouan, dans l'Arrondissement de Kadiana. Le site se caractérise par de nombreux puits de mine associés à de grandes excavations, de petits monticules de graviers et un mobilier sommaire de fragments dealebasse.

II. ELEMENTS D'ARCHITECTURE

L'architecture traditionnelle du Mali n'est connue qu'à travers les types de construction d'une rare beauté, il est vrai, des villes de Djenné, Tombouctou, et Bandiagara. Cependant, parmi les maisonnettes apparemment désordonnées de l'habitat traditionnel des milieux sénoufo et bambaran, figurent parfois des cases d'apparence ordinaire, voire banale aux yeux de l'étranger ou du profane, mais qui constituent dans leur simplicité des images fortes, pour ainsi dire des constructions porteuses de messages socioculturels, voire de philosophie et de modes de pensée. Sont de ces types de constructions, les vestibules, les cases de fétiches, les palais sanctuaires qui, somme toute, correspondent à la fonction première de l'architecture : « penser l'espace afin de l'aménager, de le plier à une utilisation projetée au préalable qui concrétise non seulement une certaine façon d'habiter « mais aussi traduit un besoin culturel s'exprimant dans la fonctionnalité recherchée, et dans l'ingénierie c'est-à-dire la technique de construction ».

La construction des sanctuaires religieux et des habitacles de chefs traditionnels commence généralement par la consultation des oracles pour l'emplacement idéal. Suivent des sacrifices destinés à conjurer les mauvais sorts et les mauvais esprits. Ces édifices culturels ou liés au pouvoir temporel sont le plus souvent construits par un cercle d'initiés. D'apparence sobres, voire banales, ces constructions n'en sont pas moins importantes de par ce qu'elles symbolisent : la cohésion sociale.

Le vestibule de Sirakoro dit Koko Koné à Digan, Arrondissement de Fakola, cercle de Kolondiéba est une de ces cases simples surmontée d'un toit de chaume. L'originalité s'observe à travers l'effigie gammée surmontant le toit, les trois miradors de l'intérieur et les instruments de musique (3 tam-tams) également gardés à l'intérieur de l'édifice. L'histoire du vestibule est liée à celle de Sirakoro dit Koko Koné qui régna 66 (soixante six) ans durant sur la principauté «Portuala» dont la capitale était Yorobougoula. Aujourd'hui, le vestibule sert de lieu de réunion pour la prise de décision concernant tout le village de Yorobougoula.

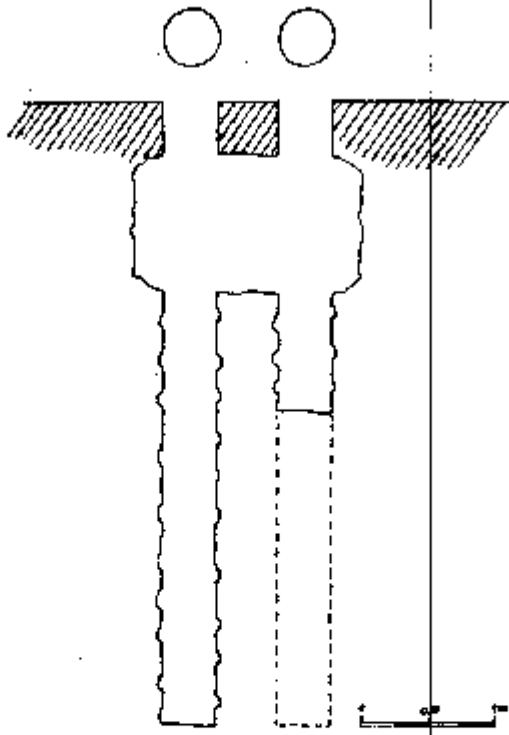


Fig 37 : Coupe d'un puits d'orpillage de Syama (Dessin de Nafogo Coulibaly)

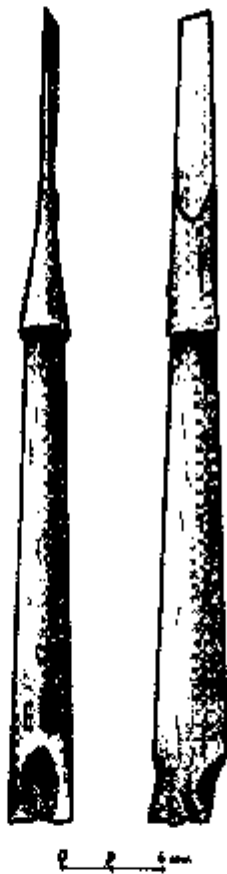


Fig 38 : Restes de pics découverts dans un puits de la mine d'or de Syama (Dessin de Nafogo Coulibaly)

Le Fourou de Kébila est aussi un vestibule sous forme de case ordinaire couverte d'un toit de chaume. Mais cet ouvrage d'apparence simple, voire relevant du commun, tire toute sa valeur du fait qu'il s'agit de la toute première case de Kébila et qui est en même temps le point de départ du royaume du Tiendougou regroupant 72 villages. Elle sert, même de nos jours, de résidence pour le patriarche Koné et de salle de réunion au conseil du Tiendougou. L'édifice a été restauré en 2001 par l'ensemble des villages se reconnaissant de l'ancien Etat créé par Ténémakan Koné.



Fig.39 : Le vestibule de Kignari (photo DNPC)

Enfin, la Région de Sikasso n'a pas échappé à la construction des mosquées sur les routes du sel et de la kola, avant même l'instauration des Etats théocratiques vers les XIème et XIIème siècles. La mosquée de Garalo, dans le cercle de Bougouni est un édifice modeste en banco dont la construction remonterait à 1364. La mosquée est l'œuvre des Kané qui se disent originaires du Ouagadou. Son style est semblable à celui de la mosquée de Djingaraïber à Tombouctou.



Fig.40 : La mosquée de Garalo, cercle de Bougouni (photo DNPC)

A Bla (Arrondissement de Sanso, toujours dans le Cercle de Bougouni) existent les ruines d'une mosquée qui serait antérieure à la fondation du village actuel. D'autres ruines sont signalées à Niénou. Les constructeurs de la mosquée de cette localité seraient des Arabes venus du côté de Djenné. Mais ils auraient été chassés par des Bamanan migrants venus de Ségou.

III - LES SITES HISTORIQUES

Les sites historiques les plus célèbres de Région de Sikasso se trouvent dans la capitale régionale même. Il s'agit du Mamelon, de la fosse commune et du *tuta* légendaire.

1. Le Mamelon



Fig.41 : Le Mamelon de Sikasso (photo DNPC)

Situé au cœur de la ville de Sikasso, le Mamelon est une petite colline de 30m de haut pour 460m de diamètre à la base. Le Mamelon a joué et continue de jouer un rôle important dans la vie de la capitale de la 3ème Région administrative du Mali. Considéré autrefois par les rois du KénéDougou comme un endroit sacré ou vivait le génie protecteur de la ville et du royaume, le

Mamelon a été également le sommet sur lequel a flotté le drapeau français à la prise de Sikasso en 1898. Le colonisateur y a fait construire une tour en pierres surplombant le puits qui servait de réserve de munitions à l'époque de Tiéba. L'ouvrage en obélisque servait d'observatoire pour la sécurité de la ville. Le Mamelon est aujourd'hui entouré d'une ceinture verte sur les flancs. Des escaliers en ciment conduisent à son sommet en plate-forme où fut aménagée dans les années 70 une piste de danse. Une tribune de 1000 places, construite par l'administration pour accueillir les cérémonies officielles, occupe une bonne partie du versant nord de la butte. Désigné sous l'appellation de Butte de Sikasso dans l'Arrêté n°4179 du 16 décembre 1954 prononçant inscription à l'inventaire des monuments naturels et des sites relevant du Ministère de la France d'Outre-Mer, le site historique est également protégé par la Décision n° 0444/ MC - SG du 07 mai 2001.

2. Le tata de Sikasso

Le Tata de Sikasso est la plus célèbre fortification militaire de la région. Tirant sa renommée du siège sans succès de Samory et de celui des troupes françaises en 1898, l'ouvrage, édifié sous le règne de Tiéba entre 1877 et 1890, fut agrandi et renforcé par Babemba Perron, un officier de l'armée coloniale, le décrit comme une imposante muraille épaisse de six mètres à la base pour une hauteur de cinq à six mètres. Les troupes françaises ne pourront prendre Sikasso en 1898 que grâce à leur artillerie lourde.

Plusieurs menaces pèsent aujourd'hui sur les pans restants de ce témoignage historique, notamment les intempéries et l'urbanisation rampante de la ville de Sikasso. D'où son inscription à l'inventaire par la Décision n° 0444/ MC - SG du 07 mai 2001 pour renforcer sa protection juridique.

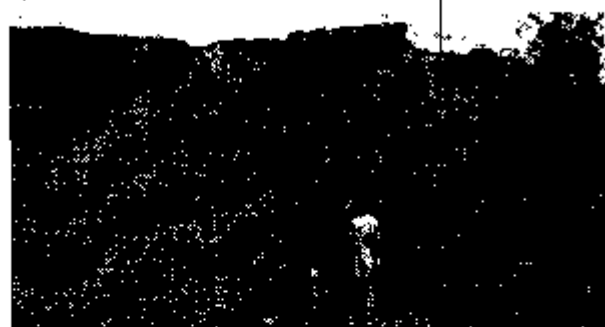


Fig 42 : Un pan du tata de Sikasso (photo INPC)

3. La fosse commune de Sikasso

Située au nord-ouest sur un plateau peu boisé surplombant la ville, la fosse commune de Sikasso est un véritable « monument aux morts ». Les sources d'information ne s'accordent pas sur l'identité des personnes inhumées dans la fosse ; le sépulcre commun contiendrait, selon certaines sources, uniquement les sofas et civils tombés lors de la prise de Sikasso ; d'autres soutiennent que la fosse renfermerait l'ensemble des combattants (sofas et conquérants français) morts pendant l'attaque de Sikasso. Seul témoignage écrit sur le monument, la date de la bataille : 1er mai 1898. Le monument est entouré par une maçonnerie de forme rectangulaire de 21,25m de long sur 11 m de large et 1,20 m de hauteur.

A côté de la fosse commune se trouve la tombe du Lieutenant d'infanterie Loury, administrateur colonial tombé en même temps que les résistants lors du siège de Sikasso.

IV - LES TOMBES DE PERSONNAGES CELEBRES

Il existe dans la Région plusieurs tombes de personnes célèbres : hommes de pouvoir temporel ou spirituel, fondateurs de villages, héros, guerriers de renommée, résistants à la pénétration coloniale, etc.

Si la plupart des dernières demeures de personnes célèbres sont restées à la merci de l'érosion et des plantes envahissantes, leur emplacement est généralement bien connu. Certaines tombes ont même été aménagées, en l'occurrence celles d'illustres personnalités de la période coloniale.

Parmi les tombes aménagées en matériaux locaux ou matériaux modernes, on peut citer :

1. la tombe de Mansa Daoula, fondateur du Royaume du Kénédougou et père de Tiéba Traoré ;
2. la fosse commune de Sikasso abritant les restes des guerriers tombés lors du siège de Sikasso par les troupes françaises le dimanche 1er mai 1898 ;

3. la tombe du Lieutenant d'infanterie Loury, administrateur colonial tombé en même temps que les résistants lors du siège de Sikasso ;

4. la tombe de Tiéba Traoré de la dynastie des Traoré, du royaume du Kéné Dougou ;

5. la tombe de N'Golo Kounafan Traoré, de la dynastie des Traoré du royaume du Kéné Dougou et dont la dernière demeure se trouve à Kléla ;

6. la tombe de Dioma Togora dit Kountigui Dioma du royaume de Kignan ;

7. la tombe de Basséri dit Koréminé Sidibé ;

8. la tombe de Ténémakan Koné, fondateur de la principauté du Tiendougou, région traditionnelle correspondant à peu près à l'actuel Arrondissement de Kébila dans le Cercle de Kolondiéba ;

9. la tombe de Diéka Coulibaly, fondateur du village de Kola près de Bougouni.

D'autres sépultures non moins célèbres sont à citer : il s'agit des tombes de Momo (sœur de Tiéba), de Bamoussou Kokoun (mère de Babemba) et des dernières demeures de Laptia Berthé à Zérélan, Fafa Togora à Nônémèna à l'ouest de Kignan.



Fig 43 : la tombe de Mansa Daoula, fondateur du Royaume du Kéné Dougou (photo DNPC)

V. LES SITES NATURELS ET LES PAYSAGES CULTURELS

L'abondance des pluies dans la Région, conjuguée à la monotonie du relief caractérisé par les plateaux peu accidentés et jonchés de quelques sommets, a entraîné, au fil du temps, la formation de paysages variés, constitués d'espaces vivants utilisés pour la production agropastorale et la chasse, et d'une multitude de manifestations monumentales de la nature (rochers, grottes, collines et points d'eau) auxquelles sont associées des croyances et des traditions populaires occasionnant des rites et des manifestations culturelles. Ainsi en est-il des nombreuses formations végétales denses constituées d'arbres géants et de buissons de lianes atteignant parfois 40 à 60 mètres de hauteur et censées abriter les génies, et d'immenses exploitations agricoles telles celles de Farako et les immenses champs de coton en saison pluvieuse.

Au nombre des paysages naturels et culturels renommés de par leur caractère pittoresque et l'importance des croyances qui leur sont associées on peut citer :

- la butte artificielle de Sindo ;
- la grotte de Missirikoro ;
- le *faradenbatigui* de M'Piébougoula ;
- le *fara bounou* de Samba ;
- le *fara missi* de Konodougou ;
- les « Portes du Soudan ».

De forme quadrangulaire, la **Butte artificielle de Sindo** se présente comme un ancien habitat protohistorique auquel sont associés des gravats de terre, des blocs de pierre et des fragments de poterie.

La **Grotte préhistorique de Missirikoro** (12 km environ au sud de Sikasso),

Loin d'émerveiller les populations mitoyennes par son aspect de rocher anthropomorphe, le « *Faradenbatigui* », impressionnant bloc de pierre brute ressemblant à une mère portant un enfant, s'est imposée à l'imaginaire des communautés de M'Piébougoula dans l'Arrondissement central de Kolondiéba comme le Dieu de la fécondité.

Fara bounou, bloc granitique en forme de silo à toit conique situé à Samba dans l'Arrondissement

sement de Kébila, Fara missi, vache en pierre à Konodougou dans l'Arrondissement de Loulouni, sont autant de curiosités naturelles ayant, aux yeux des populations, les attributions des phénomènes qu'ils reflètent, et qui servaient jusque dans un passé récent de lieux de culte, de prestation de serment et de prière pour une bonne pluviométrie.

Les «Portes du Soudan» sont constituées de deux blocs gréseux encadrant l'ancienne route reliant Sikasso à Bouaké. Le monument a été ainsi nommé par le colonisateur parce qu'il semble marquer la limite naturelle entre la zone forestière et la savane arborée.



Fig 44 : Le vestibule des autochtones de Yorosso (photo DNPC)

VI - LES SOCIÉTÉS SECRÈTES ET LES LIEUX DE CULTE

Plus d'une quinzaine de sociétés secrètes encore vivaces ont été recensées dans la Région. Les sociétés secrètes sont des systèmes religieux suivant lesquels l'homme donne un sens à ses relations avec Dieu, créateur incréé, et avec le cosmos, les forces invisibles et les êtres trépassés. A chaque société secrète sont associés plusieurs rites de célébrations pour perpétuer les mythes fondateurs, sceller les «grands passages de la vie» (naissance, baptême, mariage, mort, initiations) et rendre hommage à Dieu et aux divinités.

Toutes les sociétés secrètes ou presque, sont organisées autour d'une structure où chaque élément est semblable à une institution ; il s'agit :

- du prêtre, chef de la société;
- de l'officiant ou chef de culte;

- des animateurs (musiciens, danseurs porteurs de masques et de parures, les comédiens bouffons ou joueurs de pantomimes, etc.);
- des sacrificateurs;
- des initiés et
- des néophytes.

Entre autres sociétés secrètes répertoriées dans la Région, citons :

- le *kômo*, en milieux bamanan, minianka et sénoufo;
- le *Kônô* en milieux bamanan, minianka et sénoufo;
- le *djo* en milieu bamanan;
- le *Pôrô* en milieu sénoufo;
- le *Wara* ou *Nya* en milieux bamanan, minianka et sénoufo;
- le *Kla* ou *Klé* en milieux sénoufo et minianka;
- le *Boura* en milieu minianka;
- le *Woropélé* en milieu minianka.

Chacune de ces sociétés secrètes dispose d'un habitacle pour abriter les fétiches, d'un bois sacré pour abriter la table de sacrifice, initier les néophytes et observer la nature, et d'une musique appropriée pour les manifestations sacrées et profanes. Ces éléments constituent, pour les sociétés secrètes, les pôles du culte et de la régulation de l'identité culturelle et des mœurs sociales. Les sociétés secrètes ont également pour rôle de protéger la société contre les dérapages, les inconduites, les calamités naturelles et les esprits maléfiques. Ainsi en est-il du *Wara* de Kébila, du *Komo* de Zérélané dans le Cercle de Sikasso, et du *Kla* de Karagorola dans le Cercle de Yorosso pour ne citer que ces quelques exemples. Cette dernière divinité nommée d'après Dieu est, pour ainsi dire le fétiche d'adoration de Dieu, créateur incréé, à travers une représentation symbolique logée dans un habitacle de forme rectangulaire d'une longueur de 5m sur une largeur de 3 m.

Certains rites sont associés à des éléments architecturaux ou à des objets représentant les repères pour le passage d'une classe d'âge à une autre, ou d'un état psychique à un autre (cas de l'intronisation d'un chef temporel ou spirituel). Parce qu'ils participent de l'expression de la relation des communautés avec les puissances tutélaires, ces éléments architecturaux ou ces objets deviennent des lieux de culte. Citons, quelques exemples :

- le *Fourou* de Kébila, ensemble de cases rituelles abritant les attributs du pouvoir traditionnel du Tiendougou, Cercle de Kolondiéba;
- la Case de Mpowo abritant le serpent-boa, génie protecteur du village de M'Pessoba à M'Pessoba;
- le *Tunbigé*, «enclume sacrée» de Galébougou, objet sur site, adoré et craint des populations qui viennent y émettre des vœux (généralement exhaussés) à la suite desquels ont lieu des sacrifices et libations de reconnaissance une fois par an.

Les rites funéraires gardent encore toute leur signification religieuse concernant certaines catégories de personnes chez les Minianka, les Bwa, les Bamanan, les Malinké et les Sénoufo. Chez ces derniers, le rite funéraire se passe comme suit :

- La déclaration de décès (*koudjurani*) ;
- Les lamentations funèbres (*yamèssoulo*) ;
- Les rites de conjuration de la mort (*toupyikouôroniègü*, chants pour chasser les pleurs) ;
- La danse-farce féminine de banalisation de la mort (*djaanpi*) ;
- La prestation honorifique dédiée au défunt (*koutankônké*), mélodie exécutée au chevet du corps.

VII - LES FETES ET FESTIVALS

La Région de Sikasso est encore très marquée par les fêtes rituelles. Peu de festivals y ont été initiés et pire se sont passé en feu de paille. Parmi ceux - là le Dounounbatop dans le Cercle de Koutiala et le FIBASI (Festival International du Balafon de Sikasso).

Les fêtes rituelles répertoriées sont, à quelques exceptions près, liées à l'initiation et au rythme agricole. On y note des fêtes d'initiation des jeunes générations pour leur intégration dans la société des adultes, et d'autres marquant le début de l'hivernage. Ces fêtes rituelles s'accompagnent parfois d'une sortie de masques. *Lôhò*, fête de réjouissance populaire à Kouri, Cercle de Yorosso, est une fête d'initiation cyclique célébrée tous les ans à l'approche de l'hivernage.

Ounou est une fête de libation à l'honneur des génies de la mare sacrée du même nom qui se déroule tous les ans à N'Tarla, Cercle de Koutiala. A cette occasion, des prières sont adressées aux génies de l'eau afin que les récoltes soient bonnes. Les cérémonies débutent un vendredi et se terminent le lendemain. Les libations s'accompagnent de danses.

Les mariages en commun en pays Samogo dans l'Arrondissement de Loulouni, Cercle de Kadiolo, offrent annuellement l'occasion d'une grande réjouissance populaire appelée fête de mariages. Chaque année, toutes les jeunes filles en âge sont mariées le même jour, occasionnant ainsi de grandioses manifestations.



Fig 45 : Masque de Bura, Cercle de Yorosso. (photo DNPC)

VIII - LES INFRASTRUCTURES CULTURELLES

Les infrastructures culturelles de la Région sont dominées par les foyers de jeunes et centres d'accueil construits soit par les municipalités, soit par les autorités des circonscriptions administratives de l'Etat (Gouverneurs, Préfets et Sous - préfets) ou encore par des personnes

privées. Si d'une manière générale elles peuvent accueillir des manifestations culturelles, le confort et la sécurité y laissent parfois à désirer.

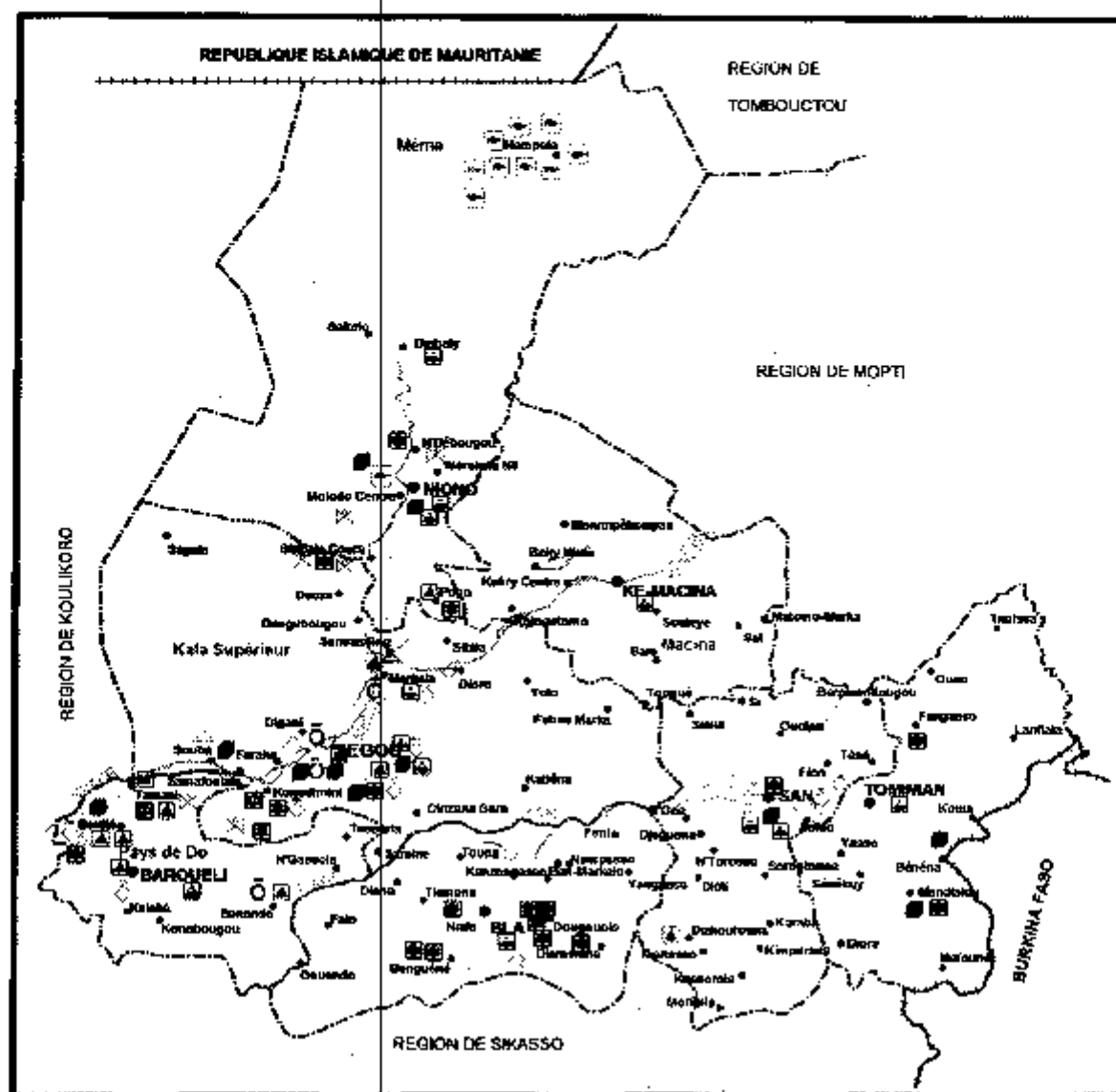
La Région de Sikasso est d'un double intérêt culturel. D'abord du point de vue de l'attraction écotouristique avec ses caractéristiques écologiques particulières. Ensuite du point de vue de la civilisation avec l'apport des religions

et des cultes porteurs d'un enseignement sur le mode de vie et la vision des ancêtres, sans oublier l'apport des édifices historiques et des lieux de mémoire. Réhabiliter, conserver, promouvoir tels doivent être les maîtres mots pour toutes ces catégories de biens de la Région.



Fig 46 : Vue du Tata de Sikasso (photo DNPC)

REGION DE SEGOU



LEGENDE	
	Infrastructures routières
	Monuments et Genie
	Monuments architecturaux
	Temple
	Butte archéologique et préhistorique
	Lieu insulaire
	Lieu de culte
	Atelier de réduction du sol

ECHELLE: 1/200 000

Fig.47 : Carte culturelle de la Région de Sékou (Institut géographique du Mali)

PRESENTATION SOMMAIRE :



Fig 48 : Hotel de ville de Ségou (Mairie) (photo DNPC)

La Région de Ségou est limitée au nord par la République de Mauritanie, à l'ouest et au sud-ouest par la région de Koulikoro, au sud par la région de Sikasso, au sud-est par le Burkina Faso, à l'est par les régions de Mopti et de Tombouctou.

Climat : tropical sahélien.

Superficie : 60.947 km²

Population : 1.675.358 habitants (recensement de 1998) composée de diverses ethnies : les Bambaras, les Minianka, les Bwa, les Soninkés, les Bozo, les Somono, les Peuls et les Maures.

Dates clés :

- 1755 -1757 : règne à Ségou du fils de Biton Coulibaly, Denkoro.
- 1766 - 1787 : règne de N'Golo Diarra, fondateur de la dynastie des Diarra.
- 1792 -1808 : règne à Ségou de Monzon Diarra, fils de N'Golo Diarra.
- 1797 : Voyage de Mungo Park à Ségou

sous le règne de Monzon Diarra.

- 1828 : Bambougou Ntji creuse un canal pour relier son village Bambougou au fleuve Niger.
- 1843 : Bataille légendaire entre Bakar Dian Koné bat Bilissi.
- 1856 -1857 : Règne à Ségou de Bina Alfa Diarra.
- 10 mars 1861 : El Hadj Omar Tall installe son fils Amadou Cheikou à Ségou.
- 20 mars 1880 : Mission du Capitaine Galliéni à Ségou qui aboutit au Traité de Nango le 10 mars 1881.
- 1913 - 1916 : Révolte Bobo.
- 9 février 1922 : Visite du Maréchal Pétain à Ségou et San.
- 5 janvier 1932 : Création de l'Office du Niger.
- 1947 : Inauguration du barrage de Sansanding ou barrage de Markala
- 8-17 juillet 1972 : La troupe de Ségou remporte le premier prix de la deuxième Biennale Artistique et Culturelle à Bamako.

- 5-19 juillet 1979 : Ségou accueille la première biennale sportive tournante.

Economie : agriculture, pêche, élevage et commerce.

I - LES SITES ARCHEOLOGIQUES

La Région de Ségou est, tout comme celle de Sikasso, l'une des moins explorées du point de vue archéologique. Seul le Méma, (région traditionnelle correspondant à peu près à l'actuel Arrondissement de Nampala à l'ancienne plaine inondée du Niger) a fait l'objet d'études substantielles à l'issue desquelles de nombreux sites archéologiques ont été reconnus. Certains de ces sites, environ une trentaine, remontent au néolithique et représentent les manifestations de populations fuyant la désertification du sahara. Ces innombrables sites du Méma ont fait l'objet de publications dans «Recherches archéologiques au Mali», un ouvrage publié en 1990 sous la direction de Kléna Sanogo et Michel Rimbault. Ces sites ont fait également l'objet de deux thèses par l'étranger : Togola et K. Macdonald.

A ces vestiges du Méma, il faut ajouter deux sites historiques majeurs recensés lors de l'enquête. Il s'agit des vestiges de Sorotomo et des ruines de Do Dougoubani.

Les vestiges de Sorotomo sont constitués par deux buttes principales et plusieurs monticules satellites. La plus grande butte est haute d'à peu près 5, 70 m pour un diamètre d'environ 36,25 m. Sorotomo serait la capitale du royaume du même nom fondé par Silamakamba Koïta venu du Wagadou. Ce royaume s'étendait de Ségou à Tamani dans le pays de Do. Au nord il atteignait le fleuve Niger et au sud le fleuve Bani. A la mort de Silamakamba Koïta, la capitale fut abandonnée et le royaume connut sa chute.

Le site des ruines de Do Dougoubani s'étend sur environ 10 ha, à 100m des berges du fleuve Niger. Les ruines se présentent comme une immense butte dont les flancs sont occupés par des champs de culture. Do Dougoubani serait fondé par un certain Moriba Koné venu de Wagadou accompagné de plus de 35 000 per-

sonnes. La vieille cité serait le village natal de Sogolon Koné, mère de Soundiata Keïta, fondateur de l'Empire du Mali.

La métallurgie de la Région retient encore de nos jours l'attention avec des centaines d'anciens ateliers de réduction du fer connus, mais surtout avec l'atelier de Gondja dans l'Arrondissement central de Bla. L'atelier de réduction du fer de ce village, exclusivement habité par les forgerons, est un immense champ d'une quarantaine de hauts-fourneaux dont un seul tient encore debout, celui-là même qui a été remis en activité en 1998 sous l'initiative de Kondji Konaté, chef de village qui voulait pérenniser ce savoir-faire traditionnel en l'enseignant aux générations présentes par la pratique.

II - LES ELEMENTS D'ARCHITECTURE

La Région de Ségou est autant riche de son architecture de terre. Celle-ci recèle d'excellents ouvrages à caractère monumental parfois regroupés en ensembles architecturaux (cas des douze pavillons de l'Office du Niger). On y compte aussi des édifices religieux et des ouvrages d'importance historique. Tous ces éléments architecturaux ont des fonctions précises, et parfois jouent des rôles bien précis dans la régulation sociale. Ainsi en est-il des vestibules, des maisons natales, des bâtis de la période coloniale, des habitacles de fétiches, des mosquées et des églises anciennes.

1. Les vestibules

Le vestibule, boulon en bamanankan, case à deux, parfois trois portes, est un bâtiment symbole de cohésion sociale. Il sert d'édifice d'entrée et de sortie unique pour les membres du gwa (le foyer), du dou (la confédération de plusieurs foyers), ou du kin (le quartier). Tous les membres de ces structures sociales ont généralement un ancêtre commun, partagent le même système de valeurs, et se reconnaissent une identité à travers des modèles. Le bulon est le premier lieu sacré du village, du quartier ou de la famille. Le bulonda, la porte du vestibule est un lieu de sacrifices et d'émission de vœux. En enjambant le seuil de la porte du vestibule, les

nouveau-nés commencent leur socialisation, plus exactement leur intégration dans la communauté. Le défunt, en sortant par la même porte, rejoint les ancêtres. Parce qu'elle est si symbolique, les membres de la communauté jurent au nom de la porte du vestibule pour témoigner de leur bonne foi et de leur sincérité, et se confient à elle pour résoudre les problèmes sociaux : chance dans la vie et à l'aventure, fécondité, bonnes récoltes. Le bulontigui, grand chef de famille, est l'officiant du vestibule ; il y dirige les réunions et les conseils de famille pour la prise des grandes décisions concernant la vie de la cité, les cérémonies de mariage et de décès, et y reçoit en audience les hôtes de marque. Les vestibules recensés dans la Région de Ségou entrent tous en droite ligne dans ce concept d'édifice sanctuaire.

Le *Bitonbulon* à Sékoro (15 km de Ségou) est un impressionnant bâtiment de style soudanien construit avec 20 (vingt) pilastres dont deux centraux. Ceux-ci sont sculptés dans du bois et représentent, l'un un homme, l'autre une femme. Les portes orientées nord-sud ont des battants en bois avec des serrures également en bois. Le fondateur du royaume *banumun* de Ségou avait fait construire 7 (sept) vestibules, mais seul le *Bitonbulon* servait à accueillir les conseils du trône pour la prise des grandes décisions et l'accueil des hôtes de marque. L'ouvrage a été restauré en juin 2001.

Le vestibule de Bassidialandougou (Arrondissement de Tamani) est un édifice au toit en terrasse construit il y a plus de quatre siècles par l'ancêtre Bakary Koné. Le toit en terrasse est soutenu par une quinzaine de piliers en bois dont 12 en bois d'origine et trois dont les bois ont été remplacés. La terrasse a été refaite une seule fois. L'édifice n'a connu aucune autre modification.

De forme carrée et haut de 4 (quatre) mètres, le vestibule sacré de Ioumakoro (Arrondissement central de Niono) est à la fois un monument historique et un lieu sacré en raison de ses fonctions comme salle de réunion spéciale pour préparer les expéditions guerrières du temps de Soké Diarra et salle d'exercice du pouvoir dans ses dimensions spirituelles.

Le vestibule de la famille Thiam à Ségou est d'un autre ton du point de vue de l'architectu-

re. Il s'agit d'un joyau architectural en face de l'ancien stade de Ségou. L'ouvrage est constamment crépi avec la terre rouge que l'on collecte dans les environs de Ségou. Cet enduit que l'on prépare avec le beurre de karité permet au bâtiment de résister aux intempéries. Plusieurs autres bâtiments de la ville de Ségou étaient construits, d'après la tradition, avec les mêmes types de matériaux. Ces joyaux se sont écroulés ou ont été remplacés par des maisons en dur.



Fig 49 : Bitonbulon, vestibule de Biton Mamary Coulibaly à Sékoro (photo DNPC)



Fig 50: Le vestibule de la famille Thiam à Ségou. (photo DNPC)

2. L'architecture coloniale

A côté de la célèbre architecture de terre, Ségou se distingue par endroits par son architecture coloniale. C'est le cas du quartier administratif de Ségou constitué de plusieurs ouvrages qui ont été inspirés de l'architecture soudanienne

- des 12 (douze) pavillons de l'Office du Niger ;
- de l'Hôtel de ville de Ségou ;
- du Gouvernorat de la 4ème Région ;
- de la Résidence du Gouverneur de la Région ;
- du palais de justice ;

- et du groupe central Bandiougou Bouaré. Construits entre 1928 et 1952 dans le cadre de la mise en œuvre du projet Office du Niger, ces ouvrages, d'un style néo-soudanien, embellissent la capitale de la quatrième Région sur une surface estimée à environ 136 ha. Ils constituent aujourd'hui un bel ensemble architectural plus ou moins bien conservé.

Les douze pavillons de l'Office du Niger constituent un sous-ensemble architectural situé au centre de la ville de Ségou. Ce sous ensemble a été inscrit à l'inventaire des biens culturels du Mali. Construits en 1932, les douze ouvrages se distinguent les uns des autres par leurs colonnes, leurs façades embellies et leurs arcades différemment nuancées.

Pendant la période coloniale, chacun des douze édifices portait le nom d'un conquérant ou d'un administrateur colonial. Rebaptisés après l'indépendance, ces monuments architecturaux ont pris des noms de différentes localités du Mali parmi lesquelles figurent les zones d'intervention de l'Office du Niger.

Ainsi, les noms Farimaké, Kayes, Tombouctou, Mopti, Sikasso, Gao, Macina, Kouroumari, Bamako, Kala, Kidal et Koulikoro ont remplacé ceux des conquérants et administrateurs coloniaux Binger, Faïdherbe, Archinard, Terrassons de Fougères, Mage, Monteil, Vollenhoven, Gallieni, Quintin, Joffre, Bonnier, Borgnis Desbordes. Les douze pavillons servent actuellement de bureaux et de logements aux travailleurs de l'Office du Niger.



Fig 51 : Direction Générale de l'Office du Niger à Ségou (photo DNPC)



Fig 52 : Service technique et archives de l'Office du Niger à Ségou (photo DNPC)



Fig 53 : Le groupe scolaire Bandiougou Bouaré (photo DNPC)



Fig 54 : Résidence du Gouverneur de la Région de Ségou (photo DNPC)

3. Les habitacles de fétiches

Les habitacles de fétiches sont essentiellement des cases, petites, mais ayant une grande importance du point de vue de la religion, et de la spiritualité. Le Nya, le Namakôrô, le Kôrô, le Biyendjouguu, cultes recensés dans la Région, ont tous des habitacles tranchant net avec les autres habitations par leur miniature, leurs toits

coniques et bas, leurs décorations symboliques et leur situation excentrée par rapport au village.

Le village de Pétesso innove en matière de construction de cases de fétiches avec les styles de construction exceptionnels pour la case du *Biyendjougou*, fétiche féminin qui n'a pas été décrit par nos informateurs et celle du *Nya* appartenant à la famille du chef de village. L'habacle de *Biyendjougou* est une case rectangulaire couverte de tôles. Celui du *Nya* est une construction de terre en forme de rectangle au sommet légèrement arrondi et couvert d'un toit en terrasse.

4. Les mosquées anciennes

Les mosquées anciennes présentent des formes très diversifiées même si à des degrés divers, elles se ressemblent toutes. Rectangulaires, elles se distinguent des autres constructions par leur minaret. La toiture de la partie couverte est portée par des rangées d'immenses piliers faisant des travées à intervalles réguliers dans lesquelles s'alignent les fidèles pendant les prières. Fruit de la rencontre entre l'architecture du monde musulman, méditerranéen notamment, et l'architecture de Djenné, elles sont construites en terre avec des façades ornées. Les mosquées en terre de Niono, San, Bassila, la mosquée de la mère de Biton à Sékuro et la mosquée de Koya entrent dans cette catégorie.

La mosquée de Bassila, construite il y a plus de quatre siècles (406 ans en 2001) par un certain Bakary Koné reconverti à l'islam après cent ans de pratique animiste. L'architecte, Mahamadou Dramé aurait amené de la Mecque quatre mottes de terre utilisées symboliquement dans la fondation de l'immeuble. La mosquée n'a subi aucune modification.

La mosquée de la mère de Biton, construite au XVII^e siècle par le souverain sur la demande de sa mère Ba Sounou, est d'un style assez original caractérisé par sa forme pyramidale aux contours circulaires. La présence de l'église dans la Région remonte à la période coloniale.

La mosquée de Koya ne fait pas exception à la règle. De forme circulaire, elle est constituée de tourelles et d'une courette. Des Bozo venus de Dia se seraient associés à un chasseur venu de Yabara pour construire ladite

mosquée. L'emplacement de la mosquée aurait été indiqué par une émanation lumineuse venue du ciel. La mosquée de Koya aurait plus de 600 ans.

Au nombre des mosquées anciennes de la Région figurent d'autres petites mosquées disséminées dans des villages encore peu connus. C'est le cas des mosquées de Sobala-Kamb (Boidié) et de Bassila-Bassidialandougou dans le Cercle de Barouéli. La mosquée de Sobala comprend deux grandes tours et un minaret central de forme circulaire. La façade sud a été légèrement transformée en 1998. L'épaisseur des murs est de 1,20 m. La construction de l'édifice remonterait à 1000 ans selon la tradition orale. Quant à la mosquée de Bassila, elle est une massive construction à 4 (quatre) tours principales et 6 (six) tourelles et un minaret. L'édifice serait bâti il y a 406 ans par un certain Mahamadou Dramé, sur initiative d'un certain Bakary Koné, converti à l'islam après 100 ans de pratique animiste.



Fig 55 : Mosquée de la mère de Bintou Mamary Coulibaly (photo DNPC)



Fig 56 : Mosquée de Koya (photo DNPC)



Fig 57 : La Grande Mosquée de Niou. (photo DNP/C)

III - LES SITES HISTORIQUES

A histoire mouvementée sites multiples ! est-on tenté de dire concernant la Région de Ségou. Extrêmement variés, les lieux de mémoire de la Région vont des sites naturels associés à des événements historiques aux monuments commémoratifs en passant par les maisons natales. Sont de ceux-là :

- la carrière de Pélangana,
- le pont - barrage de Markala,
- Zirani (le Petit baobab),
- Tozougou Kô (la mare de Tozougou),
- Kaleni fara (la pierre de prestation de serment),
- Zirado (le groupement de baobabs) pour ne citer que ces exemples,
- le marché aux esclaves de Barouéli,
- et quelques maisons natales.

La carrière de Pélangana située au nord à l'intérieur de la ville de Ségou se présente aujourd'hui comme un immense ravin insolite au sein de la ville. La crevasse profonde par endroit de plus de 10 mètres pour une surface de plus d'un demi ha est le résultat de l'extraction de la latérite destinée à la construction des routes et du pont-barrage de Markala. La carrière remonte à l'époque des travaux forcés.

Le barrage et le pont de Markala, appelé à l'origine barrage de Sansanding, est un imposant ouvrage construit de 1932 à 1947 à l'âge d'or des travaux forcés, sous la conduite de Emile Béline, ingénieur concepteur. Sa réalisation a coûté des milliers de vies humaines. L'ouvrage est aujourd'hui la pièce maîtresse de l'Office du

Niger, entreprise agro-industrielle permettant la mise en valeur du delta mort du fleuve Niger.

Le monument à la mémoire des martyrs du Barrage de Markala est assez éloquent. D'abord par son emplacement au rond-point du barrage, ensuite par sa composition : deux ouvriers habillés en bleu, tenant l'un un pic et l'autre une pelle. La réalisation du barrage a nécessité la mobilisation d'une grande main-d'œuvre africaine gratuite encadrée par des sous-officiers français et surveillés par des gardes africains pour circonscrire les velléités d'escapades.

Zirani (le Petit baobab) est aujourd'hui le seul témoignage physique de l'ancien marché des esclaves de Barouéli, ville située à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Ségou. Le marché des esclaves de Barouéli était surtout fréquenté par les Dioulas et courtiers en provenance de Kong en Côte d'Ivoire, desservant ainsi la route transatlantique l'abject commerce des êtres humains. La libération des esclaves est intervenue à Barouéli en 1907 sous Diaguéli Sylla, chef de village et le Commandant Calton. L'événement a été salué par une chanson populaire improvisée dans le feu de l'action. La chanson est encore connue et est parfois murmurée en souvenir du commerce honteux d'hommes par d'autres hommes.

GVH Tozougou kô (la mare de Tozougou) est un défluent qu'alimente le fleuve Niger en période de crue. Elle a été récemment aménagée par l'Office Riz - Ségou pour la réalisation d'une digue. La rive droite du canal (plaine du Do) sert aujourd'hui de pâturage et de jardins potagers. C'est également ici que venait paître le buffle Do Kamissa. La plaine du Do constituait la frontière naturelle entre le pays du Do et les royaumes de Sorotomo et de Kri. A la mare, du reste sacrée, est associé le Tozougou tou, le bois sacré de Tozougou vaste de plus d'un hectare.

Kaleni fara (la pierre de prestation de serment) immense formation latéritique de près de 2 ha de surface, se présente comme une clairière parsemée de quelques buissons rabougris et de petites touffes d'herbes en période d'hivernage. C'est sur cette terre pierreuse que fut signé le

pacte de non agression entre les neuf villages soninké (Marakadougou kônôntôn). Pendant la période coloniale, Kalenifara servait de terrain d'atterrissage pour les hélicoptères.

Zirado (le bosquet de baobabs) est, comme son nom l'indique, un bosquet formé uniquement de baobab. Ainsi que le témoignent les populations, le groupement des bombacées correspond à l'espace sur lequel un certain Sidi Baba et ses hommes avaient campé pour mettre le siège sur Pogo. La ville était protégée par un génie qui la faisait disparaître des yeux de l'agresseur. Une fois, les troupes de l'envahisseur décidèrent de camper jusqu'à ce que réapparaisse le village. Le siège dura des jours et des jours, les obligeant à se nourrir de pain de singe. Les graines de baobab contenues dans leurs selles poussèrent plus tard, engendrant le célèbre Zirado. La confrontation eut-elle lieu ? Nul ne sait. Le site a comme mobilier associé des ossements humains, des débris de poterie et d'autres vestiges témoignant d'une occupation humaine des lieux. Il est interdit de chanter les louanges de Sidi Baba sur le site.

La case de Nogoba Sangaré, hôtesse de Gallieni, ouvrage situé au sud du village de Nango, dans l'Arrondissement central de Ségou, a été matérialisée par un mur carré de 3,60 m de côté pour 40 cm de haut réalisé par l'ONG Alphalog. Nogoba Sangaré serait venue de Soya pour s'installer à l'entrée de Nango où elle vivait seule. Pourchassé par les guerriers d'Amadou Sékou de Ségou, Gallieni trouva refuge chez Nogoba. Le réfugié aurait passé trois années chez son hôtesse. Une grande jarre lui servait de cachette pendant la journée. La nuit, il sortait pour préparer ses expéditions, souvent jusqu'à Ségou, à une quarantaine de kilomètres de Nango.

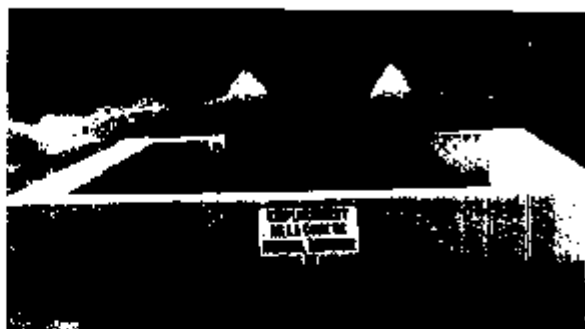


Fig 58 : Emplacement de la case de Nogoba Sangaré, hôtesse de Gallieni (Nango) photo DNPC

Le monument à la mémoire de Gallieni se trouve également à Nango, à l'ouest du marché du village. En forme d'arcade, l'ouvrage réalisé par un sculpteur français du nom de F. Boss est frappé d'un ancre et d'un tableau en bronze sur lequel figure un texte ainsi libellé : « Ici Nango, le capitaine JS Gallieni, Maréchal de France et ses compagnons les lieutenants Vallière et Piétri, le médecin de marine Taupin séjournèrent de juin 1880 à mars 1881 ; arrêtés dans leur marche sur Ségou par les hordes d'Ahmadou ». Récemment restauré par l'ONG Alphalog (2002), le monument constitue l'un d'un des points d'attraction touristique aussi bien pour les étrangers que pour les nationaux.



Fig 59 : Le monument dédié à la Mission Gallieni à Nango (photo DNPC)

Le monument dédié à Archinard est une sculpture en bronze à l'image du Général qui entra à Ségou en 1890 avant de prendre successivement Niono en 1891, Djenné et Bandiagara en 1893. La statue, haute de 3m a été déboulonnée au lendemain de l'indépendance et se trouve dans la cour du service des travaux publics à Ségou.

Le marché aux esclaves de Barouéli est matérialisé actuellement par un baobab haut de 7 m et penché vers le sud. Le baobab se trouve à proximité d'un collecteur d'eau de la ville. Ce marché aux esclaves était fréquenté par les marchands venant de Kong, dans l'actuelle République de Côte d'Ivoire. Les esclaves étaient des captifs de guerre ou des personnes capturées par les *teguere*, bandits traqueurs d'hommes qui vendaient leur victimes aux courtiers comme esclaves. L'esclavage a été aboli à Barouéli en 1907 par le commandant Calton.

La maison natale de Cheick Hamalla à Kamba, Cercle de Barouéli est une maisonnette en terre recouverte de tôles et peinte en blanc. De forme rectangulaire (5, 23 m de long, 2, 85 m de large) l'ouvrage est haut de 2, 65 m. Son plancher est recouvert de nattes. Cheick Hamalla était une figure sainte de l'islam. Il naquit à Kamba et y vécut 39 ans et sept mois. Père du hamallisme, il fut déporté en France pendant la colonisation. La maison natale du Saint sert actuellement de lieu de pèlerinage et de recueillement et d'endroit votif pour les hamallistes et d'autres personnes.

IV - LES TOMBES DE PERSONNAGES CÉLÈBRES DE SÉGOU

Pour les raisons de cette étude, nous retiendrons essentiellement ici, les tombes de héros, de grandes figures historiques et de quelques fondateurs de villages ou d'États célèbres. Citons entre autres les tombes de Biton Mamary Coulibaly, N'Tji Diarra, Dah Monzon Diarra, et Abdoulaye Tall dans l'Arrondissement central, celles des Bronconi, de Missiri Baba Tabouré, de Hamdi Soudou et d'Abdine Kounta dans le cercle de Niono, enfin celle de Moriba Koné dans le cercle de Barouéli. La liste n'est pas exhaustive. À côté des dernières demeures de ces personnalités célèbres nous citerons la tombe de Dokmissa, le buffle de Do, mammifère mythique associé à la naissance de l'Empire du Mali et qui repose à quelques kilomètres de Tamani également dans le cercle de Barouéli. Comme on peut le constater aisément, chacune de ces personnalités, tout comme l'image que représente le buffle de Do, correspond à un tournant de l'histoire de la Région de Ségou, voire du Mali tout entier. Ségou est aussi la Région qui a gardé les objets utilisés par certains personnages célèbres de leur vivant. À la fois par devoir de mémoire et par attachement à ces grandes figures de l'histoire de la Région.

La tombe de Biton Mamary Coulibaly, premier roi Bamanan de Ségou, est située à Sékoro, à côté de l'un des nombreux vestibules qu'avait fait emménager le souverain pour diverses activités de la famille royale. Récemment restauré en ciment le monument juxta le vestibule, lui

aussi nouvellement restauré et qui servait de siège régulier pour les audiences de l'Empereur Bambara. Biton Mamary Coulibaly régna de 1712 à 1755.



Fig 60 : Tombe de Bambougou N'Tji DIARRA (Bambougou) (photo DNPCL)

La tombe de N'Tji Diarra se trouve à Bambougou dans le village dont le nom est habituellement associé au prénom du souverain : Bambougou N'Tji. Il s'agit d'une maisonnette couverte d'un toit en terrasse, construite par les populations locales pour protéger le monument funéraire. En 1998 l'ONG Alphalog a construit un mur d'enceinte autour de la maisonnette. Premier fils de N'Golo Diarra qui régna de 1766 à 1787, Bambougou N'Tji s'est illustré dans l'histoire de Ségou par le rôle stratégique qu'il a joué dans la prise du pouvoir par son père en 1766 et par le creusement d'un canal. L'ouvrage qui porte son nom est long de 7 km pour 80m de large.

La tombe de Dah Monzon Diarra (1808-1827) se trouve à Banankoro, dans la famille des descendants directs du souverain. La dernière demeure de cet autre fils de N'Golo Diarra a été aménagée également par l'ONG Alphalog. Dah Monzon Diarra s'est illustré non seulement par ses victoires sur différents chefs dont Samagnana Bassi et Diakourouna Toto, mais aussi par son talent de diplomate qui l'amena à nouer une alliance avec Guéladio Amadou Ambodedjo du Kounari (Macina). Non sans mérite, il échoua en 1818 à la bataille de Noukouma contre les troupes de Cheikou Amadou.

Le mausolée d'Abdoulaye Tall se trouve au centre ville de Ségou, au quartier commercial.

Les cendres de ce petit-fils d'El Hadj Omar Tall furent transférées plusieurs fois. D'abord du cimetière Montparnasse au cimetière Père Lachaise en France, puis de ce dernier cimetière à l'actuel emplacement à Ségou où ses cendres furent inhumées le 7 avril 1995. Le mausolée du prince Tall a été construit en 1995 par les autorités maliennes avec le soutien de la France.

Né en 1879, Abdoulaye Tall avait été pris en otage par Archinard après la chute de Ségou le 06 avril 1890. Déporté en France, il fut inscrit à l'Ecole Militaire spéciale de Saint-Cyr d'où il sortit avec le grade de Lieutenant. Abdoulaye Tall mourut le 19 mars 1899 à Paris.

Le groupement de tombes des Bôrônkonî est une sorte de carré des martyrs du Kala, région traditionnelle dans l'actuel Cercle de Niono. Dans le Kala existait un groupe de jeunes qui avaient pour mission d'assurer la police. Les membres de ce groupe dénommés «Bôrônkonî» d'après le terme bamanan bôrônkonî qui signifie «le plus actif des travailleurs», se reconnaissaient à des parures indicatives : boucle en or à l'oreille droite, bracelet et pendentifs identiques, cheveux tressés. Un grand nombre de Bôrônkonî ont trouvé la mort des suites d'une expédition expansionniste du royaume Bamanan de Ségou. Quatre d'entre eux dorment côte à côte non loin du village de Bâh dans l'Arrondissement central de Niono sur un site aujourd'hui appelé tombeaux des Bôrônkonî.

Le tombeau de Missiri Baba Tabouré se trouve à Sokolo, dans le cercle de Niono. L'ouvrage est mis à l'abri dans une maisonnette couverte d'un toit en tôles. Le plancher de la maisonnette est recouvert de sable fin. Une lampe à huile l'éclaire en cas de besoin. Missiri Baba serait venu de la Mauritanie pour apprendre à réciter le Coran auprès d'un certain Soumani. Le talibé décida un beau jour d'aller faire un tour dans son pays natal. A son retour, il trouve que son maître spirituel avait rendu l'âme. Missiri Baba reçut le reste de ses connaissances coraniques sur la tombe du maître.

La tombe de Abdine Kounta est logée dans une maisonnette couverte par une terrasse. La maisonnette se situe à quelques kilomètres de

Diabaly, dans le Cercle de Niono. Originaire de Tombouctou, Abdine Kounta serait arrivé à Kala Nampala après la bataille d'El Hadj Omar Tall. Musulman pieux, il vivait en parfaite harmonie avec les Bamanan, adeptes des croyances traditionnelles. C'est ce qui lui valut le profond respect des générations passées et présentes. Il épousa même la fille d'un certain Bolidjougou Samaké, chef guerrier de Pogo. L'intolérant Abdine Kounta meurt en 1892.

La tombe de Hamadi Soudou, le Saint, se situe entre Diabaly et Kogoni, sous un Ntômôndô (*Ziziphus mauritiana*) jujubier blanc, au bord du canal creusé par l'Office du Niger. Elle est protégée par une construction en banco au socle cimenté, et garnie à l'intérieur par des moustiquaires. La canalisation de l'Office du Niger dû être déviée par respect pour la dernière demeure du Saint. Mais selon les populations locales, l'ouvrage de l'Office du Niger a dû être dévié parce que les engins d'aménagement n'ont jamais parvenus à atteindre la tombe d'Hamadi Soudou sans tomber en panne. Sentant sa mort prochaine, Hamadi Soudou aurait demandé aux habitants du village de l'enterrer, non au cimetière public, mais sous un rhamnacée. A cause de ses associations intangibles, le site est votif.

La tombe de Moriba Koné se trouve à quelque 2 km à l'ouest de Tamani, à l'intérieur des ruines de Do Dougoubani, ex-capitale du pays de Do. Père de Sogolon Koné, la mère de Soundiata Kéita, Moriba Koné serait venu de Wagadou après la chute de cet Etat avec à sa suite 35 000 hommes. La tombe n'est pas aménagée.

La tombe de Do Kamissa, buffle mythique, se trouve sur une butte à l'est de Tamani, dans le verger d'un libanais nommé Tedros Nander. Son emplacement se reconnaît par un «Zékènè» qui y a poussé. Le buffle «Do Kamissa» était une femme métamorphosée qui a fourni aux frères Da Mansa Wouléni et Da Mansa Woulémba les armes et les secrets pour le succès selon la tradition orale.

Do Kamissa était une femme qui, haïe par les siens, se retira dans les fourrés et se métamorphosa en buffle pour semer la terreur dans le pays de Do. Sa queue était d'or et d'argent.

son cri dénudait les arbres ; son haleine embrassait la forêt, dit la légende. Mais, un jour, la femme-buffle fut séduite par les bienfaits de Da Mansa Wuleni et Da Mansa Wulenba, deux jeunes chasseurs. Elle leur livra le secret pour l'abattre. Abattue, la bête légendaire fut célébrée et enterrée avec honneur. Selon les sages de la contrée, après sa victoire sur Soumangourou Kanté en 1235, Soundiata se serait recueilli sur le monument funèbre du buffle de Do.

V. LES RELIQUES

Les reliques de Bakaridjan Kone, guerrier le plus célèbre de toute l'histoire du royaume de Ségou, se trouvent regroupées dans une armoire métallique offerte par l'ex Direction Nationale des Arts et de la Culture aux descendants de l'illustre homme à Dioforongo dans l'Arrondissement central de Ségou. Elles sont constituées essentiellement d'armes de guerre et de chasse, d'habits, d'amulettes utilisés par l'homme qui délivra Ségou de l'épouvante de Bilissi, un être surnaturel qui semait la terreur dans le Royaume Bambara. L'armoire métallique qui abrite les reliques est constituée de deux compartiments principaux équipés comme suit :

1er compartiment

- une entrave ou fer d'esclaves (*djon nèguè*)
- une flûte (*flé*)
- une lance (*kala*)
- un arc à manche démontable (*sambèlè*) pierre météorite
- une lance (*tama*)

2ème compartiment

- un bonnet à franges (*babada*)
- 4 (quatre) gris-gris
- un manuscrit arabe,
- une amulette (*sèbèn*)
- une ceinture de protection

Il est à signaler que les traces de la maison natale du vainqueur de Bilissi sont encore visibles à Tamani, Cercle de Barouéli suivant un tracé circulaire partagé entre les familles Koné et Dabo.

Famou Bouaré, Djigui Diarra, Tiémélé Coulibaly et Soké Diarra sont les personnalités de l'Arrondissement central de Niono qui nous

ont légué également des reliques.

Le premier, **Famou Bouaré** de Molodo-Bamanan, était le chef de guerre du Kala. A ce titre, il conduisit les expéditions contre le royaume Bamanan sous Dâh Monzon. Famou Bouaré laisse une lance portant son nom. A cette relique du héros est associé un rite : toute nouvelle mariée du village est tenue de tenir la lance de ses deux mains parallèlement au sol avant de regagner son foyer conjugal. Cet acte scelle à jamais les liens entre la mariée et le village. En effet, toute femme ayant tenu la lance de Famou Bouaré est tenue, en cas de divorce, de se remarier avec un autre ressortissant du village. Dans le cas contraire, elle ne peut procréer dans son nouveau foyer.

Djigui Diarra lègue au village de Codila une tenue d'invulnérabilité nommée «*Sigui diléki*» et qui se compose d'un boubou et de deux bonnets aujourd'hui sous la garde de Issa Diarra, un descendant du guerrier.

Tiémélé Coulibaly de Koloko Dougoukoro lègue à la postérité une lance mesurant 1,80 mètre. L'arme qui aurait été utilisée à la bataille de Do Séguéla est aujourd'hui gardée par Souleymane Coulibaly, fils du chef du village.

Soké Diarra de Toumakoro laisse en héritage un fusil de fabrication locale mesurant 1,50 m de long et pesant 5 kg. Le fusil du fils de Soké Diarra a le pouvoir de faire perdre la virilité à tout homme sur lequel il est braqué. Dans le village de Toumakoro se trouve également un *Tabalé* (grand tambour de guerre dont on joue également à l'occasion des grands événements) appartenant à toute la communauté villageoise.

A quelques kilomètres de Tamani dans le Cercle de Barouéli se trouve la **pierre à silex de Soumangourou Kanté**. Il s'agit de deux pierres situées entre deux rôniers et dont l'une est en silex noir de forme triangulaire. Les deux rochers qui serviraient à faire du feu pour le Roi du Sosso, auraient été oubliés par le souverain lors de son passage à Do Dougoubani.

VI - LES SITES NATURELS ET LES PAYSAGES CULTURELS

Les sites naturels de la Région de Ségou se résument à quelques points d'eau (puits et mares) autour desquels se développent des activités économiques telles que la pêche et l'agriculture. Ces activités économiques sont associées à des pratiques rituelles et des manifestations populaires accompagnées de danses. Autour de chaque mare de la Région, s'organise annuellement une pêche collective occasionnant des rites de libation et des fêtes de réjouissances populaires. Certaines de ces manifestations ont été érigées en festivals ou en rencontres de portée nationale, sous l'égide d'associations culturelles ou de responsables politiques et administratifs des collectivités locales. Ainsi en est-il du Sanke môn, ou la pêche collective de la mare Sanké à San, vaste étendue d'environ 50.000m² d'eau, et du festival des masques et marionnettes de Markala (FESMAMAS).

A la plupart des sites naturels de la Région sont associées des croyances et des mythes. Zérékôlôn, puits naturel de Kamba dans le Cercle de Barouéli est un puits à grand diamètre. Découvert il y a 11 ans suite à l'abattage d'un grand arbre, le Zérékôlôn est intarissable et son eau aurait des vertus thérapeutiques. L'île de djissoumalemba à Ségou-ville qui émerge des ondes du fleuve Niger en face du Lycée Abdoul Karim Camara dit Cabral de Ségou et qui sert, en période de décrue, de lieu d'asile temporaire aux Bozo pêcheurs, tient son importance du fait que N'Golo Diarra y aurait intronisé son fils N'Tji Diarra dit Bambougou N'Tji en 1766.

VII - LES RITES, CULTES ET LIEUX DE CULTE

Les religions africaines ont fait l'objet de plusieurs publications assez célèbres. Celles qui se rencontrent au Mali ont été suffisamment analysées par Dominique Zahan dans son « Essai sur la religion Bambara », ouvrage qui aborde dans leurs significations religieuses le Ndomo, le Kômô, le Nama, le Kônô, le Ciwara et le Kôrê, sociétés par lesquelles l'homme (de sexe masculin) doit passer pour s'accomplir pleine-

ment. Selon cet ethnologue de première heure, « l'initiation au Kôrê se présente sur les plans religieux et philosophique comme une vaste entreprise d'amélioration de la condition humaine telle qu'à la naissance elle est donnée à chacun de nous. Elle est une démarche pour arracher l'homme à la matière, à l'obscurité et à la mort. Elle réalise la transfiguration de la personne et sa théomorpheose ».

En effet, pour toutes les religions africaines, l'univers créé par une force suprême (que chaque ethnie nomme dans sa langue avant les emprunts aux religions révélées) « baigne dans une ambiance sacrée » qu'enseigne chaque société d'initiation selon ses traditions et ses expériences en maintenant la sacralité. L'initiation dans les sociétés citées, autant qu'il en est pour les autres grandes divinités de la région, savoir le Nya, le Namakôrô, le Kônôn, Biyendjougou et le Poromu se présente comme des écoles à cycles divers et complémentaires pour améliorer la condition de l'homme dans la nature tout en le plaçant dans « un courant » qui emporte dans sa dynamique les vivants, les ancêtres défunts, les êtres visibles et invisibles.

En plus de leur caractère sacré et religieux, les sociétés d'initiation s'associent toutes à des degrés divers, aux grandes fêtes et cérémonies de la société (décès, mariages, réjouissances populaires, fêtes de récoltes, libations pour une bonne pluviométrie, etc.). Cependant, force est de reconnaître aujourd'hui que même la plupart des sociétés d'initiation gardent un intérêt certain en milieux minianka, bamanan et bwari. Elles sont menacées de disparition avec leurs valeurs, faute de relève, les jeunes et certains anciens adeptes s'étant convertis à l'islam ou au christianisme.

Tout comme dans la Région de Sikasso, les sociétés secrètes et leurs cultes sont encore vivants dans la Région de Ségou. A Pétesso, dans le Cercle de Bla, se trouvent concentrés, par exemple, tous les cultes bamanan et minianka :

- le Biendjougou, un culte féminin ;
- le Namakôrô, fétiche et société secrète du même nom chargée de rechercher et de traquer les sorciers ;
- le Kônô ;
- le Kômô ;
- et le Nya bien connus.

Ici aussi, les rites constituent, tels qu'ils ont été analysés dans les chapitres précédents, une continuation logique des religions. Mieux, ils perpétuent à travers des cérémonies bien précises se déroulant suivant un processus préétabli, et, au nom de valeurs sociales partagées, le caractère sacré de l'univers. Les rites ont en commun avec les religions l'unité de toutes les créatures sur terre, l'obligation du maintien de l'équilibre entre les différents éléments de l'univers sous la responsabilité de l'homme (créature supérieure), l'immortalité de l'âme et le lien des vivants avec les morts, la force du verbe (prière, incantation, musique), la vibration rythmique (la danse). Les rites s'accompagnent généralement d'émissions de vœux, de libations et de danses pour la prospérité et la joie des esprits, des génies protecteurs et de la communauté ou en hommage aux divinités, en reconnaissance au bonheur, aux bonnes récoltes et à la fécondité des femmes. Les danses prennent toujours le caractère sacré ou profane du rite. Elles se déroulent le plus souvent dans une atmosphère religieuse austère, mélancolique ou féerique selon la circonstance.

Du fait d'une pluviométrie moins abondante comparativement à la troisième Région, la Région de Ségou est plutôt parsemée de galeries forestières tout au long du fleuve Niger et de certains cours d'eau. A ces galeries s'ajoutent quelques vieux arbres sacrés, baobab, caïllédrat, sounsoun, etc.

Le Tozougou tou, bois sacré de Touzougou, près de Tamani dans le Cercle de Barouéli est une galerie forestière de plus d'un hectare entourée d'épineux considérée comme un bois sacré. Le bois est antérieur au pays de Do. Il est dominé par un grand caïllédrat de plus de 40 m de haut servant d'autel. Les sacrifices sont effectués avec des bœufs et des poulets.

N'Tomiba, arbre sacré de Dakoumana/Béguéné dans le Cercle de Bla n'est autre qu'un vieux

tamarinier, Ntomi, (*Lamarindus indica*) dominant une galerie forestière constituée d'épineux. Le vieux césalpiniacé abriterait le génie protecteur du village. Des sacrifices y ont lieu tous les ans au mois de carême pour implorer la clémence des génies afin que la prochaine saison pluvieuse soit féconde.

VII - LES FETES ET FESTIVALS

Parmi les rites et fêtes recensés dans la Région figurent en bonne place les danses initiatiques. Parmi ces danses on peut citer le *Diara-wara* de Tamani, *Nantiné* de Boidié et *Siri-wèrè* de Tominian, toutes des danses masquées. Les pêches collectives donnent lieu à des réjouissances populaires ; il s'agit du *Sanké-môn* de San, du *Badjougu-môn* de Konondimini, du *Tozougou-môn* de Tamani, du Kwodon de Koro, pour ne citer que celles-ci. Le *Soli*, fête de la circoncision, le *Ciwara*, fête de la récolte, et le *Tièbilenkè*, figurent en bonne place dans le cycle des grandes manifestations liées à des événements précis. Enfin, citons Le festival des marionnettes de Markala (FESMAMAS), rencontre annuelle de renommée internationale attirant à la fois des hommes de culture et des touristes de divers horizons.

Le festival des masques et marionnettes de Markala consacre, sous forme de rencontre culturelle des rites agraires qui, au départ étaient organisés par les jeunes pour mieux les imprégner des réalités sociales et les préparer aux travaux champêtres. A l'occasion du festival, les villages environnants et les quartiers de Markala rivalisent dans la présentation de leurs plus beaux masques et marionnettes habillés de fibres végétales ou de tissus et représentant des personnages sociaux ou imaginaires, des animaux domestiques ou sauvages.



Fig 61 :



Fig 62 :

Fig 61 - Fig 62 : *Marionnettes de Markala à l'occasion du FESMAMAS 2007* (photo DNPC)

REGION DE MOPTI

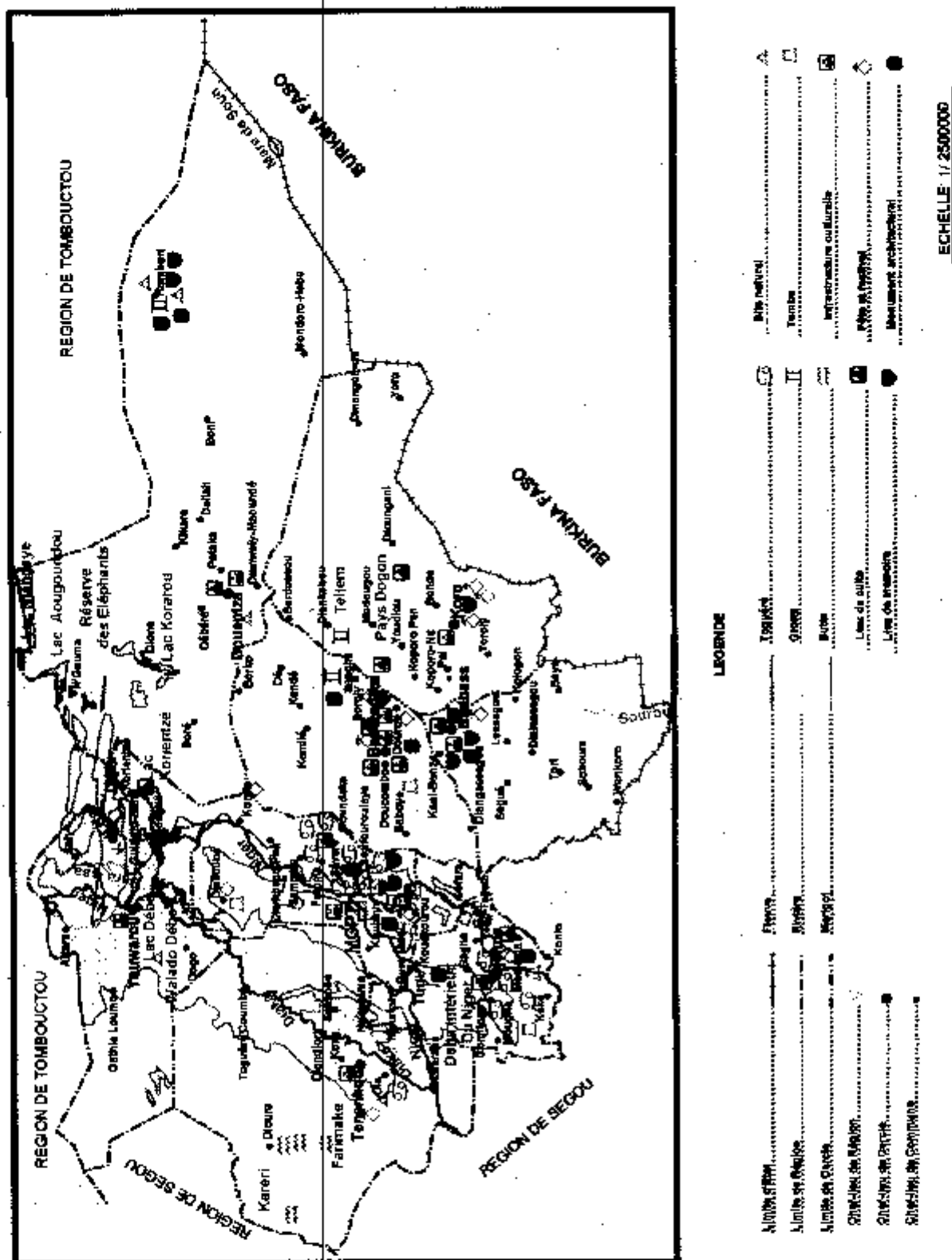


Fig 63 : Carte culturelle de la Région de Monti (Institut géographique du Mali)

PRESENTATION SOMMAIRE :



Fig 64 : Berger peulh pendant les festivités du Inaral Deyai, (photo DNP/C)

Situation : La Région de Mopti est située au centre du pays, au contact du sud et des régions du grand nord. Elle est limitée au nord par la Région de Tomboutou, au sud-est par la Région de Ségou et à l'est par le Burkina Faso.

Climat : Tropical soudanien au sud et sahélien au nord

Superficie : 79. 017 km²

Population : 1.300. 000 habitants composés de Peuls, Bozos, Markas ou Nonos, Bamanan, Sonraïs et Bobo.

Dates clés :

- 250 av. JC : Fondation de Jenné-jeno près de l'actuelle ville de Djenné.
- 1400 : Abandon de Jenné-jeno (après 1600 ans d'occupation) au profit de Djenné.
- 1479 : Sonni Ali Ber (Empereur de l'Empire Songhaï) conquiert Djenné.
- 1500 : Fondation de Bandiagara par un

chasseur.

- 21 mars 1818 : Bataille de Noukouma. Les Peuls, sous la conduite de Sékou Ahmadou battent l'armée bamanan de Ségou.
- 1819 : Fondation de Hamdallahi, capitale de l'Etat théocratique de la Diina
- 16 mai 1862 : El Hadj Oumar Tall occupe Hamdallahi.
- 1864 : Défaite à Mani-Mani de l'armée toucouleur par la coalition des Peuls et des Kounta ;
- 1893 : Archinard nommé Aguibou Tall roi du Macina et lui fait construire un palais à Bandiagara.
- 1907 : Construction de la mosquée actuelle de Djenné.
- 1907 : Inauguration de la digue de Mopti dont la construction avait commencé en 1905.
- 1920 : Révolte des Dogon de Talbi contre l'administration coloniale.

Economie : Agriculture, élevage, pêche.

I - LES SITES ARCHEOLOGIQUES

La Région de Mopti est certainement la région du Mali la plus explorée par les archéologues. Cette situation est liée à l'abondance des sites archéologiques, notamment des vestiges d'anciens villages et villes qui apparaissent clairement sous formes de buttes dans la plaine inondable drainée par le Niger et son principal affluent le Bani. Cette intense occupation est attestée par les sources écrites, notamment le *Tarikh- Es-Soudan* (écrit au XVI^{ème} par Es Sadi) qui note qu'il y avait 1077 villages entre Djenné et Tombouctou. Ces villages, écrit Es Sadi, étaient si proches les uns des autres que le Djenné-Koy (le Chef de Djenné) n'avait pas besoin d'envoyer un messager à Tombouctou. Ses messages, répétés à haute voix, étaient transmis d'un village à l'autre jusqu'à Tombouctou. Cette assertion de Es Sadi a été confirmée par diverses recherches archéologiques : les travaux de SK McIntosh et RJ McIntosh qui, dans les environs de Djenné, ont dénombré en 1977 et 1981 un total de 282 sites dans un espace de 5574 km² et le Projet exécuté entre 1986 et 1996 par l'Institut des Sciences Humaines qui aura permis d'identifier 834 sites entre Djenné, Kouakourou, Mopti et Sofara.

L'histoire des recherches sur cet important patrimoine archéologique remonte aux premières décennies de l'ère coloniale. Dès 1907, le Lieutenant Louis Desplagnes y mentionne l'existence de nombreux sites d'anciens villages présentant à la surface des restes de jarres funéraires. A partir des années 1930, suite à la découverte de statuettes en terre cuite érodant de la surface de sites archéologiques des environs de Djenné et Mopti, des archéologues amateurs, (administrateurs coloniaux et instituteurs) entreprennent des fouilles sommaires à la recherche de belles pièces qui étaient toutes exportées vers la métropole. Les reconnaissances suivies de fouilles dans la région vont s'intensifier à partir de 1950 avec la création du centre IFAN de Bamako. Georges Szumowski, Directeur dudit centre et archéologue de profession, effectue des fouilles sur plusieurs buttes de Tatoma, Kami, Nantaka, Kélchéhé dans les environs de Mopti. Il fournit une description sommaire de la stratigraphie des buttes fouillées et mentionne la présence d'un riche mobilier dont des jarres funéraires et des vases

entiers ornés de divers motifs décoratifs. Les travaux de Szumowski sont suivis au début des années 1970 par ceux de Mamadou Sarr, alors Directeur de l'ISH (Institut des Sciences Humaines du Mali) et Barth (un archéologue suisse) qui explorent quelques buttes dans les environs de Sévaré.

De 1964 à 1971, une équipe pluridisciplinaire hollandaise de l'Institut d'Anthropobiologie d'Utrecht, en coopération avec l'Institut des Sciences Humaines entreprend la fouille de 29 grottes dans la région de Sangha ainsi que cinq grottes dans la région de Nokara et de Hombori.

En 1975, ce sont les fouilles de Toguéré Galia et Toguéré Doupwill respectivement situés dans les zones de Djenné et Sévaré par Roger Bédauz, Huizinga et JD. van der Waals (tous de l'Institut d'Anthropobiologie d'Utrecht, Pays-Bas) et Kléna Sanogo (ISIT).

A partir de 1977, SK McIntosh et RJ McIntosh (un couple d'archéologues américains) initient une série de campagnes archéologiques autour de Djenné (1977, 1981, 1994, 1997 et 1999) et dans les environs de Dia dans le Macina (1986). Ces différents travaux établissent l'existence d'une urbanisation ancienne remontant à la première moitié du premier millénaire de notre ère. Cette urbanisation ancienne, mieux illustrée par le site archéologique de Jenné-jeno (à trois kilomètres de la ville actuelle de Djenné), bouleversent les théories anciennes qui attribuaient tout développement (urbanisation, commerce à longue distance et formation d'Etat) en Afrique Subsaharienne à un stimulus externe, en particulier le commerce transsaharien initié par les Arabes à la fin du premier millénaire de notre ère.

De 1986 à 1989, l'Institut des Sciences Humaines en collaboration avec une équipe néerlandaise dirigée par JD van der Waals, initie un vaste programme d'inventaire, le Projet Togué, qui identifie près d'un millier de sites archéologiques (pour l'essentiel des buttes d'habitats anciens) dans l'espace compris entre Djenné, Sofara et Diafarabé. Deux de ces sites, Diouhou, dans l'arrondissement de Diafarabé et Ladikouna, sur le Bani feront l'objet de fouilles archéologiques.

Entre 1998 et 2001, l'Institut des Sciences Humaines, le Musée National et le Musée d'Ethnologie de Leiden (Hollande) entreprennent des fouilles archéologiques sur les sites de Shoma et Mara (près de Dia).

Depuis 1993, Eric Hyusecom en collaboration avec l'Institut des Sciences Humaines, la Mission Culturelle de Bandiagara, l'Université de Bamako et diverses autres institutions, mène un important programme, intitulé Paléoenvironnement et Peuplement Humain en Afrique de l'Ouest. Une bonne partie de ces recherches exécutées dans le cadre de ce programme porte sur le site stratifié d'Ounjougou (Plateau dogon). Les premiers résultats des fouilles sur ce site ont permis de montrer que l'occupation de la Région remonte au paléolithique moyen.

Comme on peut le constater d'après le bref historique ci-dessus ébauché, les recherches archéologiques en cours depuis le début de l'ère coloniale, ont connu ces dernières décennies un développement à la fois quantitatif et qualitatif. Il est cependant à noter que l'immense patrimoine archéologique de la Région est à peine entamé, les fouilles jusqu'ici menées n'ayant porté que sur quelques dizaines de sites et étant généralement limitées à des sondages de petite envergure.

Il convient également de noter l'intense pillage qui affecte ce patrimoine archéologique, notamment les *togué* du delta intérieur du Niger. Ce pillage, parti de la collecte d'objets à la surface des sites par les premiers fonctionnaires coloniaux en mal de sensationnel, est devenu, au fil des années, une véritable entreprise économique impliquant une foule d'acteurs qui va du paysan au trafiquant international d'objets d'art et d'antiquités en passant par le commerçant établi à Bamako, Mopti ou autre ville. D'après les statistiques, ce sont plus de 50% des *togué*s entre Djenné et Ténenkou qui sont affectés. Des centaines, voire des milliers de statuettes issues de fouilles clandestines ont été vendues à l'extérieur (Europe Occidentale, Amérique du Nord). Certains de ces sites, dont la butte de Matamao près de Thial dans le Cercle de Ténenkou ont été détruites à 90%. Pour contrer ce fléau, le Mali a adopté plusieurs mesures dont la réglementation des fouilles

archéologiques et de l'exportation des objets archéologiques et la signature d'un accord bilatéral avec le Gouvernement des Etats-Unis qui interdit l'entrée dans ce pays d'objets archéologiques du delta intérieur du Niger et du pays dogon.



Fig 65 : «Agneau» en terre cuite



Fig 66 : Statuette «jumeaux» en terre cuite



Fig. 67 : « Camulier » en terre cuite issu du pillage des sites archéologiques dans le Delta Intérieur du Niger. (photo DNPC)

Principaux sites archéologiques de la Région de Mopti

1. Le site d'Ounjougou (Bandiagara)

Le site d'Ounjougou (plateau de Bandiagara) est, à l'état actuel des connaissances, le foyer humain le plus ancien de la Région. Les travaux dirigés par Eric Huysecom dans le cadre du Programme Paléoenvironnement et Peuplement Humain en Afrique de l'Ouest y ont montré la succession de plusieurs formations sédimentaires et la présence d'un matériel lithique qui évoque par ses aspects typologiques et techniques le paléolithique moyen.

2. Les grottes Tellem

Il s'agit d'un total de 34 grottes, 29 dans la zone de Sangha, et cinq autres dans la zone de Nokora-Hombori. Ces grottes ont été l'objet d'importants travaux par une équipe pluridisciplinaire du Département d'Anthropobiologie de l'Université d'Utrecht (Pays-Bas). Ces tra-

vaux qui se sont déroulés entre 1964 et 1971, ont permis de définir la première culture archéologique au Mali : la culture des Tellem, un peuple qui a anciennement occupé les falaises de Bandiagara avant les Dogon.

Certaines des grottes, comme la grotte C (où l'on a trouvé les squelettes de plus de 3000 individus adultes entassés les uns sur les autres), ont été de véritables nécropoles. Les squelettes, posés à l'intérieur des grottes et à même le rocher nu, étaient associés à des vestiges de greniers et à divers objets : céramique, divers objets (en bois, en fer ou en cuivre), broyeurs, restes de vêtements en cotonnade, nattes. Tout ce matériel, en raison du climat sec de la Région pendant la majeure partie de l'année, se trouvait dans un bon état de conservation.

L'examen anthropobiologique d'un important échantillon de squelettes de la grotte C et de ceux de huit autres grottes a montré que tous ces squelettes appartiennent à un seul groupe, les Tellem qui veut dire en dogon « ceux qui nous ont précédé ici ».

La composition génétique de ce groupe ne semble pas avoir beaucoup changé au cours des cinq siècles de son existence. Les études anthropobiologiques indiquent que les populations actuelles, les Dogon et les Kouroumba (actuellement plus nombreux au Burkina Faso), ne sont pas les descendants des Tellem. En fait, ce groupe ne semble être identique à aucune population de l'Afrique de l'Ouest. Avons-nous alors affaire à une population génétiquement éteinte ?

L'agriculture semble avoir été la base de l'économie des Tellem comme l'atteste la découverte dans les grottes de plusieurs vestiges : grand nombre de greniers, graines de petit mil, restes de houe en fer et fragments de broyeurs en pierre. Des graines sauvages ainsi que des ossements de plusieurs animaux domestiques (bœufs, moutons) et sauvages (buffles, autruches) ont été aussi trouvés, suggérant que l'élevage, la chasse et la cueillette étaient aussi pratiqués.

Les Tellem ne sont pas les premiers habitants du Plateau Dogon. Ils semblent avoir été précédés par les Tolloy à qui l'on attribue la cons-

truction des greniers les plus anciens datés du III^{ème} au II^{ème} siècle av. JC. L'installation des Tellem ne semble remonter qu'au XI^{ème} siècle de notre ère. Dans un premier temps (XI^{ème}-XII^{ème} siècles) ils réutilisent les greniers laissés par leurs prédécesseurs Tolloy. Par la suite, au XIII^{ème} siècle apparaissent les greniers Tellem ronds-rectangulaires en briques crues séchées au soleil. À partir des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, l'architecture en pierres se développe, probablement sous l'influence des Dogon.

À partir du XII^{ème} siècle, la population des Tellem commence à décliner rapidement pour disparaître totalement vers le XV^{ème} siècle. Les raisons de cette disparition restent à cerner. Est-elle liée, comme certains le suggèrent, à des famines ou à des épidémies (décrites par les chroniqueurs arabes) ou encore aux incursions songhoy du XV^{ème} siècle contre les populations de la falaise de Bandiagara dans le but d'en ramener des prisonniers de guerre ? Ont-ils été exterminés par les Dogon ? Se sont-ils mélangés à ces derniers ?

3. Djenné - Djéno

Jenné-jeno (littéralement ancienne Djenné) est situé à trois kilomètres au sud de la ville actuelle de Djenné. La découverte de ce site, maintenant attesté comme représentant la cité la plus ancienne de l'Afrique sub-saharienne, revient à SK McIntosh et RJ McIntosh qui y ont mené plusieurs campagnes de fouilles, en 1977, 1981 et 1997 en collaboration avec l'Institut des Sciences Humaines et la Mission Culturelle de Djenné. L'occupation initiale du site par des populations qui connaissaient déjà la métallurgie du fer, l'élevage et l'agriculture des céréales (riz, fonio, et mil) remonte à 250 av. JC. Aussitôt après sa fondation, Jenné-jeno connaît un développement rapide. À son apogée entre 800 et 1100 ap. JC, elle atteint les dimensions d'une véritable cité urbaine. Elle occupait un espace de 41 ha (avec le site voisin de Hambarketollo avec lequel elle était reliée par une digue de terre) et était entourée d'une immense enceinte mesurant 3,70 m à la base et s'étendant sur environ deux kilomètres autour du site. Entre les XI^{ème} et XII^{ème} siècles, l'évidence des premières influences provenant du monde arabo-islamique, notamment de l'Afrique du Nord commence à apparaître sur le site. Elle se tra-

duit par l'accroissement du nombre d'objets exotiques importés d'Afrique du Nord (perles, bronzes) et par l'abandon d'objets associés à la religion traditionnelle, notamment des statuettes en terre cuite. À partir de 1100, Jenné-jeno entre dans une longue phase de déclin et sera finalement abandonnée en 1400. Les raisons de cet abandon restent encore à déterminer. Mais déjà on peut supposer qu'elles sont en rapport avec l'ascendance de l'islam. Très certainement les populations de Jenné-jeno converties à l'islam ont-elles abandonné leur cité au profit de Djenné dont le roi, Koy Kombori avait embrassé l'islam en 1180.

4. Toguéré Galia (Cercle de Djenné) et Toguéré Doupwill (Sévaré, Mopti)

Toguéré Doupwill et Toguéré Galia sont deux anciennes buttes d'habitat respectivement situées à 15 km en aval de Djenné sur le Bani entre Sévaré et Mopti. Ces deux buttes ont été fouillées en 1975 par Roger Bédauz, Huizinga et JD. van der Waals (tous de l'Institut d'Anthropobiologie d'Utrecht, Pays-Bas) et Kléna Sanogo (Institut des Sciences Humaines). Ces travaux marquent un tournant décisif dans les recherches archéologiques de la région même du Mali. En effet, pour la première fois, un rapport détaillé, avec des informations sur la stratigraphie, la chronologie, les ossements humains, les ossements d'animaux, le matériel macrobotanique, la céramique et autres artefacts est fourni sur un site archéologique du Mali. L'occupation de ces deux sites semble, d'après les datations au radiocarbone, remonter du XI^{ème} au XII^{ème} siècle.

II - LES ELEMENTS D'ARCHITECTURE

La Région de Mopti est réputée pour son architecture soudanienne conjuguant le génie bâtisseur des maçons du Macina à celui des Marocains, venus s'installer à Djenné au début du XV^{ème} siècle après la conquête de l'Empire Songhoy. Cette architecture, dont l'exemple le plus éloquent est la célèbre mosquée de Djenné (le plus grand bâtiment de terre de l'Afrique de l'Ouest au sud du Sahara) exerce une grande fascination sur les visiteurs. Elle est, avec le pays dogon, à la base de l'attrait touristique de la Région de Mopti.

Basée sur l'utilisation de matériaux et de savoir-faire locaux, cette technique architectu-

rale s'est maintenue depuis des siècles grâce à la présence d'une coopération spécialisée de maçons où les anciens transmettent aux plus jeunes leurs connaissances. Elle a énormément influencé les techniques de construction de toute l'Afrique Occidentale comme en témoignent plusieurs mosquées à M'Pessoba, San, Niono, Caralo, Nyagadina (au Mali), Bobo-Dioulasso (Burkina Faso), Larabanga (au nord du Ghana). Cette architecture sahélo-soudanaise n'a pas non plus laissé le colonisateur indifférent qui s'en est inspiré dans la construction de bâtiments coloniaux de style néo-soudanais qu'on rencontre dans les tissus anciens de plusieurs villes du Mali, en particulier Bamako et Ségou.

L'architecture du pays dogon est également fascinante par sa richesse et sa diversité. Notons en quelques exemples caractéristiques : les *gin'na* (maisons familiales ou lignagères), les *toguna* (hangars, places où se rencontrent les sages du village et où l'on débat des problèmes concernant la vie de la communauté) et les *go* (greniers). Cette architecture dogon, dont l'inventaire a été réalisé en 1996-1997 par Wolfgang Lauber (un architecte allemand) et la Mission Culturelle de Bandiagara, est remarquable par un savoir et un savoir-faire dans l'utilisation des matériaux locaux, notamment la pierre sèche et le banco.

1. La grande mosquée de Djenné

Construite pour la première fois au XIII^{ème} siècle, la mosquée de Djenné a été maintes fois détruite. L'édifice actuel remonte à 1907. D'après la chronique locale, le chantier a commencé le 15 octobre 1906. La construction dura un an et deux semaines. Le premier octobre 1907, le nouvel édifice est fin prêt. La mosquée s'élève au-dessus de la place du marché sur une butte plate d'environ 75 mètres sur 75 mètres. Le plan, simple, obéit à la tradition musulmane. Les façades sont hérissées de faisceaux de bois de palmier qui ont à la fois une signification décorative et fonctionnelle, servant d'échafaudages aux ouvriers lors du crépissage annuel de la mosquée. Un ensemble de quatre-vingt piliers soutient le toit fait d'une charpente en bois de palmier recouverte de banco. Le crépissage annuel de la mosquée donne lieu à une grande mobilisation de la population. La parti-

cipation à cet entretien est devenue presque un rituel du fait qu'elle apporte, d'après une croyance bien établie, des bénédictions.



Fig 68 : Mosquée de Djenné. (photo DNPIC)

2. Komoguel (Mopti)

Construite en 1933 à la place d'une autre qui date de 1908, la mosquée du vendredi de Komoguel est la plus grande de la ville de Mopti. Elle s'étend sur 100 m et mesure 15 m de hauteur. Elle a été construite à l'image de la mosquée de Djenné mais à une échelle plus petite.

3. Le palais royal de Hombori (cercle de Douentza)

Ce palais est celui de l'Askia Mohamed qui y réside en 1492 avant son accession au pouvoir. A l'origine, il aurait été utilisé pour des pratiques animistes et contient à cet égard de nombreux symboles totémiques. Aujourd'hui ce palais est l'actuel domicile du Chef de village. Cet édifice a été reconstruit en 1900 sous la direction d'un officier de l'armée coloniale, le Lieutenant Gâteau.

4. La Mosquée de Nando (cercle de Bandiagara)

La mosquée de Nando est constituée de murs épais surmontés de cônes de forme phalliques. D'après les traditions, elle remonterait au XII^{ème} siècle. Plus tard, elle a été utilisée comme mosquée et demeure un lieu de pèlerinage pour les musulmans de la région. On y fait, d'après les informations, des vœux pour résoudre les problèmes de stérilité, suggérant qu'elle constitue encore un lieu de syncrétisme religieux.

5. Le Saho de Kouakourou

(Cercle de Djenné). Le Saho est la maison traditionnelle des jeunes en milieu bozo, surtout dans la zone de Djenné. C'est un espace de rencontres, de socialisation des jeunes du village. On y débat de toutes les questions concernant non seulement les jeunes mais aussi relatives à la vie de leur communauté.

6. Le Poro (Bankass)

Le Poro désigne le vestibule du chef traditionnel de Bankass. Il fait office de tribunal traditionnel. Le toit du vestibule est soutenu par six piliers en bois sculpté représentant des hommes et des femmes stylisés. Ce vestibule aurait été édifié il y a plus d'un siècle du temps du Hogon Dogoli. Le toit a été refait il y a une dizaine d'années mais la structure garde son aspect authentique.

7. Les villages haut perchés de la région des falaises

Beaucoup de villages de la région des falaises impressionnent par l'intégration d'éléments naturels et culturels. Dans ces villages, les espaces bâtis et le milieu naturel forment une harmonie exceptionnelle et accentuent l'attraction touristique du pays Dogon. Notons, parmi tant d'autres, les villages de Toundourou, Kessim et Kelmi (dans la zone de Hombori) tous trois accrochés au flanc de la falaise.

III - LES SITES HISTORIQUES

La Région de Mopti est chargée d'histoire, surtout qu'elle a été l'une des plus importantes provinces des empires du Mali et du Songhoy. Plus tard, elle a constitué le berceau de l'Etat théocratique fondé par Sékou Hamadou conquis par El Hadji Oumar Tall au milieu du XIXème siècle. Elle recèle donc de nombreux sites en rapport avec d'importants événements historiques. Certains de ces sites ont été le théâtre de batailles historiques. D'autres sont associés à la fondation de plusieurs des localités de la région.

1. Mani - mani (Sendégoué, Commune de Ouroubé Doubé, Cercle de Mopti).

Le site de Mani - mani est considéré comme le village où l'armée toucouleure d'El Hadj Omar a été défaite par la coalition Kounta et Peule en 1864. C'est au cours de cette bataille que El Hadj Oumar perdit Alpha Oumar Baïla Kane l'un de ses généraux les plus courageux. Cette perte affaiblit considérablement l'armée du conquérant toucouleur. Assiégé pendant huit mois dans Hamdallahi, El Hadji Omar réussit à s'échapper au huitième mois à la faveur d'un incendie. Mais c'était pour aller mourir, peu de temps après, dans les grottes de Deguembaré.

2. Cité historique de Hamdallahi

Le site de Hamdallahi, qui veut dire louange à Allah, est situé à 32 km au sud - est de la ville de Mopti, au contact du plateau dogon et du Delta intérieur du Niger. Sa fondation en 1819 - 1821 est attribuée à Sékou Amadou, un simple berger peul qui, sur la foi d'un rêve prophétique, fonde l'Empire peul du Macina et fait de Hamdallahi la capitale de cet Etat théocratique appelé la Diina.

Aussitôt après sa création, Hamdallahi, devint le symbole du renouveau de l'islam en Afrique Occidentale. Elle abritait la Grande Mosquée, le Palais de Sékou Ahmadou et le Secrétariat du Grand Conseil de la Diina. La grande mosquée, située au centre de la ville, est réputée être le premier bâtiment érigé lors de la fondation de la ville. C'était un bâtiment simple sans minaret, ni ornements ostentatoires, qui pouvait contenir 3000 fidèles.

A son apogée, Hamdallahi était entièrement fortifiée par un rempart de 5600 m de périmètre construit en briques crues. Elle comptait 60 quartiers et une population estimée à 300.000 habitants et près de 750 écoles coraniques encadrées par de grands lettrés.

L'histoire de Hamdallahi touche à son déclin en 1862 avec la prise par le conquérant toucouleur El Hadj Oumar qui y vivra deux ans, mais l'abandonnera après la défaite de l'armée toucouleure par la coalition lors de la bataille de Mani-Mani.

Le site, malgré sa destruction est demeuré vivant. Il attire quotidiennement une foule nombreuse qui vient se recueillir sur les tombes de Sékou Amadou et ses descendants.



Fig 69: Ruines du tati de la cité historique de Hamdallahi, capitale de la Diina. (photo DNPC)

3. Wanguéré Ô (Bankass)

Wanguéré Ô serait l'un des deux premiers puits creusés avant la fondation de Bankass. Pendant longtemps, ce puits qui ne tarissait jamais, constituait un important lieu de communion des populations de Bankass et de ses environs.

4. O-na (Bankass). O-na est un caveau naturel qui a servi de sépulture aux fondateurs des quatre anciens quartiers de Bankass.

5. Togouna Nangabanou Tembely (Bandiagara)

D'après les traditions, Togouna Nangabanou Tembely est considéré comme le premier hangar (toguna) construit vers le XVIII^{ème} siècle par le fondateur de la ville de Bandiagara. Ce dernier, du nom de Inagabanou Tembely, était à la recherche de sa sœur appelée Sabéri.

6. Le site de la tête du lion (Bankass).

Ce site est associé à la fondation de Bankass. En effet, ce serait ici que la tête du lion (qui a été abattu pour permettre aux fondateurs de Bankass de s'installer) a été enterrée.

7. Dounkoun (Kani - Bozon, Cercle de Bankass)

Ce site, à environ deux kilomètres des bureaux du sous-préfet, est considéré par les Dogon comme un endroit où leurs ancêtres, migrant du Mandé, se sont reposés. Notons que le village de Kani - Bozon serait, d'après les traditions, le premier village fondé par les Dogon à leur

arrivée du Mandé. C'est de ce site que les quatre tribus dogon auraient essaimé dans les différentes contrées du pays dogon.

8. La grotte de Déguembéré (Doucoumbo, Cercle de Bandiagara)

La grotte de Déguembéré, située en face du village de Songho, tient une place importante dans l'histoire des Toucouleurs et celle de la Diina du Macina. En effet, c'est dans cette grotte que El Hadj Oumar, fuyant devant l'armée peule, aurait miraculeusement disparu en 1864. Le site est toujours vénéré par les descendants de l'Empereur toucouleur et les membres de la Tidjania. Chaque année, de nombreux fidèles de cette confrérie venant du Sénégal, de la Mauritanie, du Burkina Faso et même du Nigéria et du Cameroun s'y rendent en pèlerinage.

9. Doumdoum Toubal (Commune de Hombori, Cercle de Douentza)

Doumdoum Toubal, à Hombori, est retenu par les traditions comme le site où le cheval préféré du roi a été enseveli à sa mort. Une foule nombreuse, jouant de la musique et dansant, accompagnait la dépouille de l'animal préféré du chef à sa dernière demeure. La foule venait ensuite rendre ses condoléances aux souverains. Le site est aussi appelé Toubal Kareye, littéralement là où l'on bat le tambour royal. En effet, ce serait là aussi que les tambours annonçaient la guerre en vue de mobiliser les guerriers.

10. Cayewal (Commune de Sofara, Cercle de Djenné)

Cayewal est la plaine où du 10 au 15 mai 1862 s'affrontèrent les armées de El Hadji Omar Tall et de Amadou Amadou. Grièvement blessé Amadou Amadou fut poursuivi, rattrapé et exécuté, permettant à El Hadji Omar Tall d'être le maître de Hamdallahi.

11. Kori - Kori (Commune rurale de Doukoumbo, Cercle de Bandiagara)

Champ de bataille (21 km de Badiangara) où les troupes coloniales affrontèrent celles de Ahmadou Sékou avant la prise de Bandiagara le 29 avril 1893.

12. Tabi (Cercle de Douentza)

Le site de l'abi est l'un des derniers bastions de la résistance à la pénétration coloniale qui a été seulement pris en 1921 par les armées coloniales basées à Bandiagara.

13. Ségué ou Ségué - Pierre (Commune rurale de Ségué, Cercle de Bankass)

Il s'agit du premier site dogon occupé par les missionnaires chrétiens en 1945. Le premier catéchiste est Pierre Somboro. Le site est situé sur un éperon rocheux au sud-ouest de Bankass.

14. Le «Bon Singuey» (Commune de Hombori, Cercle de Douentza)

Bon singuey est un mot songhoï qui signifie littéralement «tranchoir de têtes humaines». Dans le passé, le site, qui est situé au-dessus d'une petite falaise qui surplombe la plaine environnante d'environ 10 mètres, aurait été utilisé comme aire d'exécution. Le supplicié se tenait sur cette falaise et dès qu'on lui avait tranché la tête, il roulait dans la plaine dix mètres plus bas pour être dévoré par les hyènes et les vautours. Il suffisait, aux dires de la tradition, de méconter le roi de Hombori, pour mériter un tel sort. Seuls les Traoré, mercenaires du Roi, pouvaient obtenir le pardon des victimes qui n'étaient pas encore montés sur la falaise.

IV - LES TOMBES DE PERSONNAGES CELEBRES

La Région de Mopti a connu plusieurs personnages célèbres qui ont marqué par leurs œuvres ou leur pensée l'histoire locale ou nationale. Pour l'essentiel, les tombes connues et faisant l'objet de vénération ou de pèlerinage sont celles de figures saintes de l'islam à qui l'on attribue un pouvoir surnaturel ou celles de personnages associés à la fondation de villes ou de villages. Certaines de ces tombes, notamment celles des Figures saintes de l'islam font l'objet d'un pèlerinage qu'effectuent non seulement les populations de la région, mais aussi des personnes venant d'un peu partout, y compris des pays voisins comme la Côte d'Ivoire, le Burkina Faso et le Sénégal.

1. La tombe de Sékou Hamadou, le fondateur de la Diina à Hamdallahi

Il s'agit certainement de la tombe la plus connue et la plus sacrée de la région. Cette tombe, maintenant dans une maison en dur, se trouve sur le site archéologique d'Hamdallahi. Les descendants de Sékou Hamadou et de nombreux autres fidèles viennent constamment s'y recueillir.

2. Le mausolée dans la cour du palais d'Aguibou Tall

C'est ici que Tidiani a enterré tous les fils d'Ehadj Oumar Tall après le drame de Déguembéré.

3. Les sépultures des saints de Nimoye

Ces tombes, dans le village de Nimoye (commune rurale de Dialloubé), remonteraient au Moyen-Age. Elles se trouvent maintenant dans un endroit boisé. Aux dires des informateurs, les femmes stériles qui mastiquent les feuilles des arbres de ce bois et en avalent le jus deviennent fécondes. Mais, elles doivent faire le serment de ne jamais commettre d'adultère.

4. La tombe de Salama

Salama serait un homme qui était dévoué pour la cause de la Diina et pour laquelle il se serait sacrifié. Sa tombe, à Soye, Cercle de Mopti, est un important lieu de méditation et de recueillement.

5. La tombe de Bakaye Kounta

Bakaye Kounta est l'une des figures saintes du Macina. Sa tombe à Saré Diina dans la commune de Soye est un lieu vénéré où de nombreux fidèles du Mali et de l'extérieur effectuent régulièrement un pèlerinage.

6. La tombe de Yerkoïe Zalfi, alias Boubacar

Cette tombe, de forme rectangulaire mesure près de dix mètres de longueur sur cinq mètres de largeur. Le monument, en banco est haut d'environ deux mètres.

7. Les tombes des saints de Djenné

Djenné, réputée comme une ville sainte, recèle les sépultures de nombreuses grandes figures

de l'islam. Ces sépultures, généralement au sein des concessions familiales, sont matérialisées par une pierre tombale ou une murette. La Mission Culturelle de Djenné en a, à la suite d'un inventaire, dénombré environ une soixantaine. Quelques-unes d'entre elles, environ une dizaine, ont fait l'objet de restauration par la Mission Culturelle.

8. La tombe de Tapama Djennépo

L'histoire de Tapama Djennépo se confond avec celle de la fondation de la ville de Djenné. Encore jeune et vierge, elle a été emmurée pour la prospérité de sa ville, comme le recommandaient les devins. Sa tombe continue à être visitée par la population de Djenné, y compris souvent par des marabouts. Elle a été restaurée par la Mission Culturelle de Djenné au milieu des années 1990.

V - LES SITES NATURELS ET LES PAYSAGES CULTURELS

La Région de Mopti qui couvre deux grandes entités géomorphologiques, le delta intérieur du Niger et le plateau dogon, possède de nombreux sites naturels. Certains de ces sites, selon les croyances, auraient des pouvoirs surnaturels d'où leur utilisation à des fins culturelles.

1. Bourro-goumou (Koro)

Bourro-goumou est une mare d'où serait sortie la deuxième épouse de Anaye, le fondateur de Koro. La mare, qui se trouve dans un bosquet (aujourd'hui fort dégradé), est interdite aux femmes qui observent leurs menstruations. On considère qu'elle est habitée par un esprit à qui on fait des sacrifices tous les ans et lors de crises (sécheresse, épidémie, famine) qui frappent le village.

2. La main de Fatma

Ce pic rocheux est sculpté naturellement par l'érosion qui lui a donné la forme d'une main ouverte. « L'un des doigts » de cette main culmine à 1155 mètres d'altitude. Située sur la route Sévaré-Gao à quelques kilomètres de Hombori, la Main de Fatma est certainement le site naturel le plus photographié du Mali. Elle

figure sur de nombreux posters de l'Office Malien du Tourisme et de l'Hôtellerie. En plus, elle a fait l'objet d'une édition spéciale de timbres postaux en 1975.

3. Le Mont Hombori ou Tondo

Le Mont Hombori, avec ses falaises quasi verticales surplombe la ville de Hombori. On l'appelle souvent le tonneau de Hombori en raison de sa forme qui rappelle effectivement celle d'un tonneau. Pour les traditions, le Mont Hombori n'a jamais été escaladé de mémoire d'homme. Plusieurs Européens auraient tenté l'aventure. Mais leurs entreprises ont toujours échoué.

4. Burko

Le site de Burko est une série de huit sources situées dans le cercle de Bandiagara. La présence de ces sources, toutes intarissables, a donné naissance à un micro-climat caractérisé par une fraîcheur constante. Le site abrite constamment plusieurs crocodiles.

5. Le Walodo Débo

Le lac Débo est cette grande étendue d'eau qui occupe la partie nord du delta intérieur du Niger. En période de crue (octobre - décembre), il devient une véritable mer intérieure en pleine zone sahélienne. En raison de sa richesse faunistique, notamment les pélicans et les hérons, le Walodo Débo, est un des sites Ramsar d'importance internationale.

VI. LES RITES, CULTES ET LIEUX DE CULTE

Islamisée depuis le moyen-âge, la Région de Mopti a été le point de rencontre des savants et érudits de l'islam surtout la ville de Djenné qui, en plus de sa fonction d'entrepôt de marchandises, était, après Tombouctou, le second centre intellectuel du Soudan. Cette tradition islamique s'est perpétuée et renforcée avec les Etats théocratiques de Sékou Hamadou et El Hadji Oumar Tall qui ont entrepris des campagnes massives de prosélytisme touchant presque toute la région.

Malgré cette vieille présence de l'islam, la Région de Mopti connaît des survivances des religions ancestrales africaines, surtout en pays dogon. Ces pratiques religieuses comprennent surtout des rites de passage ou d'initiation et de cultes au cours desquels on rend hommage à Ama, le dieu créateur dans la cosmogonie dogon. Une importante place est également accordée aux rites funéraires en raison de toute l'idéologie qui entoure la mort. Pour les Dogon, lorsque le *kindia kikounou* (âme humaine) quitte le corps, il est d'abord errant et ne pourra intégrer le *yimilou* (le séjour des défunts) qu'avec l'aide que lui apportent les vivants par la célébration des rites funéraires dont les plus courants sont le *yimou-komo*, le *dannyi* ou *dama*.

1. Le Sigui

Le *sigui* est le plus important des rites d'initiation dogon. Les cérémonies commencent à Youga Dogorou, village d'origine des masques dogon. Célébré tous les 60 ans, il commémore le transfert dans un serpent de l'âme du premier ancêtre mort. Les rituels durent en moyenne sept ans. Avant la cérémonie, les *oloburu* (ou jeunes initiés) se retirent en brousse pendant trois mois. Pendant cette longue retraite, ils apprennent le *sigui so* (la langue secrète du *sigui*). Les anciens leur transmettent également les connaissances anciennes sur divers aspects de la vie sociale, culturelle et spirituelle de la société dogon. Ces jeunes initiés, les *oloburu*, jouent un grand rôle lors de la cérémonie. Le prochain *sigui* sera célébré en 2027.

2. Le yimou komo

Le *yimou komo* ou «cri de la mort» est lancé à l'occasion du décès d'un homme qui a été initié aux masques. Le *Yimu-komo* a généralement lieu trois à cinq jours après l'enterrement. Cette période correspond à la décomposition du corps du défunt. Le matin, les proches du défunt tirent des coups de fusils pour annoncer les manifestations de la cérémonie. Le soir, une foule nombreuse (parents du défunt et personnes qui exercent la même fonction que lui) rend hommage au disparu. Après cette cérémonie, des hommes armés de fusils et de lances envahissent la maison du défunt pour en chasser son esprit. Le *yimu-komo* est encore vivace dans plusieurs villages du pays dogon notamment sur le plateau de Bandiagara.

3. Le dama ou dannyi

Pour les Dogon, l'âme du défunt est d'abord errante et le chemin à parcourir pour qu'elle arrive au *yimoulou* (séjour des morts) est long. La célébration de nombreux rites lui permet de rejoindre les âmes des ancêtres et de rétablir la paix sociale qui a été perturbée par la mort d'un membre de la communauté. De tous ces rites, le *dannyi* ou *dama* est le plus important par sa durée (19 jours en moyenne) et les nombreux rituels qu'il comporte. Appelé aussi «fête de masques» par les étrangers, il commence par l'entrée de nombreux masques «*azagey*» dans le village et se termine par leur sortie du village. Entre cette «entrée» et cette «sortie», les masques effectuent plusieurs danses et pratiquent divers rituels.

Le *dannyi* ou *dama* est célébré pour les défunts qui, de leur vivant, ont été initiés à la société des masques. La célébration du *dannyi* ou *dama* peut être faite pour plusieurs défunts du même village ou pour les défunts de plusieurs villages voisins. Dans ce cas, le village du défunt le plus ancien accueille les cérémonies et les gens des villages concernés s'y rendent.

Les hommes de caste défunts n'ont pas droit au *dannyi* ou *dama* puisqu'en principe ils ne peuvent pas être initiés à la société des masques. Il en est de même pour les femmes tenues d'ailleurs de rester à l'écart des masques. Seules les *Yasign* (singulier *ya signè*), littéralement «les sœurs des masques», peuvent s'approcher des danseurs masqués.

Pour les Dogon, le *dama* est souvent l'occasion de restaurer certains *toguna* (lieux de concertation et de communion des hommes). Il est surtout pratiqué sur le plateau et dans la falaise. Cependant, quelques rares villages de la plaine continuent à l'observer.

4. Arou

Arou est un lieu de culte prestigieux qui comporte un temple qui est le siège du Hogon le plus respecté du pays dogon. Arou serait le nom du cadet des quatre tribus (Djon, Domno, Onon et Arou). Il demeure un endroit où les Dogon se rendent chaque année pour procéder à divers sacrifices pour conjurer les calamités naturelles, sécheresse, invasion de criquets.

VII - LES FETES ET FESTIVALS

Les fêtes sont, non seulement des occasions de réjouissances populaires, mais également des moments de communion pour les populations. Chez les Peul, on note, en plus des fêtes religieuses (Ramadan, Tabaski, Maouloud) des fêtes en rapport avec la vie économique. Ainsi, le retour des animaux du Sahel pour le bourgou (en début de saison sèche) est marqué dans plusieurs localités par d'importantes manifestations. La ville de Diafarabé, où des milliers de bêtes traversent le Niger pour rejoindre le bourgou devient à cette occasion une véritable attraction touristique.

Depuis 2000, la Mission Culturelle de Bandiagara a initié avec certaines communes (Dourou, Felere dans le cercle de Bandiagara) des festivals de masques pendant la saison touristique. En 2001, il a été organisé à Kani-Bonzon une fête de retrouvailles des Dogon dans la falaise de Bandiagara. Cette fête, à l'allure d'un festival, a eu lieu à Kani-Bonzon considéré comme le premier site occupé par les Dogon à la suite d'une longue pérégrination.

1. Le Jaaral dégal (Commune de Dialloubé, Cercle de Mopti)

Littéralement le *jaaral* signifie «la descente» ou le retour des *ijulli* (les troupeaux de Djalloubé) dans les bourgoutières du Walodo Débo, leur dernière zone de retraite avant la saison des pluies et la remontée dans le Sahel. Le *dégal* est donc l'une des principales étapes du déplacement annuel des troupeaux des Peuls sur un vaste espace pastoral qui couvre le delta intérieur du Niger et les terres exondées du Méma, Farimaké et Séno qui l'entourent. La date de sa tenue, qui change d'une année à l'autre, est fixée en fonction de la décrue du Niger et de ses différents défluent. De sources orales, son origine remonte à la création de Ouro Dialloubé (village de Dialloubé), elle-même consécutive à la décision prise en 1821 par Sékou Ahmadou (le fondateur de l'Etat théocratique) de sédentariser les Peuls. Suite à cette décision, les populations de Dialloubé envoient des émissaires à Hamdallahi (la capitale de la Diina) et reçoivent l'autorisation de Sékou Ahmadou de célébrer le *dégal*. Le samedi, considéré en milieu peul comme jour faste, est consacré jour de *dégal*. Depuis sa

création, il demeure l'événement majeur qui rythme la vie des Peuls. C'est l'occasion pour les jeunes bergers (qui ont bravé durant des mois l'adversité de la nature) de retrouver parents, amis, fiancées tous alors parés de leurs plus beaux costumes et bijoux. C'est aussi l'opportunité pour les propriétaires de revoir leurs troupeaux et de faire le bilan de la campagne en appréciant le nombre et l'état de santé des animaux. Diverses manifestations ont également lieu : défilé des bœufs devant les populations (y compris les notabilités), concours du plus beau troupeau, danses folkloriques, récitals de poèmes au cours desquels les bergers relatent leurs aventures et leurs exploits pendant les longs mois de pérégrination à travers diverses contrées. Le *dégal* est l'un des pivots des traditions pastorales des Peuls. Ces traditions, il convient de le noter, ont permis, pendant des siècles, une gestion pacifique et durable des pâturages (notamment des bourgoutières) dans une zone écologiquement fragile soumise à diverses pressions : sécheresse récurrente, surpâturage, présence d'autres activités de production (agriculture, pêche) et intervention souvent inappropriée du pouvoir public.



Fig 70 : Les festivités du Jaaral dégal, accueil du Président Amadou Toumani Touré à Dialloubé. (photo DNPC)



Fig 71 : Les festivités du Jaaral dégal, (photo DNPC)



Fig 72 : La parure traditionnelle, un aspect de la culture peulh, mise en exergue lors des festivités du Jaaral degal... (photo DNPCC)

2. La Ziara de Hamdallahi

(Commune de Soufroulaye, Cercle de Mopti). La *ziara* de Hamdallahi est une fête religieuse à laquelle participe le musulman pour obtenir des bénédictions à la mémoire de Sékou Ahmadou, le fondateur de la Diina. La fête se tient sur le site de la mosquée historique construite par Sékou Amadou entre 1819 et 1821. Elle est marquée par diverses manifestations dont les prêches et la lecture du Saint-Coran qui durent toute la nuit.

3. Bilé (Plateau et falaise dogon)

Bilé, ou *Boulo* ou *boïuro*, est une fête agraire destinée à commémorer la cohésion sociale. Elle est donc l'occasion de renouveler sa confiance à un ami, un frère. C'est aussi l'occasion de procéder à des sacrifices de divers animaux (volaille, chèvres) sur l'autel du village. Les réjouissances populaires, une partie intégrante de la fête,

se poursuivent dans tous les villages après les cérémonies sacrificielles.

4. Taga hô mô (Taga, Femaye)

Le *Taga hô mô* est la fête de la pêche collective de la mare Taga, un défluent du Bani. La cérémonie commence la veille par les autochtones de Taga. Elle se poursuit le lendemain par la pêche collective à laquelle participent les populations des villages environnants. La date de la fête qui change d'une année à l'autre, est fonction du niveau de l'eau dans la mare.

5. Tabay ho (Djenné)

Le *tabay ho* désigne la battue des lièvres). Elle est caractérisée par une compétition entre les différents quartiers de la ville. Le signal du *Tabay ho* est donné après les incantations du plus âgé des Djennepo (descendant de Tapam Djennepo). La battue est suivie de différentes réjouissances populaires (courses de pirogues, chants et danses des Rimaïbé).

6. Adjerou (Koro)

L'*Adjerou* est une manifestation qui est marquée par une compétition de lutte traditionnelle. Elle est généralement organisée à l'occasion du 22 septembre, date anniversaire de l'indépendance du pays. Tous les jeunes gens initiés peuvent y participer. Le jury est composé des «*balamba*» anciens champions de lutte.

7. Wom Sanga (Koro)

Le *Wom Sanga* est une fête que l'on organise après les récoltes. Avant la manifestation, les jeunes filles se tressent les cheveux et les jeunes garçons partis à l'exode reviennent au village. C'est l'occasion pour eux de choisir leur future compagne.

8. Sendégué (Ouroubé Doudé)

Le *Sendégué*, est comme le *jaaral* de Diafarabé et le *dégal* à Dialloubé, une grande fête destinée à célébrer le retour des animaux de transhumance. A l'occasion, toutes les jeunes femmes et filles se parent et portent leurs plus beaux habits. C'est l'occasion pour les poètes de montrer leur talent. On organise le concours du meilleur troupeau et on glorifie le lauréat.

9. Dagi (Bandiagara)

Le Dagi est une fête traditionnelle célébrée chaque année, avant les premières pluies, par tous les villages du plateau de la falaise de Bandiagara. Tous les hommes y participent.

10. Festival Tai-Na (Koro)

Le Tai-Na est un festival de chants, de danses, d'exposition d'objets artisanaux, de visites de sites, de conférences sur la culture dogon, dans le but de revaloriser la culture dogon. Le Tai-Na qui se traduit « n'oublions pas le passé » est organisé par la troupe Yanagaye de Koro.

11. Le Festival Longal Tenéma (Ténenkou)

Le Longal Tenéma est marqué par une régate. Tous les détenteurs de pirogues y participent. Chaque pirogue est occupée par 30 à 40 pêcheurs en uniforme.



Fig 73 : Les danseurs dogon. (photo DNPC)

VIII - LES INFRASTRUCTURES CULTURELLES

Comme dans les autres Régions, les infrastructures culturelles sont essentiellement concentrées dans les chefs-lieux de cercle. Les bibliothèques de lecture publique et les foyers de jeunes (qui sont souvent associés à des salles de spectacles) sont les plus nombreux et se retrouvent pratiquement dans tous les chefs-lieux de cercle et ceux de certains arrondissements. Deux localités, Bandiagara et Djenné, sur initiative de la Présidence de la République, se sont dotées de bibliothèques en langues nationales, dogon pour Bandiagara et Bozo pour Djenné.

1. La bibliothèque en langue dogon de Bandiagara

Située au septième quartier de Bandiagara, la bibliothèque en langue dogon a été construite dans le cadre du Projet Bibliothèque en langues nationales dont l'objectif est de promouvoir les principales langues nationales et soutenir la période de post-alphabétisation des adultes. La bibliothèque en langue dogon de Bandiagara n'est malheureusement pas encore fonctionnelle.

2. La bibliothèque en langue bozo de Djenné

La bibliothèque en langue bozo de Djenné est située à l'entrée de Djenné au quartier Tolober. Comme la bibliothèque en langue dogon de Bandiagara, elle a été réalisée dans le cadre du Projet Bibliothèque en langues nationales.

3. La Bibliothèque de Ténenkou

La bibliothèque de Ténenkou a été réalisée en 1979 dans le cadre du projet Opération lecture Publique (OLP). Elle occupe un espace de 12 m² et a une capacité d'accueil de douze lecteurs. Ouverte tous les jours, sauf jeudi, elle dispose de 3000 volumes dont des romans, des encyclopédies, des livres de culture générale, des bandes dessinées et des journaux.

4. La Bibliothèque de Bankass

La bibliothèque de Bankass, construite en 1987, est également une bibliothèque du projet OLP. Elle regroupe 2000 livres et peut accueillir dix personnes.

5. La Bibliothèque de la rizière (Sevaré, Mopti)

La bibliothèque de la rizière est une structure privée. Elle a été inaugurée en 1974. Elle occupe un espace de 45 m² et compte 3532 ouvrages. Elle est ouverte tous les jours sauf le lundi.

6. La bibliothèque Issa Ber de la mission catholique de Mopti

La bibliothèque Issa Ber de la mission catholique a été construite en 1953. Elle a une capacité d'accueil de près de cent personnes et un fonds documentaire de 7000 ouvrages et constitue de loin la plus grande bibliothèque de la Région.

7. La bibliothèque de Mopti

La bibliothèque de Mopti a été réalisée dans le cadre du projet OLP. Elle compte 3491 ouvrages et peut accueillir plus de trente personnes.

8. Le Musée de Site de Djenné

Le musée de site est construit en banco sur 79,5 m² et a une capacité d'accueil de dix personnes. Il est géré par la Mission Culturelle et abrite les collections archéologiques de Djenné Djénno et d'autres sites des environs de Djenné.

9. La salle OCINAM de Mossi Nkoré, Mopti

La salle de cinéma OCINAM de Mossi Nkoré a été inaugurée depuis 1973. Située au cœur de la ville et avec une capacité d'accueil de 1700 personnes, elle a, jusqu'en 1991, occupé une place importante dans la vie culturelle de la ville quand elle fut victime des casses qui ont suivi la révolution. En dépit de son état de dégradation, elle continue ses séances de projection et abrite occasionnellement quelques grandes manifestations culturelles comme les éditions

de la Semaine Régionale des Arts et de la Culture.

10. Le Tibo-ciné de Taïkiri, Mopti

La salle de cinéma privée de Taïkiri a été construite en 1984 sur une surface de 810 m² avec une capacité d'accueil de 1000 personnes. Bien qu'encore fonctionnelle, elle se trouve dans un état déplorable lié essentiellement au manque d'entretien.

11. Le Musée Communautaire de Nombori (Commune de Douro, Cercle de Bandiagara)

Le Musée Communautaire de Nombori a été inauguré le 15 décembre 2002 par Cheik Oumar Sissoko, Ministre de la Culture. Il a été réalisé par la Mission Culturelle de Bandiagara en collaboration avec le DED, Service Allemand de Développement. Sa collection, de plus de 220 objets, comprend essentiellement des œuvres d'art provenant du village de Nombori.

REGION DE TOMBOUCTOU

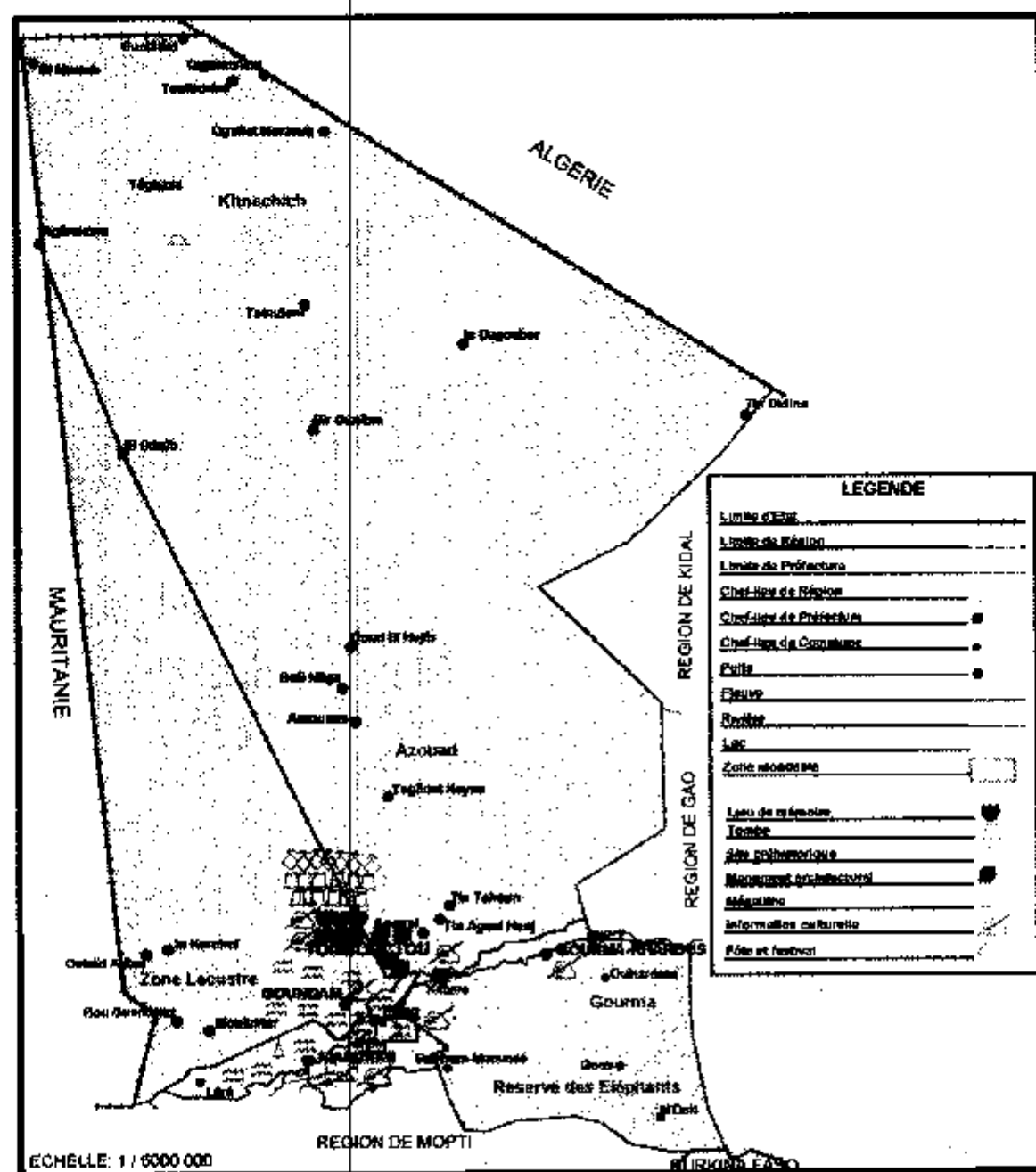


Fig 74 : Carte culturelle de la Région de Tombouctou (Institut géographique du Mali)

PRESENTATION SOMMAIRE

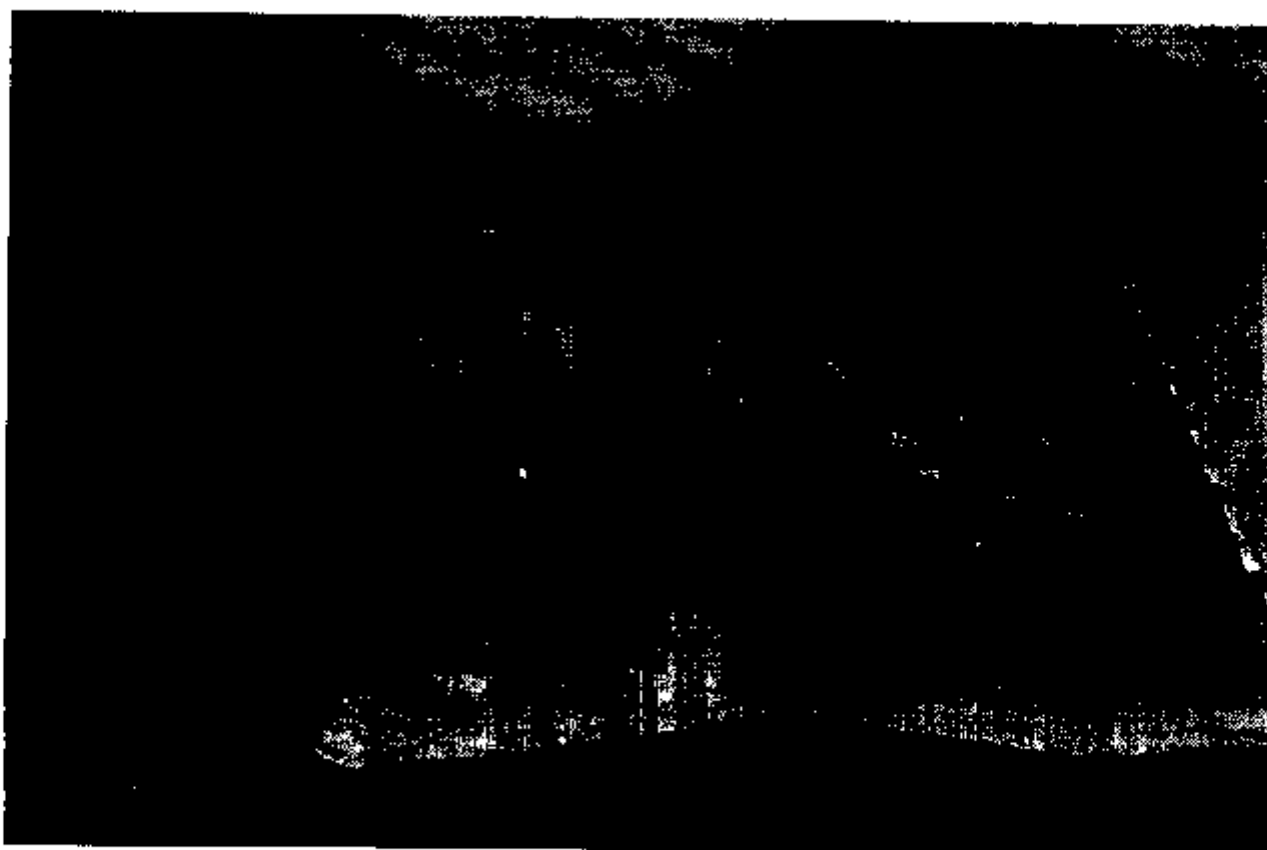


Fig 75 : La Mosquée Sankaré à Timbouctou. (photo DNPC)

Situation : La Région de Tombouctou, située à la porte du Sahara, est limitée au nord – est par la Région de Kidal, au sud-ouest par la Région de Mopti, au nord par la République d'Algérie et au nord-ouest par la République Islamique de Mauritanie.

Climat : Sahélien au sud et désertique au nord.

Superficie : 9497, 926 km²

Population : 500.000 habitants composés de Sonraïs, Maures, Touareg, Peuls, Bozos, Somono et Sorko.

Dates clés :

- 1100 : Les Touareg Magcharen fondent Tombouctou ;
- 1325 : Kankou Moussa, Empereur du Mali de retour de la Mecque, fait construire la mosquée de Djingareiber ;
- 1468 : Sonni Ali Ber, à la tête de

l'Empire Songhoy, prend Tombouctou ;

- 1591 : Les troupes marocaines commandées par Djouder envahissent Tombouctou ;
- 1826 : Le major Gordon Laing est le premier Européen à entrer à Tombouctou ;
- 24 janvier 1894 : Le Commandant Joffre bat les Touareg à Niafunké. Il fonde les postes de Goundam et Kabara et construit le Fort de Tombouctou ;
- 27 mars 1996 : Tombouctou abrite la cérémonie d'incinération des stocks d'armes repris aux ex-combattants des mouvements armés MFUA et Ganda Koy. C'est la fin de la rébellion.

Economie : élevage, tourisme, artisanat.

I - LES SITES ARCHEOLOGIQUES

La Région de Tombouctou possède un patrimoine archéologique d'une richesse extraordinaire. La présence de la zone lacustre et les conditions climatiques favorables pendant l'essentiel de l'holocène ont permis l'épanouissement de diverses cultures datant d'époques différentes, de la préhistoire à la période sub-actuelle.

Un tel héritage ne pouvait manquer de susciter la curiosité des archéologues dès les premières décennies de la période coloniale. Ainsi, dès la fin du XIX^{ème} siècle, les imposantes buttes et l'ensemble mégalithique de Tondidarou attirèrent les premiers archéologues amateurs (généralement des militaires, administrateurs, journalistes) qui y effectuent des ramassages de surface et des fouilles sommaires.

Voici, ci-dessous, un bref historique des recherches archéologiques dans la Région de Tombouctou.

- 1896 : Fouilles de la butte de Tendirma à 30 km au sud de Goundam, par le Capitaine Florentin ;
- 1901 : Fouilles de la butte de Sinfany près de Goundam par le lieutenant Louis Desplagnes ;
- 1904 : Fouilles du tumulus d'El Oualadji (près de Diré) par le lieutenant Louis Desplagnes ;
- 1930 : Travaux du journaliste H. Clérissé sur les mégalithes de Tondidarou et le tertre de Goubou ;
- 1954 - 1955 : Travaux de Raymond Mauny dans la zone lacustre. Fouilles de Djimm-djim, Koï Goureye, Tondia et Kouga.
- 1980 - 1981 : Missions du laboratoire de Géologie du Quaternaire, Centre national de Recherche Scientifique de France, CNRS dans le Sahara malien
- 1981 - 1983 : Mission Léré-Faguibine

de l'Institut des Sciences Humaines ;

- 1984 : Reconnaissance archéologique dans la Boucle du Niger (zones de Tombouctou et Gourma-Rarhous) par S. et R.J. McIntosh ;
- 1984 - 1987 : Projet inventaire des sites archéologiques par l'Institut des Sciences Humaines ;
- 1998 : Série de sondages dans la ville de Tombouctou par Timothy Insoll (Université de Cambridge, Royaume Uni).

Ce petit historique montre que les recherches demeurent insuffisantes tant par leur nombre que par leur envergure au regard de la richesse et de la diversité du patrimoine archéologique de la Région.

Les principaux sites archéologiques de la Région de Tombouctou.

1. Les mégalithes de Tondidarou

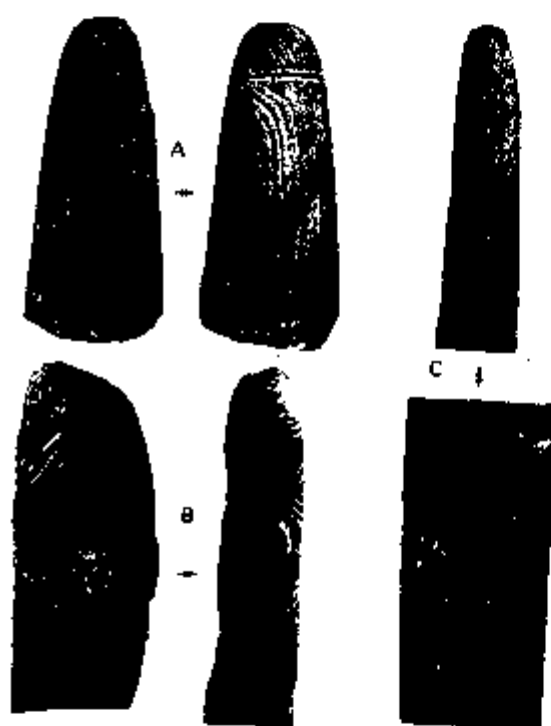


Fig 76 : Les Mégalithes de Tondidarou.

Les mégalithes de Tondidarou sont une concentration exceptionnelle de pierres levées située à 16 km au nord-est de Niafunké et en bordure

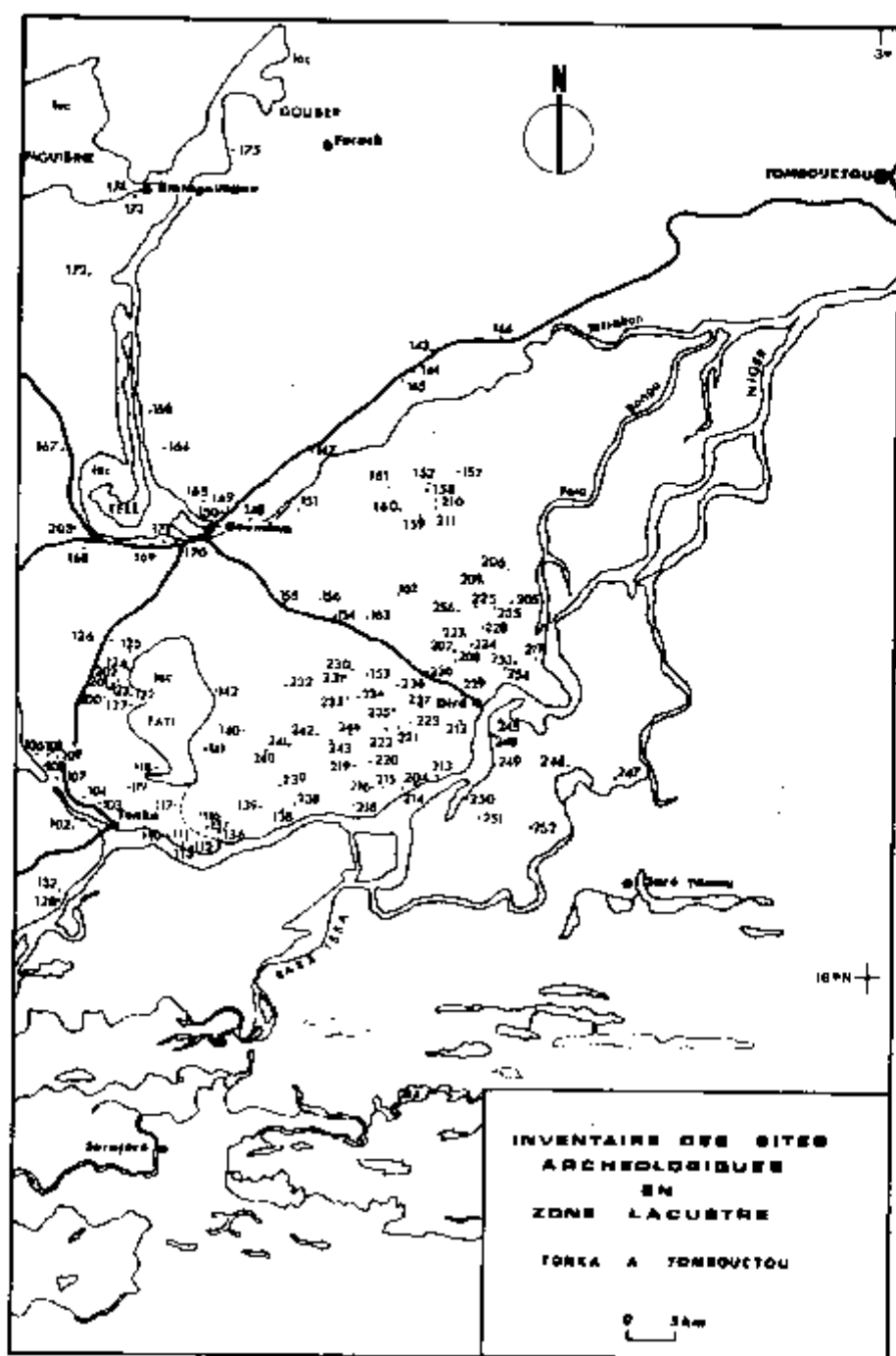


Fig. 77 : Carte des sites archéologiques dans la zone lacustre (Tonka). Sources : *Recherches archéologiques au Mali, Michel Rimbault et Kléna Sanogo.*

du lac Takadji. Ce site est l'un des plus connus dans la littérature archéologique du Mali, voire de l'Afrique Occidentale en raison de sa triste odyssee. R. Mauny, qui nous en laisse une description détaillée avant sa destruction, note qu'il s'agissait de deux concentrations situées à

environ 175 m l'une de l'autre. La plus grande concentration regroupait 150 pierres contre 30 pour la plus petite. L'ensemble formait le centre mégalithique le plus important de l'Afrique

par le nombre et la beauté des monuments. Ceux-ci, généralement taillés comme des phal- lus, sont ornés de plusieurs dessins gravés : trapèzes avec chevrons, trapèzes quadrillés. Certaines pierres portent à mi-hauteur un bou- ton en forme de téton.

Cet ensemble exceptionnel de mégalithes devait forcément attirer les premiers archéolo- gues qui ont travaillé dans notre pays. Il est signalé par Desplagnes dès 1906. Son odyssee

commence en 1932-33 quand Clérisse, journaliste à l'Intransigeant, creuse plusieurs tranchées à la base des mégalithes et provoque leur effondrement total. Les plus belles pièces sont transportées hors du site, à Niafunké, Koulouba, Dakar et au Musée de l'Homme à Paris. Quand Mauny passe sur le site au début des années 1950, il ne trouve qu'une seule pierre dressée. La situation est d'autant plus grave, d'autant plus dramatique qu'il n'existe aucun plan du site avant son « massacre » par Clérisse.

Il est, pour le moment, difficile d'interpréter ces monuments mégalithiques. Certains, sur la base de la forme phallique des pierres, pensent qu'elles ont été dressées pour un culte à la fécondité.

2. Les Mégalithes de Dabi (Commune de Soboundou, Cercle de Niafunké).

Le site de Dabi est constitué d'un ensemble de plusieurs pierres levées qui rappellent par leur morphologie et souvent le décor les monuments mégalithiques de Tondidarou. Certaines sont maintenant demi-enfouies et d'autres couchées. Certains des spécimens ont été récurés et réutilisés comme stèles dans les cimetières récents situés non loin du site.

3. El Oualadji (Diré).

Le site de El Oualadji est une imposante butte s'élevant à plus de 10 m de hauteur au-dessus de la plaine pour un diamètre de 65 m située au bord du Niger et à 10 km au sud-est de la ville de Niafunké. L'interprétation du site comme tumulus est basée sur les travaux de Louis Desplagnes sur ce tertre en 1904. En effet, outre la découverte d'une chambre funéraire sous forme de voûte avec des branchages et contenant les ossements de deux individus associés à divers dons funéraires : (ornements, armes, poteries). Desplagnes fait référence, pour appuyer son interprétation, à un texte du géographe El Bekri sur l'enterrement des souverains de l'empire du Ghana : « ils adorent des fétiches. A la mort d'un de leurs chefs, ils dressent un immense dôme en bois de « sadj », au-dessus de sa sépulture. On y apporte le corps que l'on place sur un brancard garni de quelques tapis et coussins. Ils posent près du mort ses parures, ses armes, ses objets personnels pour manger et boire accompagnés de

mets et de boissons. On enferme avec lui plusieurs de ses cuisiniers et fabricants de boissons. Une fois la porte fermée, on dispose sur l'édifice des nattes et des toiles. Toute la famille assemblée recouvre de terre le tombeau qui devient peu à peu comme un tumulus impressionnant. On creuse ensuite un fossé tout autour en laissant un passage pour accéder au tombeau. Ils ont la coutume d'offrir à leurs morts des sacrifices et des libations ».

Cette interprétation qui sera, par la suite, appliquée à plusieurs buttes de la zone lacustre, est de plus en plus contestée. Des travaux récents, notamment les fouilles à KNT2, Toubel (tout près de Soumipi) et d'autres sites similaires dans le Méma et dans le delta, ont révélé non seulement des inhumations, mais aussi d'importants débris domestiques ainsi que des vestiges de structures en banco. On se demande si ces buttes massives de la zone des lacs ne représentent pas, comme les *foqué* du delta intérieur du Niger, des restes d'anciens villages ou villes. Dans ce cas, leur hauteur serait liée à l'accumulation progressive des débris domestiques.

4. Koï Goureye (Goundam)

Littéralement Koï Goureye en Sonraï veut dire « la butte du chef ». Le site, situé au nord-est de Goundam, a été fouillé en 1901 par Louis Desplagnes et en 1954-1955 par Raymond Mauny. Ces travaux ont révélé un important mobilier archéologique (bijoux, figurines en terre et en cuivre) associé à vingt cinq squelettes enchevêtrés.

5. Kouga (Tonka, Cercle de Goundam)

Le site de Kouga, situé à proximité du lac Fati comprend deux buttes. Les fouilles par R Mauny en 1954 fournissent le premier repère chronologique sur les buttes de la zone et font remonter le site de Kouga à 950 ± 150 BP. Outre cette datation, Mauny signale la présence de structures en terre cuite associées à des fosses cendreuses (qu'il considère comme des foyers qui auraient servi à consolider la surface du tertre).

6. Toyla (Goundam)

Le site de Toyla, situé à environ 20 km de Goundam sur les rives du marigot de Toyla, est une énorme butte de près de 10 m de hauteur.

Différents travaux (les fouilles de 1903 par Louis Desplagnes et la prospection des années 1980 de l'Institut des Sciences Humaines) font état d'une intense activité attestée par une énorme quantité de scories.

7. Kawinza I (Kawinza, Commune de Soumpi, Cercle de Niafunké)

Le site de Kawinza est situé dans l'arrondissement de Soumpi à environ 5 km du village de Kawinza. Il s'agit de deux buttes massives, dont la hauteur est estimée à plus de 12 m. Le site a été reconnu et fouillé en 1984 par l'Institut des Sciences Humaines qui a mis en évidence quelques inhumations associées à un important matériel de céramique, de petits vases carénés à orifice étroit sans col, des fragments de « bouteille ». Ces fouilles ont fourni deux datations à la fin du premier millénaire et au début du deuxième millénaire de notre ère.

8. Mouyssam II ou KNT2 (Kokonto, Commune de Soumpi, Cercle de Niafunké)

Le site de Mouyssam II ou KNT2, situé près du village de Kokonto, dans l'arrondissement de Soumpi, a été reconnu et fouillé en 1985 et 1986 par l'Institut des Sciences Humaines dans le cadre du projet Inventaire des sites archéologiques. Ces fouilles ont mis en évidence un important dépôt archéologique de plus de 9 m d'épaisseur pour une période d'occupation qui va de 300 à 680 ap. JC, soit une période d'occupation d'environ quatre siècles.

9. Teghaza

Teghaza, situé au nord de Tombouctou, est l'une des principales métropoles du commerce transsaharien et l'une des principales salines du Moyen-Age. Son développement est lié à deux principaux facteurs : sa situation sur l'important axe Tombouctou - Sidi-Bel-Abbas et l'existence d'importants gisements de sel. Pour certains auteurs, Teghaza est la saline de Tentatal mentionnée par El Bekri (1068) et au château de sel décrit par Ibn Saïd (fin du XIII^e siècle). Ibn Battouta y passe en 1352. Léon l'Africain y séjourne à son tour au milieu du XIV^e siècle. Teghaza était également connu des Européens comme l'attestent l'Atlas catalan (1375), Malfante (1447) et Ca da Mosto (1455). Les sultans du Maroc, voulant la production et le tra-

fic du sel, y envoient plusieurs expéditions avant de s'en emparer en 1591.

Pendant la période coloniale, Teghaza a fait l'objet de plusieurs campagnes archéologiques qui ont révélé la présence de deux agglomérations au nord-ouest et au sud-est de la saline, celle de tours dans la sebkha (certainement pour défendre les travailleurs). Des restes de maisons construites en pisé, divers objets (fragments de poterie émaillée, bracelets de verre polychromes, objets de cuivre et de fer, un jeton de Nuremberg, des restes de pipe en terre cuite) ont également été découverts au cours de ces fouilles. La date de l'abandon du site reste à déterminer. Mais, il semble que plusieurs facteurs, dont l'invasion marocaine en 1591, l'abandon progressif du commerce transsaharien, aient beaucoup contribué à son déclin. Jusqu'au XIX^e siècle, Teghaza restera un relais fréquenté par les caravanes trafiquant entre Tombouctou et le Maroc comme l'atteste René Caillié qui, en juin 1828, passe par le point d'eau de «Trasas ou Trarzas» en route pour le Maroc.

II - LES ELEMENTS D'ARCHITECTURE

La Région de Tombouctou, en l'occurrence la ville de Tombouctou, possède l'un des patrimoines architecturaux les plus prestigieux du Mali, voire de toute l'Afrique subsaharienne. Cette architecture, basée sur l'utilisation de matériaux disponibles dans le milieu (argile, bois de rônier pour la charpente) et l'existence d'un savoir et savoir-faire multi-séculaire détenus par la corporation des maçons, a beaucoup contribué à l'inscription de Tombouctou sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. Les bâtiments, qu'ils aient une fonction religieuse ou résidentielle, sont bien adaptés au climat sahélien. Ils sont bons régulateurs de climat, gardant longtemps la chaleur pendant la saison froide et la fraîcheur pendant la saison chaude. Ils ont pourtant besoin d'entretien régulier, surtout du crépissage périodique des murs extérieurs soumis aux pluies rares mais souvent diluviennes. Comme à Djenné et Gao, le crépissage périodique des ouvrages religieux (les mosquées de Djingareiber, Sankoré et Sidi Yehiya) est devenu au fil des siècles un rituel

qui mobilise une bonne partie de la population.

Quelques éléments de l'architecture de Tombouctou

1. La Mosquée de Djingareiber (Tombouctou)

La construction de la mosquée de Djingareiber, située à l'extrême ouest de la vieille ville ou Médina de Tombouctou est attribuée à l'Empereur mandingue Kankou Moussa qui le fit bâtir en 1325 à son retour du pèlerinage de la Mecque. Les travaux furent réalisés par les Andalous Abou Eshaq-Es-Sahéli-Al Touwadjin à qui Kankou Mousa offrit quarante mille mithkals d'or. L'ouvrage, construit en banco dans le style architectural sahélo-soudanien, comporte plusieurs piliers massifs et un minaret de forme pyramidale. Il semble avoir subi plusieurs modifications au cours de son histoire. D'après le Tarikh El Fetach, il fut démoli et reconstruit en 1590. D'après les traditions orales, le monument actuel est bâti sur les fondations de l'ancien. Les deux ouvrages, à en croire les traditions orales, ne diffèrent pas beaucoup, les mêmes matériaux (banco, bois) et les mêmes savoirs et savoir-faire ayant toujours été utilisés.

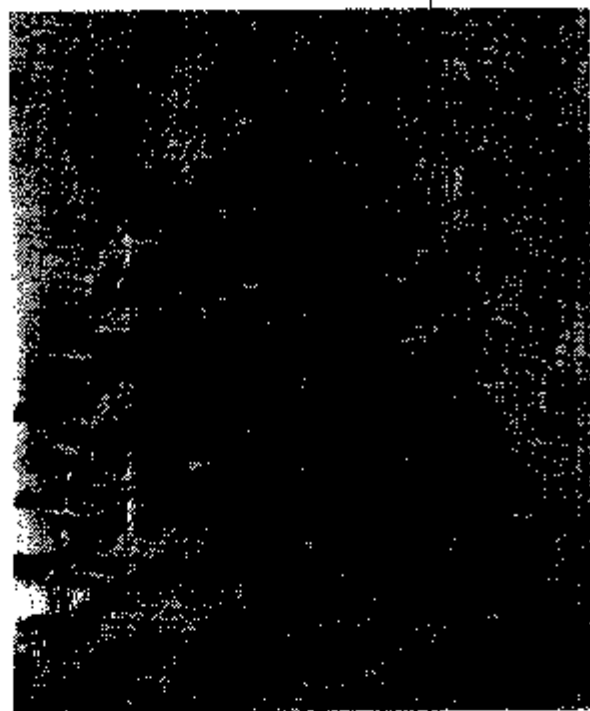


Fig 78 : Le Mihrab principal de Djingareiber, la grande Mosquée de Tombouctou. (photo DNPC)

2. La mosquée de Sankoré (Tombouctou)

La Mosquée de Sankoré semble remonter à l'époque mandingue. Mais, à en croire le Tarikh-Es-Soudan, elle est postérieure à Djingareiber. C'est à Sankoré que les cérémonies populaires du Maouloud prennent fin avec les bénédictions (Fatiha) et la prière du crépuscule. Tout comme Djingareiber, elle a subi d'importants travaux de restauration. D'après le Tarikh El Fetach, elle fut entièrement démolie en 1580 et reconstruite sur un plan nouveau. Avec ce plan, ses dimensions (longueur et largeur) correspondaient exactement à celles de la Kaaba à la Mecque.



Fig 79 : La Mosquée Sankoré à Tombouctou. (photo DNPC)

2. La mosquée Sidi Yehiya (Tombouctou)

La mosquée Sidi Yehiya a été construite en 1440 grâce au financement de Mohamed Naddi, chef coutumier de Tombouctou, qui désigna son meilleur ami Sidi Yehiya comme imam. Elle a aussi subi d'importantes modifications. Elle fut reconstruite en 1939. Aujourd'hui, seul le minaret semble garder son aspect original.

III. LES SITES HISTORIQUES

La Région de Tombouctou, surtout sa capitale régionale Tombouctou, « la ville mystérieuse » suscite depuis le XIX^{ème} siècle la curiosité des Européens qui tentèrent de localiser et visiter la

cité légendaire tant glorifiée, depuis le Moyen-Âge, par les chroniqueurs arabes. L'Anglais Gordon Laing fut le premier Européen à entrer à Tombouctou en 1826. Il est suivi par le Français René Caillé qui effectue le 20 avril 1828 tout seul le voyage et l'explorateur allemand Heinrich Barth qui séjourne à Tombouctou du 7 septembre 1853 au 8 mai 1854.

Les mémoires de ces divers explorateurs sont perpétuées à travers les maisons dans lesquelles ils ont séjourné. En plus de ces maisons, devenues des étapes touristiques incontournables dans la ville, il convient de signaler d'autres sites historiques, en rapport avec la fondation de certaines localités ou avec certains événements historiques importants.

Quelques sites historiques de la Région de Tombouctou

1. Le Puits de Bouctou

Pour les traditions orales, la ville de Tombouctou tient son nom de Tin - Bouctou qui, littéralement veut dire en Tamasheq "le puits de Bouctou". Tombouctou au départ n'était qu'un petit campement de transit autour du puits de Bouctou, une veille femme tamash  que. Ce petit campement, dont la création remonte probablement au XIIIème siècle, devait connaître un développement spectaculaire en raison de sa situation stratégique au contact du Sahara et du Niger. Le puits de Bouctou qui s'est bien conservé, est aujourd'hui en pleine médina et dans la cour du Musée municipal de Tombouctou.

2. Madougou

Madougou est le nom du palais que fit construire l'empereur mandingue Kankou Moussa en 1325 à son retour de la M  cque. Les travaux auraient été confiés à l'architecte andalou Abou Eshaq-Es-Sah  li-Al Touwadjin, le même qui a construit la mosquée de Djingareiber. Malheureusement, il ne reste plus rien de ce palais pourtant largement évoqué par les chroniqueurs, notamment Léon l'Africain (qui le qualifie d'un somptueux bâtiment situé au cœur de la ville) et Ibn Batouta (qui le décrit comme un imposant bâtiment comportant une coupole, des fenêtres en bois munies de rideaux de laine, une salle d'audience et une vaste estrade avec

gradins). A en croire Es-Sadi, auteur du Tarikh Es- Soudan, Ma-dougou se serait écroulé au cours de la première moitié du XVIIème siècle faute d'entretien.

3. Takaboundou (Tombouctou)

Takaboundou est une mare fr  qu  t  e par l'esprit de Sabougalanga, un génie tutélaire (bon) pour les femmes. Il leur permettait d'avoir du sel en effarouchant les dromadaires chargés de barres et sel. Pour le punir de ses méfaits les Oul  mas de Sankoré lui ont mis une entrave aux pieds. La mare est maintenant presque comblée en raison de la sécheresse et de l'ensablement qui s'en suit. Son reboisement est envisagé par les autorités de Tombouctou.

4. Tombouctou Koy Batouma (Tombouctou)

Le lieu symbolise le palais de Mohamed Naddi, chef coutumier de la ville de 1433    1467. Il a financé vers 1400 la construction de la mosquée Sidi Yehiya dont le 1er imam fut son meilleur ami Sidi Yehiya. Les deux amis, Mohamed Naddi et Sidi Yehiya auraient, d'après les traditions orales prévu leurs fins. Comme ils l'avaient dit, ils seraient morts une semaine l'un après l'autre.

5. La maison de René Caillé (Tombouctou)

René Caillé, un des explorateurs français les plus célèbres, effectue un voyage en avril 1828 à Tombouctou déguisé en Arabe. Il regagne la France en passant par Th  ghaza et le Maroc. La maison dans laquelle il séjourna lors de son passage à Tombouctou se trouve dans le quartier de Djingareiber. Cette maison est marquée aujourd'hui de deux plaques en bronze et en marbre.

6. La maison de Gordon Laing (Tombouctou)

L'explorateur anglais Gordon Laing est le premier Européen à entrer à Tombouctou en 1826. La maison où il effectua son séjour se trouve dans le quartier de Djingareiber et est marquée par une plaque de bronze pour lui rendre hommage. Il est assassiné sur le chemin du retour par les Touareg Berabich.

7. La maison de Heinrich Barth (Tombouctou)

Heinrich Barth, un explorateur allemand, a

séjourné à Tombouctou en 1853. La maison où il séjourna est située dans le quartier de Badjindé. Elle est marquée par une plaque de bronze et a été inaugurée en 1966 par le Président de la République fédérale allemande.

8. Le grand marché des esclaves (Tombouctou)

Le marché des esclaves de Tombouctou est situé à Badjindé. Il fut un des plus importants centres d'échanges entre les caravaniers du nord et les négociants des produits du sud du Sahara.

IV - LES TOMBES DE PERSONNAGES CELEBRES ET LES MAUSOLEES DE TOMBOUCTOU

Ils sont nombreux, et se trouvent partout, dans les rues, dans les mosquées. Les traditions les tiennent comme un rempart psychologique solide pour la ville, la protégeant de tout malheur naturel ou d'origine humaine. L'inventaire de ces tombes et mausolées de saints reste à faire. Mais leur nombre n'est certainement pas étranger au qualificatif de «ville des 333 saints» que l'on attribue à Tombouctou. Les environs de ces mausolées deviennent généralement des cimetières, les populations préférant inhumer leurs morts à côté des saints dans le but d'attirer sur eux la baraka de ces augustes personnages.

1. Le Mausolée de Sidi Mahmoud Ben Omar Mohamed Aquit (1498-1548)

Il s'agit d'un Sanehadji, né à Tombouctou en 868 de l'Hégire. Il fut le premier saint vénéré de la ville. Mort en 955 de l'Hégire, il serait enterré à 150 m environ au nord de la ville dans son vestibule. A côté de lui sont enterrés 167 autres saints. Saint de grande réputation, il est auteur de plusieurs ouvrages.

2. Le Mausolée de Al Akib Ben Mahmoud Ben Omar Mouhamed

Aquit Ben Omar Ben Ali Ben Yahya. Il est aussi un Sanehadji qui naquit en 913 de l'Hégire (1507). Parmi ses nombreuses œuvres, on compte l'agrandissement des trois principa-

les mosquées de Tombouctou pendant qu'il était Cadi de la ville. Il meurt en l'an 989 de l'Hégire (1583). A côté de lui sont enterrés 41 autres saints dont certains sont des étrangers.

3. Le Mausolée de Cheick Sidi Ahmed Ben Amar Arragadi

Il s'agit d'un grand philosophe Kounta qui a formé de nombreux disciples. Certains de ces disciples deviendront de grands érudits de la ville. Il meurt en 1718 à l'âge de 85 ans. A côté de sa tombe, à 200 m à l'ouest de la ville, reposent 20 autres saints et un grand nombre de chérifs.

4. Le Mausolée de Cheick Aboul Kassim Attouaty

Grand lettré, il est le premier à instaurer à Tombouctou la fête du Maouloud, fête anniversaire de la naissance du Prophète. Il meurt jeune en 936 de l'Hégire à l'âge de 33 ans. Sa tombe est à 150m à l'ouest de la ville. A côté reposent 50 autres oulémas originaires du Touat.

5. Le Mausolée de Cheick Mouhamad El Micky

Très pieux, il était réputé pouvoir passer facilement 3 jours sans manger, ni boire. Il meurt vers 1844 à l'âge de 80 ans. Sa tombe se trouve à l'ouest de la ville et à environ 30m au sud de celle du Cheick Abdoul Kassim.

6. Le Mausolée de Cheick Mouhamed Tamba-Tamba

Il appartient à la tribu des Kel Es Souk et serait venu à Tombouctou pour parfaire son éducation. Il meurt en 1210 de l'Hégire. Sa tombe est située au sud-ouest de la ville dans le Fort Cheick Sidi Backaye.

7. Le Mausolée de Cheick Al Imam Saïd

Les traditions retiennent qu'il était peul. Il meurt en 1260 à l'âge de 70 ans. Sa tombe est située au sud de la ville à côté de l'actuel château d'eau. A côté de lui repose Abdoul Salam Ben Mouhamed Gad.

8. Le Mausolée de El Imam Ismail

Il est originaire de Djenné et serait parti pour Tombouctou dans l'intention de visiter la ville

et de s'y recueillir. Malheureusement il n'arrivera jamais à destination. Fatigué et malade, il meurt à trois kilomètres de la ville. On l'enterre sur place sur l'actuelle route qui mène à Kabara.

9. Le Mausolée de Sidi Mouhammad Boukkou

Il appartient à la tribu Ida Ouali de Chinguetti (Mauritanie). Il a des parents à Touat. Il est mort en 1286. Le mausolée de sa tombe, situé à l'est de la ville a été reconstruit en 1960.

11. Le Mausolée de Sidi El Wafi El Araoui

Il n'est pas originaire de Tombouctou. Il y serait venu dans le double but de s'y recueillir et de parfaire ses connaissances. Il meurt en 1121 et est enterré à 15 m à l'est de Cheick Al Mahmoud, Cheikhna Ben Mouhammad Lamine.

12. Le Mausolée de Cheickh Mouhammad Sankoré, le Peulh

Il est venu poursuivre ses études à Tombouctou où il meurt en 1336 à l'âge de 60 ans. Il est enterré à l'est de la ville.

13. Le Mausolée de Cheickh Sidi El Mokhtar Ben Sidi Mouhammad Ben Cheickh Al Kabir

Il s'agit d'un philosophe qui, d'après les traditions, aurait connu Barth lors de son passage à Tombouctou.

15. Le Mausolée de Sidi Khiyar

Il a été un grand saint. Il meurt en 1220. Son mausolée se trouve au nord-est de la ville. A côté de lui sont enterrés 14 autres dont Cheikh Soufi Boukhel décédé en 1338.

V - LES FETES ET FESTIVALS

Les fêtes enregistrées dans la Région de Tombouctou sont généralement religieuses à l'exemple du Maouloud. Cette festivité, considérée comme la plus importante à Tombouctou, rassemble toute la population, y compris la diaspora tombouctienne qui tient à la célébrer dans sa ville natale. Outre le Maouloud, d'autres fêtes populaires caractérisées par des réjouissances ont été recensées dans la Région.

Quelques fêtes et festivals de la Région de Tombouctou

1. Le Ramadan

C'est la fête qui suit la fin du mois de carême. Célébrée dans toutes les localités, elle est marquée par une prière collective suivie de réjouissances populaires. A Tombouctou, la prière collective se tient au *Sakila* ou place des fêtes. Durant trois jours les jeunes se retrouvent au «*Kalémé*», la place publique où ils se font des cadeaux.

2. L'Al-Issa (Tombouctou)

L'Al-Issa est une fête destinée à commémorer le voyage nocturne ou ascension du prophète Mahomet. Elle a lieu chaque année selon un calendrier lunaire et dure un jour. Elle est marquée par des prêches, la lecture du Coran et les prières qui durent jusqu'à l'aube. Il est conseillé de ne pas dormir cette nuit. A l'aube, parents et amis se rendent visite et font des vœux de bonheur et de prospérité. Le jour de l'Al-Issa est considéré comme un jour faste où il convient d'après les croyances à Tombouctou, de se marier.

3. Le Tanaret (Tombouctou)

Le Tanaret est une fête annuelle destinée à commémorer l'anniversaire du retour du Pacha El Mansour Koreï. Sur prescription de ses marabouts, le Pacha El Mansour Koreï devrait franchir la tête de la première personne qu'il rencontre à l'entrée de la ville. Ayant rencontré une demi-sœur, il tenta d'accomplir lesdites prescriptions mais perça le tambour des joueurs qui célébraient le Tanaret. Depuis, les descendants du Pacha El Mansour Koreï, à dos de cheval bien harnaché, accomplissent ce rituel.

4. Le Maouloud

Le Maouloud est certainement l'une des fêtes religieuses les plus importantes dans la Région de Tombouctou. Il est destiné à célébrer l'anniversaire et le baptême du prophète Mahomet. La fête donne lieu à des lectures de Coran et des panégyriques. C'est aussi l'occasion pour les Tombouctiens de la diaspora, et aussi pour les femmes de porter leurs plus beaux costumes.

5. La Tabaski

Comme le Ramadan et le Maouloud, la Tabaski est célébrée dans toutes les localités. Elle correspond à l'anniversaire du sacrifice du mouton fait par le prophète Abraham. Comme pendant le Ramadan, la prière collective, qui se tient sur la place de la Salika, y est suivie pendant près de trois jours par des visites aux parents et amis, .

VI - LES INFRASTRUCTURES CULTURELLES.

La Région de Tombouctou est l'une des moins dotées en infrastructures culturelles. Cette situation est certainement en rapport avec la

situation économique de la Région et surtout son enclavement. Contrairement à d'autres régions comme Bamako et Mopti, peu de données ont pu être recueillies sur les infrastructures de la région.

Les bibliothèques de l'Opération Lecture Publique, représentées dans tous les Cercles sont les plus nombreuses. L'une des spécificités de la Région de Tombouctou est la présence de bibliothèques de manuscrits anciens dont la Bibliothèque Mama Haïdara et la Bibliothèque Fondo Kati et l'Institut des Hautes Etudes en Recherches Islamiques etc. qui détiennent chacune des milliers de volumes traitant de tous les sujets, théologie, grammaire, astrologie.



Fig 89 : la Mosquée Sankaré à Tombouctou. (photo DNPC)

REGION DE GAO

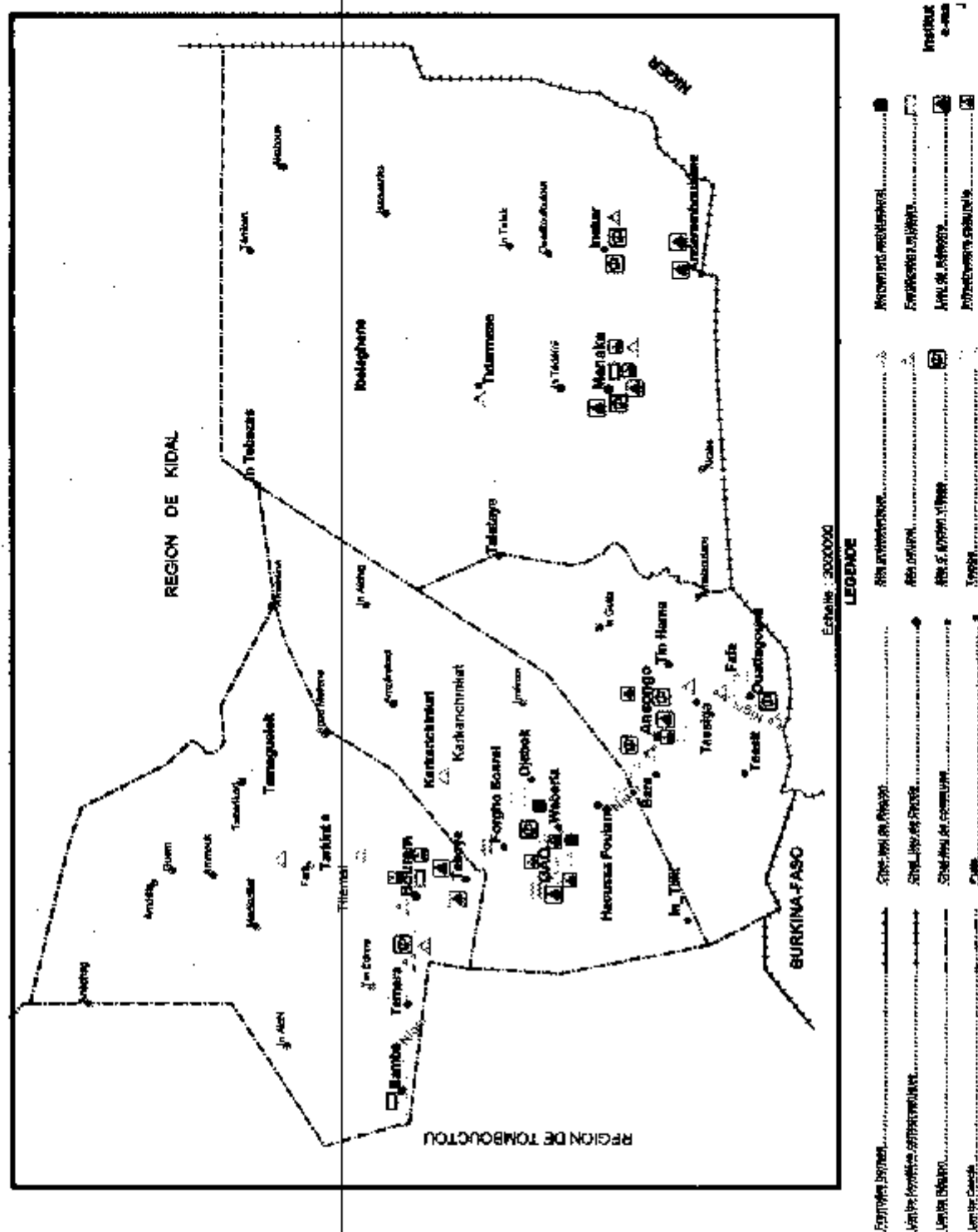


Fig 81 : Carte culturelle de la Région de Gao (Institut géographique du Mali)

PRESENTATION SOMMAIRE



Fig 82 : La résidence du Gouverneur. (photo Amadou B. Touré)

Situation : La Région de Gao est située dans la partie nord du Mali. Elle est limitée au sud-ouest par la Région de Mopti, au nord par la Région de Kidal, à l'ouest par la Région de Tombouctou et au sud-est par la République du Niger.

Climat : sahélien au sud et désertique au nord.

Superficie : 170 000 km²

Population : 400 000 habitants composés de Kel Tamasheq, Peuls, Songhaï, Sorko, Bamanan et Dogon.

Dates clés :

- 400 ap. JC : Fondation de Koukiya ;
- 690 : Fondation de Gao par les Sorko venus de Koukiya ;
- IX^{ème} siècle : Première mention de Kaw Kaw (interprété comme Gao) par Yacoubi, un auteur arabe ;

- 1010, le 14^{ème} roi de cette dynastie, Dia Kossoy transfère son palais de Koukya à Sanèye ;
- 1275 : Ali Kolon et Selman Nar fondent la dynastie des Chi ou Sonni ;
- 1364 – 1492 : Règne de Sonni Ali.
- 1325 : L'Empereur mandingue, Kankou Moussa, construit une mosquée à Gao à son retour de pèlerinage ;
- 1353 : Ibn Batouta, le voyageur de renommée mondiale, visite Gao ;
- 1492 – 1528 : Règne de Askia Mohamed
- 1495 : Construction du Tombeau des Askia par Askia Mohamed.
- 1591 : Bataille de Tondibi et début de l'occupation marocaine ;

- 1854 : L'explorateur allemand, Henrich Barth, visite Gao ;
- 1898 : Création des postes français de Bamba et Gao ;

Economie : Agriculture, élevage, pêche, exploitation minière (phosphate à Bourem).

I - LES SITES ARCHEOLOGIQUES

En dépit de son importance historique, la Région de Gao a été, jusqu'ici, peu privilégiée par les recherches archéologiques. Seules quelques zones ont été explorées : la ville de Gao et ses alentours où se concentrent quelques vestiges liés au développement de l'Empire Songhoy, la vallée du Tilemsi qui abrite plusieurs sites néolithiques et la zone d'Ansongo où se trouvent Koukya et Bentia, tous également liés à la naissance et au développement de l'Empire Songhoy.

1. Karkarichinkat

Le site de Karkarichinkat est situé à environ 45 km de Gao en bordure de la vallée du Tilemsi. Le site a été fouillé dans les années 1970 par Andrew Smith (Université de Cape Town, Afrique du Sud). D'après les datations obtenues lors de ces fouilles, l'occupation de Karkarichinkat remonterait au 4^{ème} millénaire avant notre ère. Les populations de Karkarichinkat vivaient de chasse, de pêche et d'élevage. Elles connaissaient la technique de la céramique et fabriquaient même des objets d'art, notamment des figurines en terre cuite représentant divers animaux.

2. Bentia et Koukya

Bentia serait le nom initial de Koukya. Le site, à l'abri des incursions des nomades, se situe dans une île des environs de la localité actuelle de Bentia, commune rurale de Watagouna (Cercle d'Ansongo). Pour les traditions, il a été la capitale des Dia qui l'auraient créé vers 400 de notre ère. Au XI^{ème} siècle, la dynastie des Dia aurait quitté Koukya pour Sanèye près de la ville actuelle de Gao. Le site est connu depuis le début du siècle par les archéologues qui y men-

tionnent la présence de structures. Il est associé à un immense cimetière qui, comme Sanèye comporte de nombreuses stèles portant des inscriptions arabes.

2. Gao Sanèye

Situé à environ 6 km du centre de l'actuelle ville de Gao sur un ancien bras du fleuve Niger, le site de Sanèye est constitué de deux ensembles : un immense tell correspondant probablement à la cité médiévale (décrite par les chroniqueurs arabes) et une vaste nécropole (appelée cimetière royal) avec plusieurs pierres tombales ou stèles souvent gravées d'inscriptions en arabe. D'après les traditions orales, le site de Sanèye aurait été fondé par des populations originaires du Yémen. Celles-ci, en souvenir de leur terre d'origine l'auraient appelée Sanèye dérivé de Sanaa, capitale du Yémen. Elle devient la résidence des souverains de la dynastie de Dia quand, vers 1010, le 14^{ème} roi de cette dynastie, Dia Kossoy, y transfère son palais de Koukya. Sanèye aurait été abandonnée au XIV^{ème} siècle, lorsque les deux enfants du dernier roi, Dia

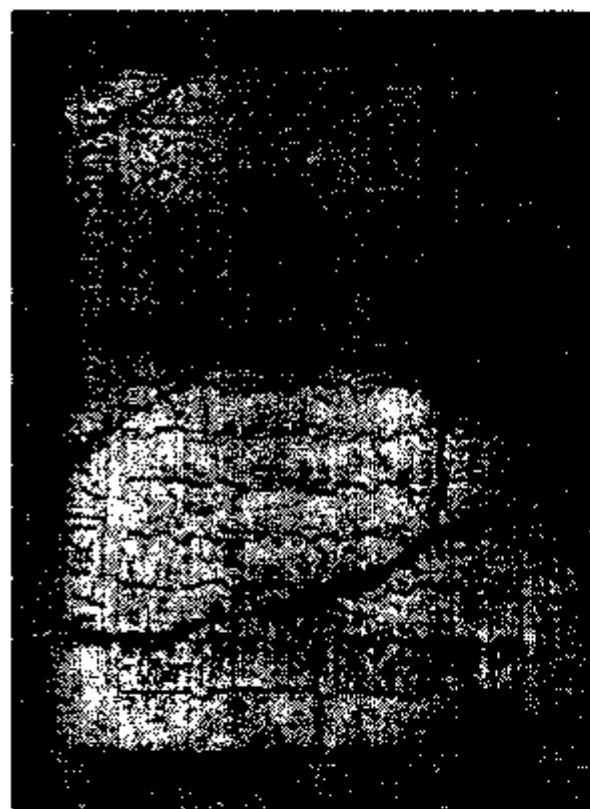


Fig 83 : Exemple de stèle épigraphiée en caractère arabe retrouvée sur le site de Gao Sanèye (photo DNPC).

Assiby, Ali Kolon et Souleymanar, alors en

otage dans la cour du Mandé, s'enfuient et viennent créer la dynastie des Sonni qui se fixe à Gao au XV^{ème} siècle. D'autres versions soutiennent que les deux agglomérations, Sanèye et Gao (sur les bords du Niger) auraient existé en même temps, la première étant la ville commerçante habitée par les Arabo - Berbères et la seconde la ville autochtone où résidait le roi Songhoy.

Malgré son importance, Sanèye n'a fait l'objet que de recherches sporadiques. Ces recherches qui commencent dans les années 1930 avec les administrateurs coloniaux se poursuivent dans les années 1970 avec Colin Flight, (un archéologue écossais). Elles ont essentiellement été pratiquées sur le cimetière royal. Elles ont montré la présence de stèles avec inscriptions en arabe. Certaines des stèles, en marbre, seraient importées d'Andalousie. Plusieurs d'entre elles ont été transcrites. Elles nomment de simples personnes (hommes ou femmes), mais aussi des rois, des reines et mentionnent des personnes appartenant à leur ascendance. Pour reprendre les mots de Paolo Farias (Université de Birmingham, Angleterre), elles constituent une précieuse source d'informations sur la vie politique et culturelle de Gao entre les XII^{ème} et XV^{ème} siècles.

Contrairement à la nécropole, le tell a très peu attiré les archéologues. Il est soumis à d'intenses fouilles clandestines pratiquées par des pillleurs à la recherche d'objets archéologiques, en particulier les anciennes perles exotiques en verre ou en cornaline.

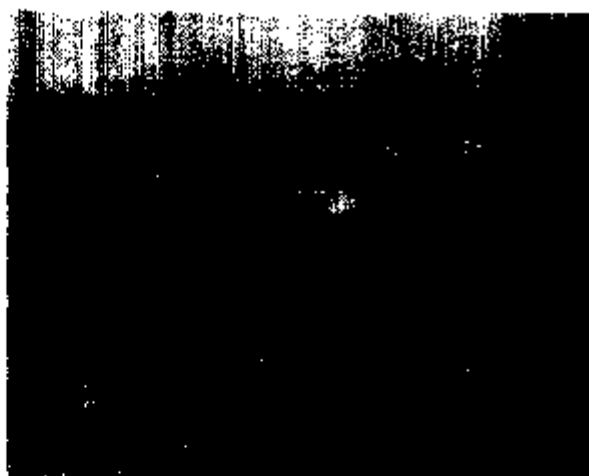


Fig 84 : Surface pillée sur le site de Gao Sanèye. (photo DNPC)

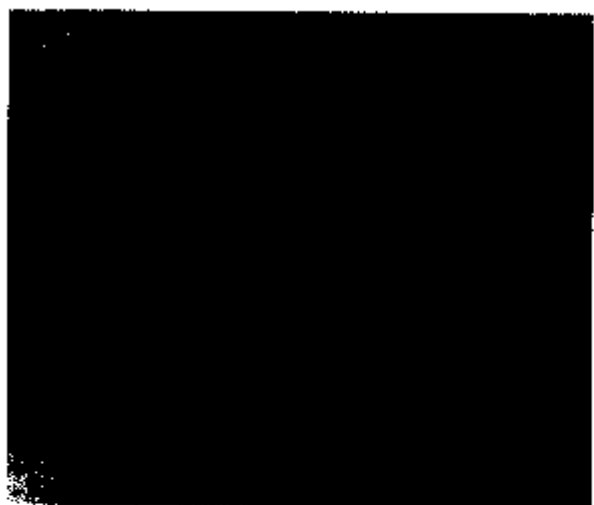


Fig 85 : Les pillleurs à l'œuvre à Gao Sanèye (photo DNPC)

D'après Boubou Gassama, Directeur Régional de la Jeunesse, des Sports, des Arts et de la Culture de Gao, ces perles, très prisées par les femmes Touareg et maures seraient vendues sur place ou exportées en Europe ou aux Etats Unis. En effet, certaines de ces pièces de Sanèye ont récemment fait l'objet de publicité dans des magazines anglais et américains spécialisés dans la vente d'objets antiques.

Le fléau du pillage, qui rappelle celui des togo du delta et des tumulus du sud, est heureusement en voie d'être résorbé grâce aux efforts conjugués du Ministère de la Culture et de la municipalité de Gao qui ont engagé un gardien qui veille constamment sur le site.

Une campagne de sauvetage qui vient d'y être effectuée par la Direction Nationale du Patrimoine Culturel et l'Université de Kyushu (Japon) a révélé la présence de belles structures en briques cuites associées à divers artefacts dont des tessons de céramique et une énorme quantité de perles en verre ou en cornaline. Les datations en cours devraient permettre de mieux cerner la période d'occupation du site.

3. Le site de la mosquée de Kankou Moussa

C'est le site de la mosquée construite par Kankou Moussa, l'empereur du Mali à son retour de la Mecque en 1324. Gao, alors une dépendance de l'Empire du Mali, était l'un des points de rencontre des pistes caravanières qui traversaient le désert et des pistes venant du sud. La construction de la mosquée est attribuée à l'architecte Andalou Abou Isac Es Sahe

qui faisait partie de la suite du Mansa à son retour de la Mecque. Les ruines du bâtiment qui ont été visitées par l'explorateur allemand Henri Barth en 1854, ont maintenant disparu à l'exception de quelques dalles. Les administrateurs coloniaux, puis Raymond Mauny ont effectué des fouilles sommaires sur ce site et ont mentionné la présence de plusieurs structures en briques cuites ou crues. Mauny, sur la base de la présence d'un mirhab, interprète une de ces structures comme les restes de la mosquée construite en 1324 par Mansa Moussa. Les fouilles effectuées en 1993 par T. Insoll (Université de Cambridge) sur le même site ont révélé la présence de structures en briques cuites associées à de nombreux objets exotiques importés, de nombreuses perles (en verre, en cornaline ou en terre cuite), céramique émaillée, objets en cuivre et attestant de la richesse de Gao, de son rôle de métropole du commerce transsaharien. En 2003-2004, une campagne de fouilles menées par la Direction Nationale du Patrimoine Culturel, l'Institut des Sciences Humaines et le Musée National d'Ethnologie d'Osaka (Japon) sur le même site a révélé une série de murs colossaux construits avec divers matériaux : pierres sèches (pour la plupart des murs), briques cuites et briques moulées en banco cru. On peut déjà déceler plusieurs pièces dont une entrée monumentale décorée avec une maçonnerie de briques cuites. A priori, ces murs ne semblent pas être ceux de la mosquée. Par contre, ils pourraient appartenir à des structures ou à un souk qui l'annexaient.



Fig 86 : Fouilles archéologiques sur le site présumé de la Mosquée de Kankou Moussa à Gao. (photo DNPC)

II - LES SITES HISTORIQUES.

La Région de Gao, l'une des régions du Mali voire de l'Afrique Occidentale les plus chargées d'histoire, regorge de lieux de mémoire qui couvrent une vaste période qui va de la période de l'Empire Songhoy à la période actuelle en passant bien sûr par l'époque coloniale.

1. Koïma Hondo (Gao)

Le site de Koïma Hondo, aussi connu sous le nom de la dune rose, est une immense dune située sur la rive droite à environ 4 km à l'ouest de Gao. Pour la tradition, il s'agit du site occupé par les Sorko qui ont migré de Koukyia. La tradition considère également le site comme le port d'attache de la flottille de l'Askia Mohamed. Du haut de la dune, les armées de l'Askia pouvaient percevoir tout ennemi navigant sur le fleuve ou marchant dans la plaine environnante. Le site qui recèle à la surface un important matériel (tessons de poteries et morceaux de scories) peut, avec des recherches livrer des informations importantes sur les débuts de Gao.

2. Le Tombeau des Askia.

Le Tombeau des Askia est le vestige le plus important et le mieux conservé de l'empire Songhoy. Il comprend une massive tour pyramidale en banco encadrée de deux bâtiments également en banco qui servent d'espace de prière respectivement pour les hommes et les femmes. Tout autour de ces bâtiments, se trouve un vaste cimetière ancien avec plusieurs tombes matérialisées par des stèles épigraphiques. A l'est de cette nécropole et jusqu'à un petit mirhab existe un vaste espace qui accueille les prières des fêtes de la Tabaski.

La construction du Tombeau des Askia est attribuée à Askia Mohamed Touré. Ce dernier, qui monte sur le trône de l'Empire Songhoy en 1493, instaure une monarchie basée sur l'islam. En 1495, il effectue un pèlerinage à la Mecque. De passage en Egypte, il est impressionné par les pyramides et décide de se faire construire un monument pareil pour qu'à sa mort il y soit enterré. A son retour, Askia Mohamed recrute 100 maçons dans le Macina (delta intérieur du Niger). Toutes les ethnies de l'empire auraient aussi envoyé leurs représentants pour participer aux travaux.

Selon certaines sources, la tour pyramidale (initialement conçue pour recevoir la sépulture de Askia Mohamed) renferme effectivement le corps du Khalife. D'autres sources soutiennent le contraire et notent que cette pratique n'aurait jamais été possible en raison de l'islam et que Askia Mohamed repose quelque part à l'est du monument.



Fig 87 : Le tombeau des Askia à Gao. (photo DNPC)

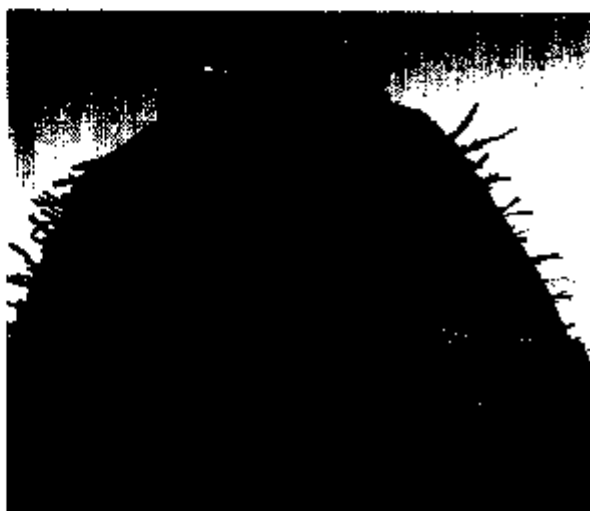


Fig 88 : Tour pyramidale du Tombeau des Askia. (photo DNPC)



Fig 89 : Réunion du comité de gestion du Tombeau des Askia sur le site. (photo DNPC)

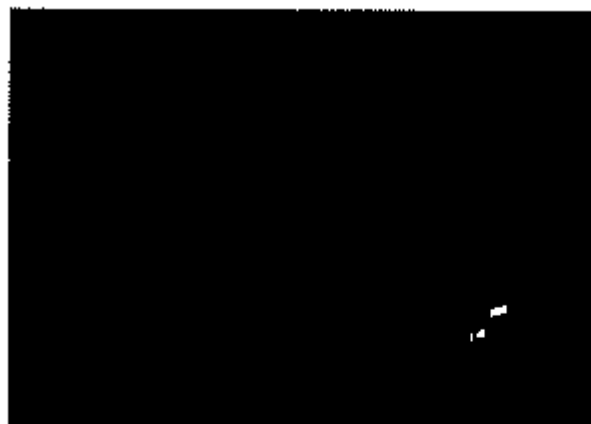


Fig 90: Vue aérienne du Tombeau des Askia, Gao (photo DNPC)

Le site a connu différentes utilisations au cours de son histoire. Du temps de Askia Mohamed, il servait déjà d'espace de prière. L'empereur aurait en effet construit un petit mihrab à l'emplacement du bâtiment qui sert d'espace de prière aux hommes. Cette utilisation est certainement à la base de l'appellation Askia Djir (littéralement mosquée de l'Askia) que préfèrent les populations de Gao. Pendant plusieurs siècles, il a abrité l'ensemble des rituels associés à la pierre blanche et à l'emplacement de cette dernière. Cette pierre blanche, Tondi Kar, ramenée par Askia Mohamed de la Mecque, serait tombée à quelques mètres du site de la tour. Personne n'étant capable de la relever, l'Askia décrète qu'il s'agit d'un signe de Dieu et, depuis, et pendant des siècles, la pierre (aujourd'hui disparue) a fait l'objet d'un important rituel. Le jour de son mariage, chaque femme songhoy doit passer sur cette pierre. Le petit mihrab dans la partie Est de l'espace de prière pendant la Tabaski aurait été bâti à l'emplacement de cette pierre blanche dont la disparition dans les années 1970 a été fortement ressentie par les populations de la ville de Gao. Beaucoup de personnes, y compris certains notables de la ville, lui attribuent la sécheresse qui frappe le Sahel depuis 1973.

Aujourd'hui, le Tombeau des Askia constitue le seul monument encore fonctionnel de l'Empire Songhoy, accueillant non seulement les prières mais aussi diverses manifestations socioculturelles dont les cérémonies religieuses de mariage, le Festival des Arts et de la Culture Songhoy, la fête du 22 septembre qui commémore l'indépendance du Mali.

Bien qu'agé de plus d'un demi-millénaire, le Tombeau des Askia est très bien conservé grâce à l'entretien régulier, notamment le crépissage périodique, que lui apporte la population de Gao. Le site, depuis 1954, est inscrit à l'inventaire (Arrêté N° 4179 du 16 décembre 1954). Un projet de décret, le classant dans le patrimoine culturel national, a été adopté par le Conseil des Ministres lors de sa session du 27 septembre 2003. Son dossier d'inscription sur la liste du patrimoine de l'UNESCO a été soumis au Centre du patrimoine mondial en janvier 2003. Depuis le 28 juin 2004, le Tombeau des Askia est classé Patrimoine mondial de l'UNESCO, le 4e au Mali.

3. L'île de Gounzourey, Commune de Bagoundje, Cercle de Gao

Gounzourey est un îlot du Niger mesurant 500 m² de superficie. C'est sur cette île que Askia Mohamed vieux et malade aurait été exilé après avoir été renversé de son trône.

4. Tondibi (Commune de Taboye, Cercle de Bourem)

Tondibi est un important site qui a été le théâtre de la bataille historique de 1591 entre le Pacha Djouder et l'armée songhay. La surface du site est parsemée de fosses communes et jonchées de pointes de flèches.

5. Le cimetière de Moussa Aminou (Ouani, Commune de Taboye, Cercle de Bourem)

Le site contient la tombe du marabout Moussa Aminou de Ouani, disciple de Cheick Hamalla et ceux de certains de ses adeptes tous tués lors de l'insurrection de Ouani le 26 mars 1947. Le site est l'un des symboles de la résistance des Hamalistes à l'administration coloniale française.

6. Le fort de Bourem (Commune de Bourem Foghas, Cercle de Bourem)

Le fort de Bourem est un ouvrage dont la construction remonte à 1900. Ce bâtiment, en banco, comprend les logements, le magasin, le réfectoire, la prison, la tour de guet et la cuisine. Il est en état de dégradation avancé, avec seulement quelques pans de mur qui tiennent encore debout.

7. Le fort de Ménaka (Ménaka)

La construction de cet ouvrage défensif remonte à 1906. Il comprend la prison (16 chambres) et la garnison des tirailleurs. Le bâtiment en banco, est maintenant en ruine.

8. Tahabanat (Ménaka)

Tahabanat est une dune qui surplombe la ville de Ménaka. C'est sur cette dune que la première colonne française a installé son campement à son arrivée dans la région. Elle aurait été utilisée comme poste d'observation par l'armée malienne pendant les événements tragiques du nord.

9. La maison de repos du Président Modibo Kéita (Commune d'Anderaboukane, Cercle de Ménaka)

Construit en banco dans le style architectural soudanien, cet ouvrage comprend cinq chambres, un salon et une toilette. Sa construction est attribuée à Modibo Kéita, premier Président de la République du Mali. Ce dernier, lors d'une visite à Anderaboukane fut séduit par ce site situé au bord d'une mare et décida d'y ériger un pied-à-terre.

10. Le cimetière colonial d'Ansongo

Le cimetière est constitué de huit tombes individuelles dont celle de l'Adjudant d'infanterie coloniale Julien Ehouarn mort en 1921.

III - LES SITES NATURELS ET LES PAYSAGES CULTURELS

La présence de trois zones naturelles (les zones sahélienne et saharienne et la vallée du Niger), confère à la Région de Gao une diversité de paysages naturels qui rivalisent de beauté. Il s'agit de dunes, de pics rocheux, de mares dans le désert, de rochers façonnés par l'érosion. Ces formations, d'origine naturelle, sont souvent associées à des croyances mythiques encore vivaces dans la Région.

1. Dodia (Commune d'Anderaboukane, Cercle de Ménaka)

Il s'agit d'une colline qui surplombe le village et

sur laquelle sont gravées dans le rocher des inscriptions en *tiffinar*. Le site comporte également des gravures représentant des empreintes de pied sur les rochers censées être celles du Prophète et de sa chamelle.

2. Sourgo Nda Gabibo (Commune de Goutandou, Cercle de Bourem)

Le site Sourgo Nda Gabibo est composé de trois rochers dont un dans le village au bord du fleuve et les deux autres dans le lit du fleuve. Ces rochers sont pleins de signification. Ils représenteraient une mère et ses deux enfants qui sont le noir cultivateur (Gabibi) et le blanc (Touareg). La mère tente de réconcilier les deux frères perpétuellement en conflit.

3. Seuil de Taoussa (Tossaye Taoussa, Commune de Bourem Foghas, Cercle de Bourem)

Le seuil de Taoussa est situé dans la partie la plus rétrécie du lit du Niger. Le fleuve s'y fraie une voie dans une table rocheuse. D'après les traditions orales, le site serait habité par des esprits.

4. Daro Toubalò (Taoussa, Commune de Kanga Bourem, Cercle de Bourem)

Daro Toubalò veut dire "le tambour de Daro". Ce site, qui est un élément du seuil de Tossaye, est composé de deux rochers situés de part et d'autre des rives du Niger. Tout piroguier étranger passant à cet endroit doit faire une offrande aux esprits sous peine de voir sa pirogue immobilisée.

5. Grotte Sagarhia (Djira, Commune de Bourem Foghas, Cercle de Bourem)

Cette grotte, située sur la rive gauche du Niger, est aujourd'hui ensablée. D'après les traditions orales, le Prophète Mahomet y aurait séjourné et l'aurait abandonnée suite aux aboiements d'un chien. Le site, en raison de cette tradition, est utilisé par la population qui vient s'y recueillir et formuler des vœux pour la résolution de tout problème.

6. La vallée de Tedjerêr (Commune d'Alata, Cercle de Ménaka)

La vallée de Tedjerêr est un oued dont la profondeur est estimée à 50 m. C'est aussi une terre salée et une zone privilégiée par les éleveurs pour la cure salée des troupeaux.

7. Aguidma (Commune de Tindermen, Cercle de Ménaka)

Aguidma est une grotte dont les parois sont naturellement taillées sous forme d'étagères. Cette grotte, d'après les traditions orales, aurait été utilisée par les savants qui y auraient déposé des manuscrits anciens. A ce titre, elle est qualifiée par les populations de bibliothèque naturelle.

8. Tiguirininawen (Commune de Tindermen, Cercle de Ménaka)

Le site de Tiguirininawen est caractérisé par un énorme rocher qui surplombe une grande plaine. Il porte des inscriptions en Tiffinar et cupules, les qui, d'après les traditions orales, étaient utilisées pour le jeu de «*wali*».

9. Tahabanat (Commune d'Inékar, Cercle de Ménaka)

Le site de Tahabanat est une zone de terre salée. Il comporte aussi un puits artésien d'eau tiède en toute saison. L'eau de ce puits artésien est réputée avoir des vertus thérapeutiques. Non loin de cette zone de cure salée, il ya une grotte qui, comme celle d'Aguidma, aurait été utilisée comme dépôt de manuscrits anciens.

9. Tonditithio (Bourra, Cercle d'Ansongo)

Littéralement, Tonditithio veut dire "pirogue en pierre". En fait, le site désigne un rocher de 2, 20 m de longueur sur 1, 30 m de largeur que l'érosion a sculpté en forme de pirogue. Pour les traditions, les passagers de la pirogue, pour être suivis par des assaillants auraient formulé le vœu que leur engin soit transformé en pierre. Cette «pirogue» continue d'être vénérée par les populations.

10. Baguel Bayel (Labezanga, Commune de Ouatagouna, Cercle d'Ansongo)

En Songhaï, *baguel bayel* veut dire la "pierre en forme de tambour". Le site est caractérisé par la présence d'un bloc de rocher situé sur la rive

droite du Niger en face de Labezanga et auquel l'érosion a donné la forme d'un tambour. D'après les traditions, ce «tambour» initialement appartenait à des esprits qui le jouaient les nuits de vendredi et lundi. Il comporte aussi

huit cupules rondes que les populations interprètent comme un jeu de «*walis*». Le tambour aurait cessé de résonner depuis les années 1960.



Fig 91 : Une troupe Takamba de Gao (photo DNPC)

REGION DE KIDAL

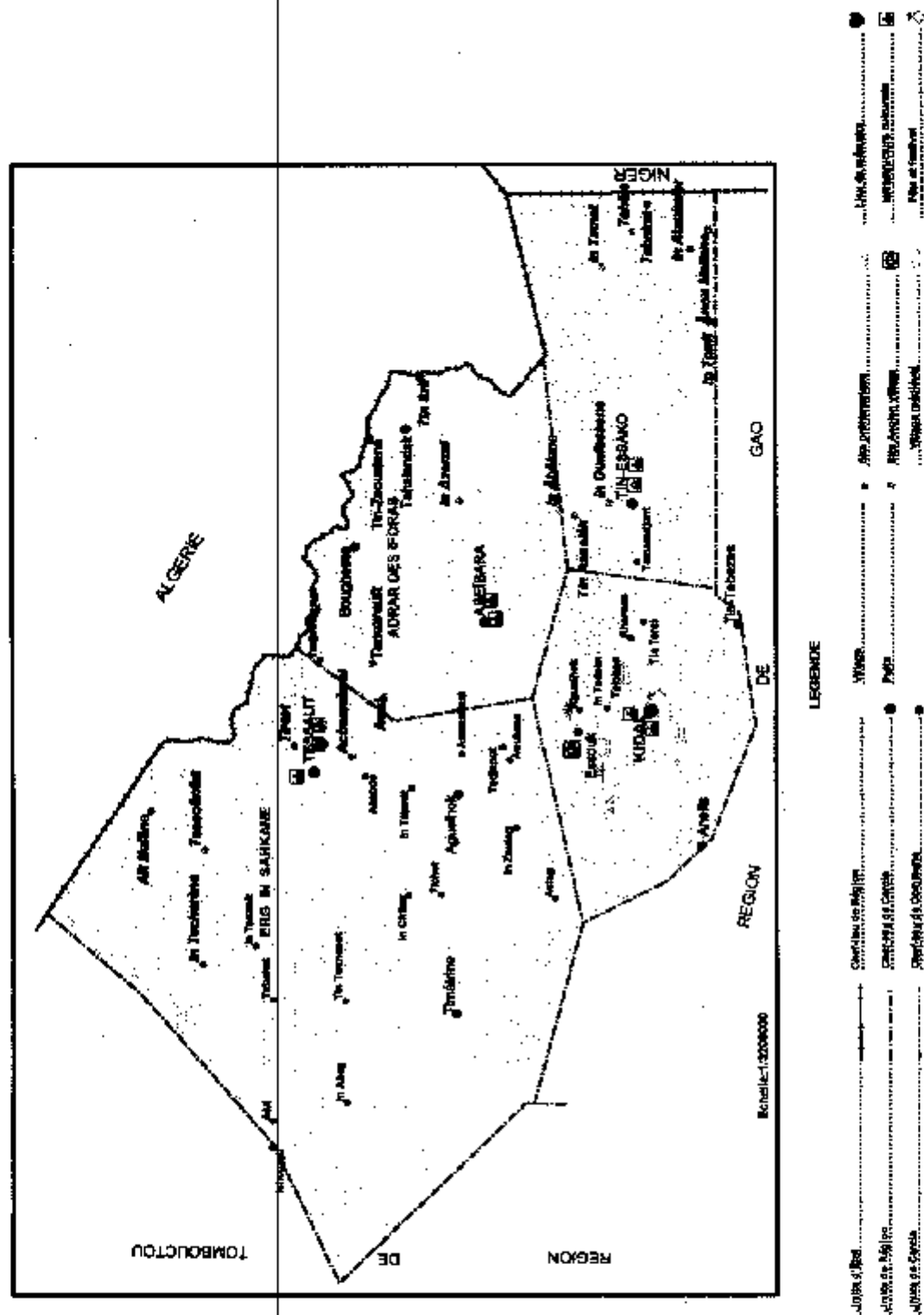


Fig 92 : Carte culturelle de la Région de Kidal (Institut géographique du Mali)

PRESENTATION SOMMAIRE :



Fig 93 : Les cavaliers à l'accueil des invités au Festival Takoubelt, édition 2004 à Es Souk (photo DNPC)

Situation : La Région de Kidal, située dans l'extrême nord-est du Mali, est limitée au nord par l'Algérie, au sud par la Région de Gao, à l'est par la République du Niger et à l'ouest par la Région de Tombouctou.

Climat : Désertique.

Superficie : 260 000 km².

Population : 42386 habitants (recensement de 1998) composés de Kel Tamasheq, Bella, Songhoy, Arabes, Bamanan, Dogon, Soninké.

Dates clés :

- Xème siècle ap. JC : Première mention du site de Tadmekka (Es - Souk) par Ibn Hawkal, auteur arabe ;
- 1640 : Abandon de Es-Souk suite à des guerres intestines entre Touareg ;
- 16 février 1909 : Création du poste

militaire français de Kidal ;

- 1934-1936 : Construction du bagne de Kidal ;
- 8 août 1991 : Création de la Région de Kidal (Ordonnance N° 91-039/P-CTSP du 8 août 1991) ;
- 29 décembre 1997 : Fermeture du bagne de Kidal (Décret 97-409/P-RM du 29 décembre 1997) ;

Economie : Agriculture, élevage, artisanat.

I - LES SITES ARCHEOLOGIQUES

La Région de Kidal, en raison de son enclavement, est certainement l'une des régions les moins explorées du Mali. Pourtant, il s'avère que la Région, en dépit de la rigueur de son climat ait été un important foyer de peuplement humain comme l'atteste la présence d'ancien-

nes cités et de nombreuses stations d'art rupestre particulièrement nombreuses dans les massifs de l'Adrar des Iforas.

1. Les stations d'art rupestre de l'Adrar

La Région de Kidal, en particulier l'Adrar des Iforas est le principal centre d'art rupestre du Sahara malien. Cet art rupestre, connu depuis le XIX^{ème} siècle, a attiré tout le long du XX^{ème} siècle de nombreux chercheurs dont Mauny, Henri Lothe, Rimbault et Christian Dupuy. Ces figurations de l'Adrar des Iforas sont gravées ou peintes. Elles se répartissent entre des centaines de stations dont certaines sont situées à proximité des ruines d'anciennes cités comme Es-Souk, Tamadant, Talhohas. En plus des animaux sauvages et domestiques, des personnages (souvent porteurs de javelots et de lances), des chars, cet art rupestre de l'Adrar dépeint des pratiques pastorales et même des images qui semblent évoquer des coutumes et des mythes de peuples pasteurs habitant actuellement le Sahel. On y trouve aussi des représentations de *tifinar*, l'écriture des Kel Tamasheq considérée comme la plus ancienne écriture au sud du Sahara.

La chronologie exacte de ces fresques rupestres est difficile à déterminer. Certains auteurs sur la base de critères iconographiques et stylistiques ont proposé quatre grandes ères chronologiques :

- la phase naturaliste (VI^{ème}-V^{ème} millénaire av. JC) caractérisée par des représentations d'éléments de la grande faune, notamment les bubales ;
- la période bovidienne (II^{ème} - I^{er} millénaire av. JC) caractérisée par l'abondance des scènes liées à l'élevage, notamment du bœuf ;
- la période du cheval (fin II^{ème} millénaire - début I^{er} millénaire) qui montre des chevaux attelés à des engins à deux roues ou tout simplement montés par des cavaliers ;
- la période du chameau (à partir du début de l'ère chrétienne) caractérisée par la présence du chameau.

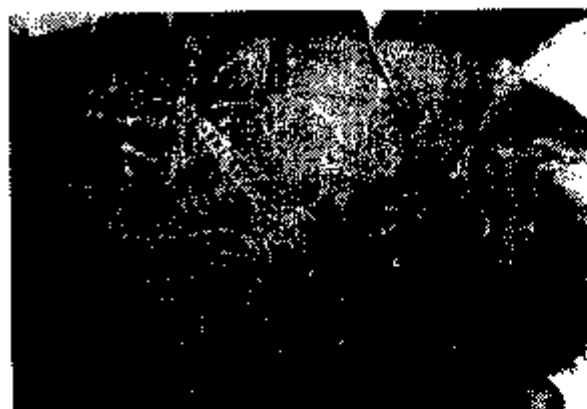


Fig 94



Fig 95

Fig 94 - Fig 95 : Aspects de l'art rupestre de l'Adrar des Iforas. (photo DNPC)

2. Es-Souk

Le site d'Es-Souk est aussi connu sous le nom de Tadmekka. D'après les traditions, Tadmekka viendrait de Tadatgh Makkat qui, en kel Tamasheq, veut dire «c'est ici la Mecque».

On connaît peu de choses sur le début de cette ville qui pourtant est considérée comme l'un des plus anciens centres du Sahara à nouer des contacts commerciaux avec le monde méditerranéen. Avec l'accroissement de ce commerce, Tadmekka aurait pris le nom d'Es-Souk, qui littéralement signifie marché en Arabe.

La première mention écrite de Es-Souk apparaît au X^{ème} siècle chez Ibn Hawqal qui la décrit comme une étape importante du Soudan à partir de Ouargla. El Bekri (1068) la décrit comme une grande ville mieux bâtie que Gana Kaw Kaw (Gao). Il donne des détails sur la population (qu'il présente comme des Berbères musulmans qui se voilent la ure), sur le roi (qui porte un turban rouge, une tunique jaune et des pan-

talons bleus), sur les voies commerciales et les denrées notamment le sel. Plus tard, de nombreux autres chroniqueurs, Idrissi (1154), Ibn Kaldoun (1353) et Al Kufubi (1381) présentent Es-Souk comme une des métropoles du Sahara qui sut maintenir pendant le Moyen-Age des liaisons commerciales entre le Soudan et le bassin méditerranéen.

Comme on peut s'y attendre, la situation stratégique d'Es-Souk sur les routes commerciales et les richesses qu'elle tirait de ce commerce ont suscité bien des convoitises. D'après Delafosse, elle a été l'une des dépendances de l'Empire du Mali sous le règne de Mansa Moussa. Madame I.y (1977) décrit cette dépendance comme étant très souple se réduisant en un simple tribut annuel payé par la ville au souverain du Mali. Redevenue indépendante, Es-Souk sera conquise de nouveau par les Songhoy sous le règne de Sonny Ali Ber mais pendant une courte période.

L'abandon de la ville, qui remonte probablement au XVIII^{ème} siècle, est attribué à plusieurs facteurs en particulier aux guerres intestines entre les tribus touareg. D'après les traditions, les différentes tribus de la ville essaimèrent après l'abandon de la cité dans différents endroits, dans l'Adrar, vers la Région de Tombouctou et vers le bassin du Niger.

Aujourd'hui, les ruines d'Es-Souk, situées à 45 km à vol d'oiseau au nord-est de la ville de Kidal, s'étendent de part et d'autre de l'oued du même nom et sur environ 1 km de longueur pour environ 300 m de largeur. Les maisons les plus importantes et dont les murs sont les plus visibles se trouvent en amont d'une petite île au milieu de l'oued.



Fig 96 : Site archéologique d'Es-Souk. (photo DNPC)

Parmi ces structures qui dépassent souvent 0,50m de hauteur, on compte les restes de deux mosquées. Partout, aux alentours de la ville s'étendent de vastes nécropoles avec des tombes souvent marquées par des cercles de pierres.

L'éclat du site est rehaussé par la présence de nombreux chars gravés sur des rochers tout autour de l'ancienne agglomération. Ces chars gravés montrent que le site constituait certainement une des étapes de la fameuse route de « Garamantes », une ancienne voie de pénétration entre le Fezzan et le bassin du Niger.

Malgré son importance, Es-Souk n'a pas encore fait l'objet de recherches substantielles. Connu depuis les premières décennies de la colonisation, elle a été visitée par plusieurs auteurs dont De Gironcourt, Gauthier, Henri Lothe et Raymond Mauny. Ce dernier y effectua un sondage en 1952 et découvrit un mobilier archéologique composé essentiellement de tessons de céramique. Le site, d'après les informations, fut l'objet d'un pillage intense destiné à collecter d'anciennes perles très prisées des femmes touareg et maures.

En 1954, Es-Souk a été inscrit à l'inventaire (Arrêté N° 4179 du 6 décembre 1954 prononçant inscription des monuments naturels et des sites relevant de la France d'Outre Mer). Depuis 1999, elle figure sur la liste indicative des biens culturels maliens susceptibles d'être inscrits sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. En 2002, une Mission Culturelle chargée d'accompagner les populations dans la conservation et la gestion du site a été créée sur le site (Ordonnance N°02 061/P-RM du 01 juin 2002 portant création de la Mission Culturelle d'Es-Souk).

3. Talhohas (Cercle de Kidal)

Es-Souk n'est pas la seule cité ancienne de l'Adrar des Iforas. Les vestiges de plusieurs villes sont également signalés. Parmi ces cités on compte Talhohas mieux connue en raison de sa situation privilégiée à 23 km de Kidal sur la piste qui mène à Intedeine.

Talhohas se présente comme une série de ruines de petites agglomérations isolées les unes

des autres et s'étendant sur plus de 2 km de part et d'autre d'un oued aussi nommé Talhohas. Le site principal occupe un espace mesurant environ 50 m de côté. On peut y observer des murs épais de près de 70 cm et entourant des cours où se trouvent de petits compartiments. Le caractère islamique de Es-Souk, notamment les vestiges de mosquées, est absent. Par contre, les populations semblent avoir pris certaines précautions pour se protéger des eaux torrentielles de l'oued comme l'attestent les digues qui séparent les agglomérations du cours d'eau.

Tout comme Es-Souk, Talhohas est affecté par un pillage intense destiné à la collecte de perles anciennes. Il n'est pas exclu que les deux sites aient eu les mêmes fonctions commerciales et qu'elles appartiennent à la même période. Mauny, dans les années 1950, y a recueilli une collection de céramiques qui rappellent celles d'Es-Souk.

4. Tamaradant

Tamaradant, à environ 100 km à l'est de Kidal, sur la piste de Tin Essako et à la confluence de l'oued Tamaradant et de l'oued Edjerer, est une autre cité ancienne de l'Adrar des Iforas.

Cette cité ancienne, qui était fortifiée, est située sur un piton rocheux. L'enceinte remarquable a des murs parfois épais de trois à sept mètres pour une hauteur atteignant souvent plus de cinq mètres. Bien que moins vaste, il paraît mieux conservé qu'Es-Souk. On y remarque aussi de nombreuses gravures rupestres.

5. Kidal

Il s'agit d'une ancienne cité située à l'ouest de Kidal et sur la rive gauche de l'oued de Kidal. Il mesure plus de 800 m de longueur pour environ 200 m de largeur. On peut y observer des restes de structures construites avec des blocs de granit joints avec du banco mélangé à des gravillons. Ces constructions, par leur matériau et leur style, rappellent celles d'Es-Souk et Talhohas.

Il semble que cette cité existait déjà du temps de l'Empire du Mali. D'après les traditions, Mansa Moussa, à son retour à la Mecque en 1325, y aurait fait escale. La ville, pour lui rendre hom-

mage, lui aurait offert de nombreux chevaux pour soulager les siens fatigués par le long voyage.

Malgré son importance, cette ancienne cité de Kidal a du mal à se conserver en raison de divers facteurs en particulier l'urbanisation anarchique qui empiète sur le site.

6. In Terhichmen

Cette cité ancienne, située à 3 km au nord ouest de Kidal sur les bords d'un oued de Kidal, mesure environ 250 m de diamètre. Le site, relativement plat, comporte un cimetière situé sur la rive gauche. On y trouve quelques constructions qui rappellent par les matériaux (blocs de granit) celles des autres cités anciennes de l'Adrar.

7. Tin Azraf

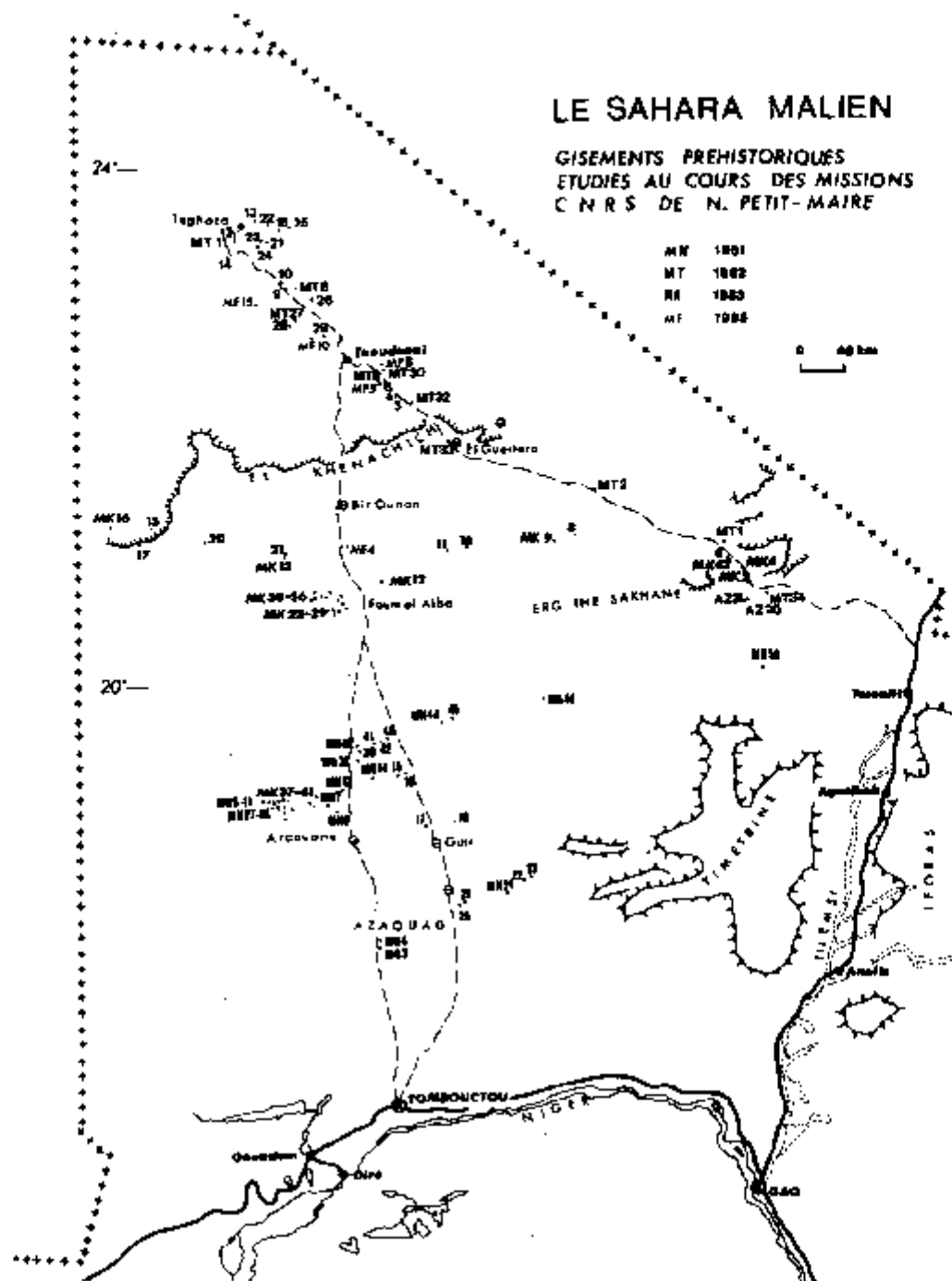
Tin Azraf est situé à 30 km à vol d'oiseau au nord ouest de Kidal et sur la rive gauche de l'oued Eghacher Sadidene. Il s'étend sur près d'un kilomètre le long de la montagne. Il comprend deux sites séparés par l'oued Tin Azraf. Sur chacun de ces sites, on peut observer des restes de murs construits avec des blocs de pierres joints avec du banco mélangé à des gravillons.

8. Djounhan

Les traditions retiennent que ce site a été occupé par la communauté maraboutique des Kel-Es Souk après l'abandon de Es-Souk vers 1640. Cette ancienne cité des Kel-Es-Souk est aujourd'hui à environ 60 km de Kidal et non loin de la route qui mène à Gao. Le site comporte cinq cimetières. Deux de ces cimetières sont probablement préislamiques. Le plus important est celui qui est attribué à la communauté des Kel-Es-Souk.

II - LES SITES HISTORIQUES

L'essentiel des lieux de mémoire qui ont été signalés dans la Région de Kidal sont récents et liés à l'administration coloniale et plus tard à la République du Mali.



1. Tessalit

Tessalit est située dans la partie nord-est de la

Fig. 97 : Carte du Sahara malien, les gisements préhistoriques découverts au cours des missions CNRS (1980-1985)

porteurs. Toute l'importance de cette cité désertique est liée à sa position stratégique qui en fait pendant l'époque coloniale et depuis l'indépendance une importante base militaire.

Région vers la frontière avec l'Algérie. Sa création, par l'armée française, remonte à 1925. L'administration coloniale y construisit une piste d'atterrissage capable d'accueillir les gros

2. Le bagne de Kidal

L'ancien bagne de Kidal est certainement l'un

des sites les plus connus du Mali. Construit en 1934 par l'administration coloniale française, ce bagne, tristement célèbre, a servi de lieu de détention des déportés anticolonialistes de l'AOF (Afrique Occidentale Française) et même de l'AEF (Afrique Equatoriale Française). Il comprend une série de structures dont le bagne lui-même (qui couvre une superficie de 1500 m², soit 50m X 30m), le fort militaire, les ateliers, le camp et le bureau du peloton des gardes.

Après l'accession du Mali à l'indépendance en 1960, la première République et le régime militaire qui lui a succédé, ont continué à y incarcérer aussi bien les grands criminels que les opposants politiques. Ainsi, parmi ses pensionnaires, on note des personnalités célèbres comme Fily Dabo Sissoko, Hamadou Dicko, Kassoum Touré (tous militants du Parti Progressiste Soudanais, PSP), Modibo Kéita (1er Président de la République du Mali), Mamadou Cologo (ancien ministre de Modibo), le Commandant Malick Diallo et le Capitaine Yoro Diakité (tous deux anciens dignitaires du Comité Militaire de Libération Nationale, CMLN). Certains de ces anciens prisonniers y trouveront la mort.

Avec l'avènement de la démocratie en 1991, le bagne de Kidal ternissait l'image de notre pays. Sa fermeture par décret N° 97-405/P-RM du 29 décembre 1997 offre une opportunité exceptionnelle d'en faire un lieu de mémoire qui rend un vibrant hommage aux prisonniers politiques notamment Fily Dabo Sissoko et Modibo Kéita qui y ont séjourné.



Fig 98 : L'ex bagne de Kidal. (photo DNPIC)

III. LES TOMBES DE PERSONNA-

GES CELEBRES

Il s'agit en général de mausolées où reposent des saints ou des érudits. Au total, deux de ces mausolées, qui sont vénérés par les populations et constituent des lieux de recueillement, ont été reconnus.

1. Le mausolée de Cheick El Kébir

Ce mausolée, situé à environ 100 km de Kidal sur la route Kidal-Aguellhoc, est la sépulture du cadi Cheick El Kébir de la tribu des Kounta qui, pendant la période coloniale, était très réputé pour son érudition. Le mausolée recèlerait des vivres pour les voyageurs en transit. Si on peut consommer ces vivres sur place, il est interdit à tout voyageur de les emporter au risque de se faire mordre par une vipère.

2. Le mausolée de Cheik Baye

Il s'agit aussi de la tombe d'un érudit de la tribu des Kounta. Sage et très sollicité, il a servi comme médiateur entre l'Amoenokal du Hoggar Algérien et celui de l'Adrar lors d'un conflit qui les opposait. Son mausolée, situé à 55 km au sud-est de Kidal sur les bords de l'oued Edjerer, est vénéré par les populations qui viennent s'y recueillir.

IV - LES FETES ET FESTIVALS

Dans la Région de Kidal, certaines occasions, les fêtes religieuses (Maouloud, fin du Ramadan) et les cérémonies sociales (baptême, mariage) sont des moments de réjouissances populaires. Pendant ces moments, généralement dans la fraîcheur de la nuit, les poètes (asswill) rivalisent avec les joueurs de divers instruments (*tendé* ou tambour, flûtes, violons) ainsi qu'avec les voix des chanteuses.

Ces fêtes, qu'elles soient religieuses ou sociales, peuvent comporter diverses manifestations et jeux dont :

- le *Ekarshey* où deux groupes de cavaliers se lancent dans une compétition dont l'objet est le foulard de la chanteuse. Chaque groupe tente d'empêcher l'autre d'emporter le foulard ;

- le *Karey*, qui ressemble au polo et qui se joue entre les jeunes gens de deux campements ;
- le concours de beauté.

Takoubelt est le seul festival que nous avons pu enregistrer dans la région de Kidal. La première édition de ce festival, qui a été un moment fort de communion entre plusieurs fractions après la rébellion de 1990-1994, a eu lieu en 2001 sous la Présidence de Mandé Sidibé (alors Premier ministre) et en présence de Monsieur Pascal Baba Coulibaly et Madame Zakiatou Walet Halatine (alors respectivement ministre de la Culture et ministre de l'Artisanat et du Tourisme). Il s'agit d'une grande manifestation culturelle et populaire qu'organisent les Kel

Tamashek, l'ethnie dominante de la Région. Il a donné lieu à plusieurs activités culturelles et sportives : danses, courses de chameaux, récitation de poèmes, concours de beauté, concours du meilleur troupeau.

Le Takoubelt est en voie de s'institutionnaliser et devenir un espace de rencontres et d'échanges entre les fractions et un instrument de consolidation de la paix sociale dans la Région. L'édition de janvier 2004 s'est tenue à Es-Souk près de l'important site archéologique du même nom. En plus des manifestations culturelles ci-dessus mentionnées, elle a comporté une conférence-débats sur Es-Souk et une visite guidée dudit site.

DISTRICT DE BAMAKO

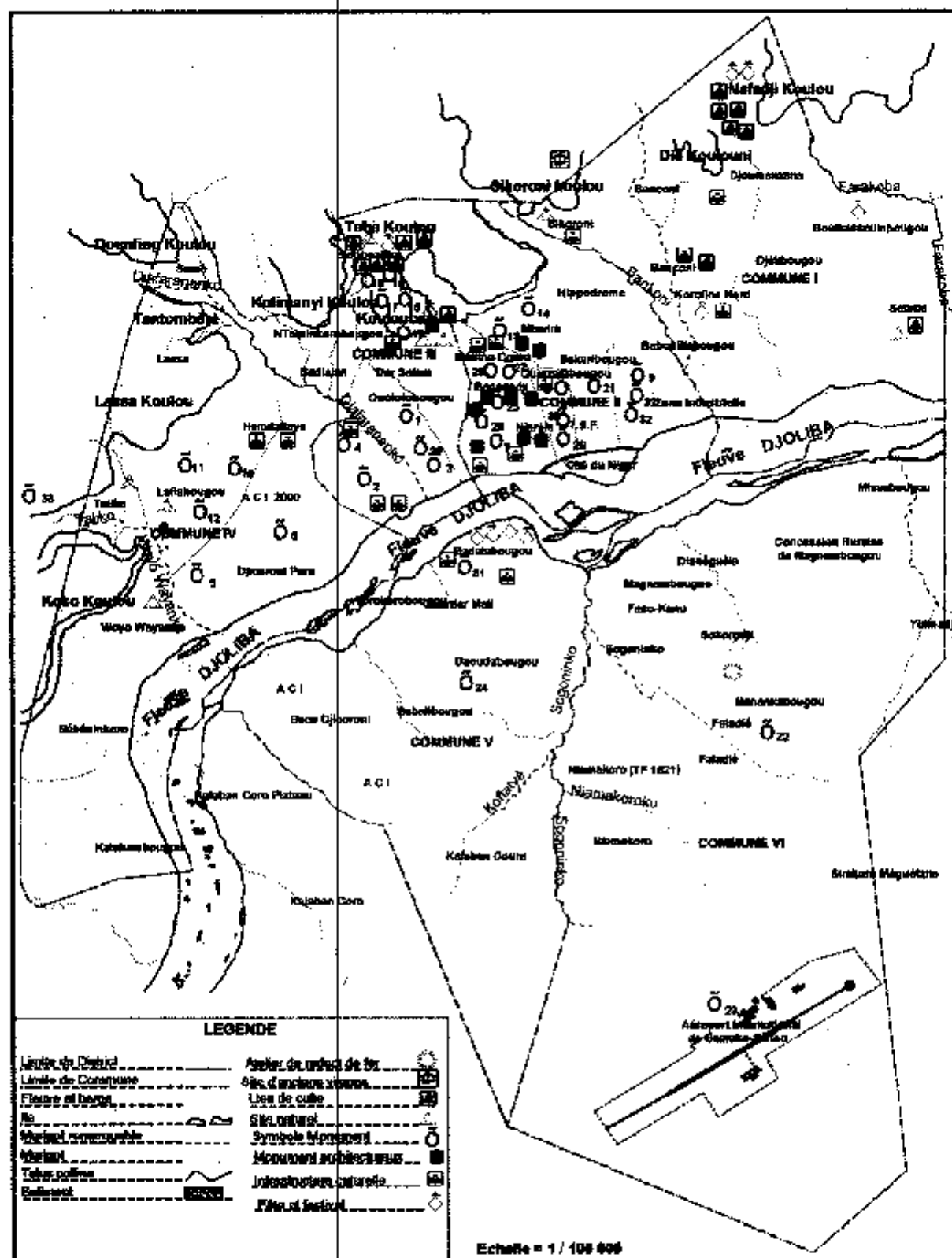


Fig 99 : Carte culturelle du District de Bamako (Institut géographique du Mali)

PRESENTATION SOMMAIRE



Fig 100 : Le Palais de Koulikoba, la résidence du Président de la République du Mali (photo DNPC).

Situation : au cœur de la Région de Koulikoro et sur les deux rives du fleuve Niger à 7°59 de longitude est et 12°40 de latitude nord.

Climat : tropical soudanien

Superficie : 1420 km²

Population : Plus d'un million d'habitants comprenant toutes les ethnies du Mali et les ressortissants de différents pays notamment de l'Afrique de l'Ouest

Dates clés :

- XVIIème siècle : création de Bamako par les Niaré originaires du Wagadu
- 1883 : Bamako sert de base à la pénétration française dans la partie sud de notre pays.
- 1904 : La ligne de chemin de fer Dakar-Niger arrive à Bamako.
- 1908 : Bamako devient la capitale de la colonie du Soudan français.
- 1955 : Bamako est érigée en commune de plein exercice.

- 22 juillet 1977 : Création du District de Bamako (Ordonnance N°77-44/CML du 22 juillet 1977 portant réorganisation territoriale et administrative de la République du Mali).

Economie : Le plus grand centre commercial et industriel du pays avec environ 70% des activités industrielles et commerciales du pays.

I. LES SITES ARCHEOLOGIQUES

Les recherches archéologiques menées depuis la période coloniale attestent que la présence humaine dans le District de Bamako précède de plusieurs siècles, voire millénaires la fondation du petit village de Bamko par les Niaré au XVIIème siècle

En effet, depuis le néolithique, des populations vivant de chasse, de pêche et de cueillette se manifestent dans la zone de Bamako. On retrouve leurs traces en divers endroits du district notamment à Magnambougou et dans les gro

tes situées aux flancs des collines de Koulouba et du Point G.

Plus tard, la zone de Bamako a connu la présence de populations qui maîtrisaient la métallurgie du fer. On ne dispose que de peu d'informations sur les habitats anciens de ces populations. Mais des monuments funéraires (tumulus et hypogées) découverts en différents endroits (Banconi, route de Koulikoro, village de Sénou) leur sont attribués.

Principaux sites archéologiques :

1. Les Ateliers préhistoriques de Magnambougou (Commune VI)

Il s'agit d'une série de huit sites situés entre le Barrage des Aigrettes et la route de Faladié. Ces sites, en forme de butte, offrant tous à la surface un abondant mobilier lithique : haches, herminettes, pics, marteaux, racloirs, grattoirs, percuteurs. Ces outils, généralement allongés, sont tous taillés dans la dolérite. Les sites, depuis leur découverte dans les années 1930 par Pierre Georges, ont fait l'objet de nombreuses recherches y compris par des nationaux (Alpha Oumar Konaré, Mamadi Dembélé et Samou Camara) dans les années 1970 et 1980. D'après une datation au radiocarbone obtenue par Samou Camara, les ateliers de Magnambougou remonteraient à environ 4000 ans. Bien qu'inscrits à l'inventaire depuis 1954 (Arrêté N°4179 du 16 décembre 1954), ces sites, inclus dans la zone du lotissement urbain de Magnambougou, sont menacés de destruction. Une procédure de déguerpissement des occupants est en voie d'être entamée par le Ministère de la Culture et le District de Bamako.

2. La Grotte du Point G. (Commune II)

La Grotte du Point G, située à la base de la colline du Point G et au-dessus du Stade Omnisports Modibo Kéita, a fait l'objet de fouilles archéologiques par G. Szumowski, alors directeur du Centre IPAN de Bamako. Ces fouilles ont produit d'abondants outils lithiques (microlithes taillés dans le quartz), plusieurs matériels de broyage et de nombreux tessons de céra-

mique. L'attrait de la grotte est surtout lié à la présence de nombreuses illustrations peintes ou gravées représentant divers animaux et des personnages (dont souvent des cavaliers) qui ornent les parois. Le site, qui était dans un état avancé de dégradation vient d'être aménagé par le Musée National qui en a fait une galerie où on peut observer différents aspects de l'art rupestre et pariétal du Mali.

3. Les grottes de Koulouba (Commune II).

Il s'agit d'une succession de trois grottes situées à l'ouest de la route de Koulouba et à environ 200 mètres du Musée National. Ces grottes ont été sérieusement perturbées suite à leur utilisation comme dépôts de munitions pendant la Deuxième guerre mondiale puis de déchets pharmaceutiques. Sur initiative du Président Alpha Oumar Konaré, elles viennent d'être aménagées par le Musée National. On peut donc y observer un dinosaure géant et la reconstitution de plusieurs aspects de la vie de l'homme préhistorique.

4. Les tumulus de Banconi (Commune I)

La présence de ces monuments, probablement dans l'actuel quartier de Banconi, a été signalée par G. Szumowski dans les années 1950. Les fouilles alors entreprises ont fourni un matériel intéressant, notamment des statuettes en terre cuite représentant des personnages très stylisés. En l'absence de toute sépulture, Szumowski les qualifie de pseudo tumulus. Ces tumulus ont maintenant complètement disparu en raison de l'urbanisation anarchique de la ville de Bamako à partir des années 1970.

5 Les hypogées du TSF (Commune I).

La découverte de ces hypogées par G. Szumowski remonte aux années 1950. Szumowski compte alors cinq monuments tous déjà ouverts. Il situe le site près du centre récepteur fédéral (TSF) et au nord de la route de Koulikoro. Tout comme les tumulus de Banconi, ces monuments ont maintenant disparu.

6. Les hypogées de Sénou.

La présence de monument, déjà ouvert au moment de sa découverte, est signalée dans les

années 1950 par G. Szumowski a maintenant disparu en raison de l'urbanisation du quartier de Sénou.

IL LES ÉLÉMENTS D'ARCHITECTURE

Contrairement à ses consœurs de la sous-région ouest africaine, (comme Abidjan, Dakar, Lomé) Bamako est demeurée une ville « africaine » qui refuse de s'encombrer d'immeubles de genre gratte-ciel au style américain. La présence de nombreux bâtiments coloniaux, généralement inspirés de l'architecture sahélo-soudanienne (qui a fait la renommée des villes historiques comme Tombouctou, Djenné et Ségou), accentue l'originalité de la ville, notamment celle du centre-ville et du quartier administratif de Koulouba.

Quelques bâtiments caractéristiques de Bamako.

1. Le Palais de Koulouba (Commune III, quartier administratif de Koulouba).

Le Palais de Koulouba a été construit dans un style hispano-mauresque, comprenant de nombreuses pièces qui s'ouvrent sur de larges vérandas aux multiples portes. Ces vérandas et ces nombreuses ouvertures ont une fonction essentielle : permettre une ventilation naturelle du bâtiment et le rafraîchir dans ce climat chaud. Le Palais de Koulouba a été inauguré en 1908. Le premier gouverneur du Soudan, le colonel Clozel aussitôt s'y installe. Depuis l'indépendance, il est la résidence officielle du Chef de l'Etat. Le Président Moussa Traoré pourtant n'y aménagera qu'en 1989. Amadou Toumani Touré, Chef de l'Etat sous la transition (1991 - 1992) ne l'utilisera pas comme résidence. Alpha Oumar Konaré en sera locataire pendant ses deux mandats entre 1992 et 2002.

2. La Chambre de Commerce et d'Industrie (Commune II, Centre Commercial)

Ce bâtiment, construit dans le style néo-soudanien, remonte à 1906. Situé face à la Place de la Liberté, il constitue, avec sa toiture de tuiles, l'un des joyaux architecturaux de la capitale. Depuis 2001, la Chambre de Commerce et

d'Industrie du Mali est inscrite à l'inventaire du patrimoine national (Décision N° 444/MC-SG du 7 mai 2001).

3 Hôtel de Ville (Commune II, Centre Commercial).

Le bâtiment central de l'Hôtel de Ville de Bamako, dans le style néo-soudanien, a été construit en 1921. C'est ici que se trouvent les bureaux du Maire du District de Bamako. Il remplit cependant eu plusieurs fonctions : Direction des Chemins de Fer Dakar - Niger, puis résidence du Maire de Bamako. Depuis 2001, il est inscrit à l'inventaire du patrimoine national (Décision N°444/MC-SG du 7 mai 2001).



Fig 101 : La Chambre de Commerce et d'Industrie du Mali (Photo DNPC)



Fig 102 : L'Hôtel de ville de Bamako (Photo DNPC)

4. Le Lycée Technique (Commune II, Médina Coura)

Le bâtiment du Lycée Technique a été inauguré le 4 février 1951 par M. Foucade, Président de l'Assemblée de l'Union Française. Le Lycée Technique de Bamako, a été pendant longtemps une école fédérale (ouverte aux jeunes de l'AOF).

5. La Cathédrale (Commune II, Centre Commercial)

Ce bâtiment colossal de pierres, à l'origine est connu sous le nom de la Cathédrale Sainte Jeanne d'Arc. Sa construction est achevée en 1936. Dix ans plus tôt en 1925, Monseigneur Sauvent (ex Supérieur de Ségou mais à l'époque en résidence à Kati) bénissait sa première pierre en présence du Maréchal Pétain.

6. La gare ferroviaire (Commune II, Centre Commercial)

Bien que la ligne de chemin de fer ait atteint Bamako depuis 1904, le bâtiment principal actuel de la gare de Bamako n'est achevé qu'en 1924. Depuis 2001, il est inscrit à l'inventaire du patrimoine national (Décision N° 444/MC-SG du 7 mai 2001).



Fig 103 : La Gare ferroviaire de Bamako (Photo DNPC)

7. Le Marché Rose (Commune III Centre Commercial)

Le Marché Rose, ainsi appelé pour la couleur de son badigeon, est plus connu sous le nom de Grand marché. Sa construction remonte à 1923. Ce joyau architectural, qui figure sur de nombreuses cartes postales, a été détruit en 1992 par un incendie. Il rouvre ses portes en 2000, après sa rénovation presque dans son style original. Son accès est cependant difficile en raison de l'encombrement par les commerçants détaillants des rues qui y mènent.

8. Le Lycée Ba Aminata Diallo (Commune II, Médina Coura)

Tout comme le Lycée Technique, le Lycée Ba Aminata Diallo a été inauguré le 4 février 1954 par

Monsieur Foucade. Collège Moderne des Jeunes Filles à son ouverture, il devient le Lycée de Jeunes Filles à l'indépendance avant d'être rebaptisé en 1995 Lycée Ba Aminata Diallo (du nom de l'une de ses Directrices). On en fait alors un établissement mixte. Tout comme le Lycée Askia Mohamed, le Lycée Ba Aminata a été une pépinière de cadres. Parmi ses anciennes pensionnaires, on compte des personnages aussi illustres que Madame Adame Ba Konaré (historienne et épouse de l'ex Président Alpha Oumar Konaré, Sira Diop (ex Présidente de l'Union Nationale des Femmes du Mali), Fatoumata Siré Diakité (Présidente de l'Association pour la Promotion et le Développement de la Femme), Madame Sy Kadiatou Sow (ex Gouverneur du District de Bamako, ex Ministre de l'Urbanisme et de l'Habitat), Madame Diarra Afsatou Thiéro (Ex Ministre de la Promotion de la Femme, de l'Enfant et de la Famille), pour ne citer que ces exemples

9. L'institut National des Arts, INA (Commune II, Centre Commercial)

Son nom, à sa création en 1933, est la Maison des Artisans. Ce bâtiment, dans un style architectural néo-soudanais, entoure une immense cour centrale sur laquelle s'ouvrent les ateliers et les salles de classe. En 1963, il devient l'Institut National des Arts (INA). En plus des salles de classes et des ateliers, il comporte une galerie d'exposition et une salle de spectacles. De nombreux artistes de grande renommée comme Habib Koité, Habib Dembélé dit Guimba, Abdoulaye Konaté, Ismael Diabaté, Dany Théra, Diahara Sanogo dite Bougougnéré, Ousmane Sow pour ne citer que ceux-ci, sont passés par cette école.

10. Lycée Askia Mohamed (Commune II Dar-Salam)

Tout comme les Lycées Technique et Ba Aminata Diallo, le Lycée Askia Mohamed est l'un des vieux établissements de la capitale. Ecole Professionnelle Centrale et des Fils de Chefs à son ouverture le 20 mars 1915, elle devient l'Ecole Primaire Supérieure d'Apprentissage. Cours secondaire en 1946-47, il devient en 1947-48 Collège Classique et Moderne Terrassons de Fourgères. Lycée

Terrassons de Fourgères le 22 mai 1950, l'établissement est baptisé le 15 décembre 1961, Lycée Askia Mohamed du nom du souverain de l'empire Songhoy. Tout comme le Lycée Ba Aminata, le Lycée Askia Mohamed a été une pépinière de cadres. Parmi ses anciens pensionnaires, on compte des personnages aussi illustres que Mamadou Konaté (ancien député du Soudan français), Modibo Keita (premier Président de la République du Mali), Seydou Badian Kouyaté, Barema Bocoum et Mamadou Gologo (ministres sous la première République), Soumaïla Cissé (Président de la Commission de l'Union Monétaire Ouest Africaine), Ibrahim Boubacar Keita (Président de l'Assemblée Nationale).

11. Le Carrefour des Jeunes (Commune II Centre Commercial)

La construction du Carrefour des Jeunes remonte à 1933. Ce joyau architectural, situé Place de la Liberté en face du Jardin du District, était d'abord appelé le Soudan Club. En 1957, il est attribué à la jeunesse de l'Union Soudanaise RDA avant de passer sous le contrôle du Haut Commissariat à la Jeunesse et au Sports en 1960 sous le nom de Club Sportif et Culturel. C'est en 1976 qu'il prend le nom de Carrefour des Jeunes. Sa création, en tant que structure rattachée à la Direction Nationale de la Jeunesse remonte à 1988 (Loi N°88-30/AN-RM du 21 mars).

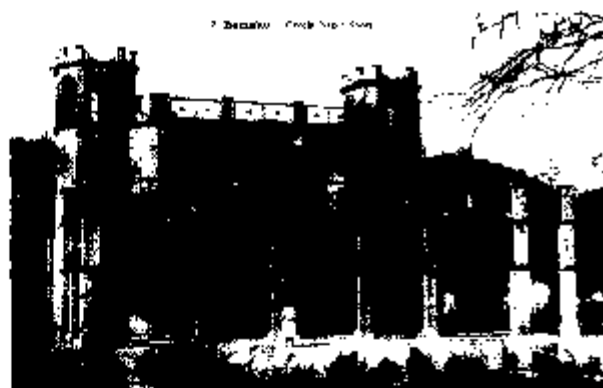


Fig 104 : Le carrefour des jeunes de Bamako (photo d'archive)

III. LES PLACES PUBLIQUES ET MONUMENTS MODERNES.

Depuis une décennie, la politique de monuments initiée par l'ancien Président Alpha Oumar Konaré, a donné un nouveau visage à

Bamako avec la construction de plusieurs ouvrages commémoratifs qui agrémentent plusieurs endroits de la ville, de Koulouba à l'aéroport de Bamako-Sénou et de la Commune IV (à l'ouest) à la Commune I (à l'est).

Ces places et monuments commémoratifs ont réussi à s'inscrire dans l'esthétique et dans la vie sociale et culturelle de la capitale. En plus de leur utilisation comme lieux de promenade récréative, ils servent de plus en plus de cadres de photographies de groupes lors de certaines cérémonies sociales (anniversaires, mariages) et dans la réalisation de clips par les artistes. L'émission hebdomadaire « Top Etoiles » de l'Office de Radiodiffusion et Télévision du Mali (ORTM) en est l'un des plus grands utilisateurs.

Ces ouvrages constituent l'un des plus beaux livres sur l'histoire, la culture du Mali et de l'Afrique. Portraits de figures historiques illustres (du Mali ou d'autres pays d'Afrique), épisodes marquants de l'histoire malienne et africaine, animaux emblématiques, sont autant de sujets que ces monuments invoquent.

Quelques monuments et places publiques de Bamako

1. le Monument aux héros de l'armée noire (Place de la Liberté, Commune III)

Ce monument, dont la construction remonte à 1922, est l'un des rares monuments de la période coloniale qui ne seront pas déboulonnés après l'indépendance. Il est souvent incorrectement appelé "Samory ka kelekedenw" (les guerriers de Samory). En réalité, il commémore la participation des soldats noirs à la première guerre mondiale. Il est constitué de cinq soldats noirs devant qui se tient un soldat blanc, le tout symbolisant le compagnonnage entre « les tirailleurs sénégalais » et leurs camarades de l'armée française. Le monument, depuis son inauguration en 1924, a subi bien des interventions : sa place s'est enrichie de deux canons, d'un jet d'eau et d'un jardin avec deux rangées de palmiers.

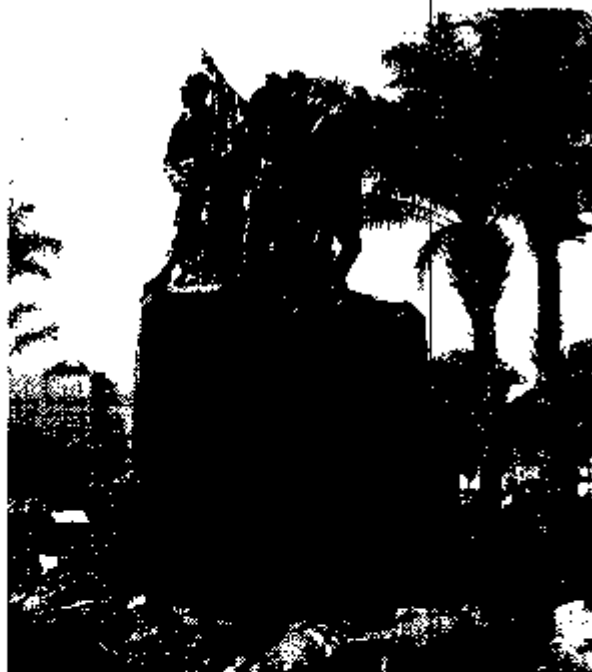


Fig 105 : Le monument aux héros des armées noires à la Place de la Liberté (photo DNPC)

2. Le Monument de l'Indépendance (Bamako Coura, Avenue de l'Indépendance Commune III).

Le Monument de l'Indépendance, inspiré du style architectural sahélo-soudanien, est dédié à tous les héros de l'indépendance du Mali. Il a été inauguré le 22 septembre 1995 par le Président Alpha Oumar Konaré. Sur les murettes de marbre à chacune de ses entrées sont gravés les noms des héros de l'indépendance.



Fig 106 : Le Monument de l'Indépendance (Photo DNPC)

3. Le Mémorial Modibo Kéita (Quartier du Fleuve, entrée du Pont Fadh, Commune III)

Le Mémorial Modibo Kéita est d'une conception architecturale inspirée d'un idéogramme dogon. Il comprend deux ailes avant, deux ailes arrière et un corps central correspondant au nombril de l'idéogramme. C'est au-dessus de ce corps central qu'a été érigée une imposante statue de Modibo Kéita, père de l'indépendance et premier Président de la République du Mali. Le Mémorial, qui constitue un véritable joyau architectural, offre des espaces pour différentes activités : expositions, conférences, projections de films.

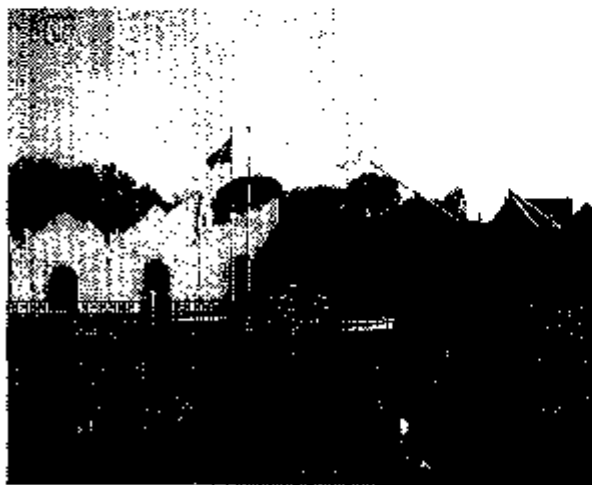


Fig 107 : Le Mémorial Modibo Kéita, en face du pont Fadh (Photo DNPC).

4. Le monument Kwamé N'Krumah (Hamdallaye Commune IV).

La statue de Kwamé N'Krumah en costume traditionnel est érigée sur un piédestal en marbre blanc. Ce monument, dédié au premier Président du Ghana, un des pionniers du panafricanisme, a été inauguré le 1er mars 2000 par Pascal Baba Coulibaly, Ministre de la Culture.

5. Le monument Patrice Lumumba (Square Patrice Lumumba, Commune III).

La statue, grandeur nature de Patrice Lumumba, se dresse sur la place du même nom. Le monument a été érigé en l'honneur de Patrice Lumumba, créateur du Mouvement National Congolais, Premier Ministre du Congo et grand panafricaniste assassiné en janvier 1961.

6. La Place Mamadou Konaté. (Avenue Cheick Zayed, Commune IV)

La Place Mamadou Konaté est matérialisée par un éléphant, symbole du Rassemblement Démocratique Africain (RDA) dont Mamadou Konaté est l'un des pères fondateurs. Il fut le Président de la Section RDA du Soudan jusqu'à sa mort en 1956.

7. Le monument Ouezzin Coulibaly (Route de Koulouba, Commune II).

Il s'agit du buste de Ouezzin Coulibaly, citoyen de Haute Volta (actuel Burkina Faso), membre du RDA et héros de la lutte pour l'indépendance africaine. La statue est associée à deux éléphants (symboles du RDA) à l'entrée du jardin.

8. Le monument Abdoul Karim Camara dit Cabral (Rond-point de Lafiabougou, commune IV)

Il s'agit du buste de Abdoul Karim Camara dit Cabral portant une chemise « saharienne », une chéchia et tenant à la main un livre. La statue, dans le rond-point, à l'entrée du marché de Lafiabougou, se tient sur un piédestal de marbre rouge. Leader estudiantin, opposant au régime militaire et monopartiste de Moussa Traoré, Secrétaire Général de l'Union Nationale des Elèves et Etudiants du Mali (UNEEM), Abdoul Karim Camara (dit Cabral) a été assassiné le 17 mars 1980.

9. Le monument aux martyrs (Avenue Modibo Kéita, l'entrée du Pont des martyrs, Commune III)

Le Monument aux Martyrs, qui se dresse à l'entrée du Pont des Martyrs sur la rive gauche du Niger, a été érigé en hommage aux victimes de la Révolution de mars 1991. Au premier plan vers le pont, une œuvre de Mamadou Somé Coulibaly (ancien Directeur de l'INA), montre une femme qui pleure son enfant gisant en face d'elle. Au second plan, une peinture de Ismaël Diabaté, montre la foule qui déplore un blessé lors d'une manifestation de rue. Le monument évoque donc la douloureuse marche vers la démocratie dont l'instauration à partir de 1991, est un tournant décisif dans l'histoire récente de notre pays.

10 La Pyramide du Souvenir (Avenue Modibo Kéita, l'entrée du Pont des Martyrs, Commune III)

Comme son nom l'indique, la Pyramide du Souvenir est un ouvrage pyramidal qui est destiné à rendre hommage aux martyrs de la Révolution de mars 1991 et à perpétuer la mémoire de tous ceux qui sont tombés en défendant la liberté. L'édifice, qui est conçu comme un centre de réflexion, offre des facilités pour les rencontres, les spectacles et les expositions.

11. La Tour de l'Afrique (Avenue de l'OUA, Faladié, Commune VI)

La Tour de l'Afrique est conçue comme un baobab géant de 46 mètres de hauteur qui offre à la base des contreforts bien saillants. A l'extérieur, le monument est orné de bas en haut de divers idéogrammes bamanan qui invoquent la concertation, l'union, l'entraide. Il se termine en haut par une jarre percée inspirée de celle de Ghezo (roi d'Abomey, Bénin) qui appelle à l'union de tous les enfants d'Afrique.



Fig 108 : La Tour de l'Afrique, à Faladié, Bamako (Photo DNPC).

12. La Place de l'OMVS (Bamako Coura, Commune III)

La Place de l'OMVS commémore l'intégration sous-régionale. On y trouve une représentation

en miniature des barrages de Diama et de Manantali et les armoiries des trois pays (Mali, Mauritanie et Sénégal) membres de l'OMVS (Organisation pour la Mise en Valeur du fleuve Sénégal).

13. La Place des Nations (Quartier administratif, Koulouba, commune III)

La Place des Nations est située dans un espace vert à l'ouest de la route qui mène au Palais présidentiel et au Secrétariat Général du Gouvernement. Elle est ornée des drapeaux de tous les pays membres de l'ONU. Elle a été inaugurée en septembre 2000 par le Président Alpha Oumar Konaré.

14. Le Parc des Sofa (Dogodouma koura, Commune de Dogodouma)

Ce parc a été réalisé sur les rives du Woyowayanko pour commémorer la bataille historique entre l'armée de l'Almamy Samory (dirigée par son frère Kèmè Bourama) et les troupes françaises qui avaient à leur tête Borgnis Desbordes. Il couvre environ 15 hectares, s'étendant du flanc de la colline au nord à celui de la colline au sud et enjambant le marigot Woyowayanko qui a donné son nom à la bataille historique. Une clôture ceinture les tumulus de pierres considérés comme les sépultures des Sofas de Samory morts au cours de cette bataille. Plus loin, sur la rive gauche du marigot et sur les hauteurs sud qui surplombent la vallée se dresse la statue géante d'un cavalier qui fait face au champ de bataille historique.

15. La Place CAN (ACI 2000, Hamdallaye, Commune IV)

Commémorant l'édition de février 2002 de la Coupe d'Afrique des Nations (CAN), la Place CAN est occupée par divers symboles dont un ballon de 1,80 m de diamètre, les symboles de toutes les sélections nationales qui ont participé à la CAN 2002 au Mali. Juste à côté, se trouve le symbole de la CAF (Confédération Africaine de Foot Ball), un trophée sous forme de coupe orné de deux côtés des symboles de l'olympisme.

16. La Place Thiaroye (face à la Cour d'Appel de Bamako, Centre Commercial, Commune III).

Le monument dédié aux anciens combattants

du camp de Thiaroye est matérialisé par une sorte de tour de guet. A l'entrée principale du monument se trouve un tirailleur debout sur un piédestal. L'histoire de la tragédie de Thiaroye (que le monument commémore) commence véritablement dans les prisons allemandes où les tirailleurs africains ont vécu un véritable purgatoire avec son cortège de préjugés raciaux, de souffrances morales, de brimades et de dénuement matériel. Le comportement inhumain de l'administration, les difficultés matérielles ont fait de ces soldats noirs des contestataires, hostiles à l'impérialisme et à la France oublieuse de ses engagements moraux et financiers. Conduits au Camp Thiaroye en attendant leur évacuation vers leurs pays respectifs, ils sont une fois de plus victimes de l'administration coloniale. Le 1er décembre 1944, des soldats de la Liberté venaient d'essuyer les tirs nourris de ceux qu'ils considéraient comme leurs frères d'armes : 35 morts, 35 blessés graves, des centaines de blessés légers, 34 inculpations et 34 condamnations à des peines de un à 10 ans de prison ferme et à des amendes de 10.000 francs. Les 34 inculpés furent exhibés à travers les rues de Dakar.

17. La Place Saanè ni Kontoron (Niaréla, près de l'Ambassade russe, Commune II)

La place Saanè ni Kontoron s'étend sur une superficie de 1500 m². Le monument qui l'occupe, haut de 7 mètres, symbolise les trois personnages représentatifs du chasseur traditionnel depuis les ancêtres du Mandé, jusqu'aux «karamoko», maîtres en bamanan. Ces personnages, debout sur un piédestal, représentent le Simbo (maître chasseur), le Sora ou N'gonifola (musicien animateur) et le Donso. Saanè et Kontoron président depuis la nuit des temps à tous les rituels des chasseurs et font l'objet de culte annuellement célébré au « Dankoun » (lieu de culte). La consécration de cette place fait suite à la promesse de l'ancien Président de la République (Alpha Oumar Konaré), lors de la Rencontre des chasseurs de l'Ouest Africain de dédier une place aux chasseurs. La première manifestation de ce genre au Mali et en Afrique de l'Ouest s'est tenue à Bamako du 26 janvier au 1er février 2001.

18. La Place Sogolon (Kalabancoura, Route de l'Aéroport, Commune V).

La place Sogolon est matérialisée par le buffle de Do. Do Kamissa, princesse de Do, sœur aînée du roi Sankaran Koné (qui s'est transformée en un buffle légendaire qui terrorisait le pays), a donné à la postérité une leçon de courage et de sacrifice par le don de sa vie aux frères Traoré, Damoussa Oulani et Damoussa Oulanba. C'est grâce à cette bravoure épique que Sogolon Koné, nièce de Do Kamissa, a été donnée aux frères Traoré comme récompense et ces derniers, à leur tour, offrirent à Mansa Farnaghan Konaté celle qui sera la mère du Mansa Maghan Soundiata. Ce monument rend hommage donc à Do Kamissa et à Sogolon, mais aussi à la femme malienne d'aujourd'hui dans sa lutte pour la construction nationale à travers les fresques qui entourent le monument.

19. Le monument Al Qoods (Avenue Al Qoods, Médina Coura, Commune II).

Le monument Al Qoods est matérialisé par une mosquée symbole de la ville de Jérusalem. La ville sainte d'Al Qoods est la première qibla (direction) vers laquelle les musulmans ont prié et qui est le troisième lieu saint de l'islam après la Mecque et Médine. Al Qoods, c'est aussi l'ascension, le point de départ du voyage nocturne du prophète vers le ciel. La ville sainte d'Al Qoods a été occupée en 1967 et l'incendie criminel de sa sainte mosquée a eu lieu en 1969.



Fig 109 : Monument Al Qoods, sur l'Avenue du même nom à Médina Coura, Bamako (Photo DNPC).

20. L'Enfant de Palestine (Avenue Al Qoods, Médina Coura, Commune II).

Ce monument représente le martyr d'un enfant palestinien. Cet enfant, dont le seul crime est d'être palestinien, s'abrite, en compagnie de son père, derrière un mur pour se protéger des balles israéliennes lors de la deuxième Intifada en 2000.

Le monument de l'Hospitalité (Aéroport International de Bamako Sénou, commune VI)

Le monument de l'Hospitalité est constitué de deux statues. La première représente une femme en tenue traditionnelle faisant face à l'aéroport et tenant unealebasse d'eau pour accueillir l'hôte dès son arrivée (comme il est de coutume dans la jatiguiya, hospitalité malienne). La deuxième représente un petit garçon qui fait face à la ville et qui salue de la main droite le voyageur qui quitte notre pays.

22. La Place de l'Or (face au Palais des Congrès, Commune III)

La place de l'or est située juste en face de l'entrée des officiels du Palais des Congrès. Cette place traduit l'importance que joue ce métal au Mali depuis la nuit des temps :

- il a été l'une des principales sources de richesse des grands empires ;
- aujourd'hui, il est après le coton, le principal produit d'exportation du Mali.

IV. LES SITES NATURELS ET LES PAYSAGES CULTURELS

Bamako, par sa situation au contact de deux unités géomorphologiques, les hauteurs des Monts Mandingues et la vallée alluviale du Niger, est dotée de nombreux sites naturels. Certains de ces sites, comme presque ailleurs au Mali, sont associés à des mythes ou considérés comme des endroits où résident des esprits bienveillants ou malveillants. A ce titre, ils sont vénéérés par les populations ou considérés comme des endroits hantés. La plupart de ces sites sont situés dans des villages aux alentours de Bamako et qui sont maintenant engloutis par le District.

Quelques sites naturels et paysages culturels du District de Bamako

1. Farassotigui (Quartier de Sikoroni Commune I)

Il s'agit d'un rocher naturel en grès sculpté par l'érosion et qui épouse la forme d'un cavalier. Pour la population, ce «cavalier de pierre» est doté d'un pouvoir sur-naturel. Il serait capable de protéger les habitants du village de Sikoroni (maintenant englobé dans le District de Bamako) contre toutes sortes de maléfices, y compris les attaques par les ennemis.

2. Soutadounou (Sotuba Commune I)

Soutadounou, au bas de la chaussée submersible au niveau du seuil de Sotuba, est considéré comme la partie la plus profonde du fleuve Niger. Le site serait hanté par des esprits malveillants et aucun homme n'aurait encore pu atteindre le fond du fleuve en cet endroit. Il offre néanmoins un des paysages les plus pittoresques de la capitale en raison de la présence des eaux (calmes pendant la période de décrue, mais tourbillonnantes au moment des crues) des rochers où l'érosion a façonné de nombreuses marmites.

3. Sensenni (Sogonafing, Commune III)

Il s'agit d'une source naturelle située à l'est du village de Sogonafing. Elle abriterait des esprits bienveillants qui protègent les populations du village.

4. Le Jardin Botanique (Route de Koulouba, Commune III)

Le projet de Parc Biologique a été initié en 1943 par le professeur Théodore Monod de passage à Bamako. Le Botaniste Fauque a été aidé dans son exécution par le service des Eaux et Forêts et l'ITAN. Situé dans la forêt classée de Koulouba, il couvre 42 ha et comprend :

- Le Parc botanique d'une superficie de 17 ha contenant environ 170 espèces végétales ;
- Le Parc zoologique d'une superficie de 13 ha. Ici sont gardés en captivité et semi-captivité sur 6 parcs animaliers divers animaux de la faune africaine ;

- Un plateau de 12 ha en aménagement.

L'ensemble constitue un véritable poumon pour la ville de plus en plus polluée en raison de la fumée que dégagent les automobiles et les foyers où le bois de chauffe constitue la principale source d'énergie.

5. Koulouni Yéléké (Lafiabougou, Commune IV)

Littéralement, Koulouni Yéléké veut dire "la petite belle colline". Le site, qui est maintenant atteint par un lotissement péri urbain, est en voie de faire l'objet d'un bornage et de mesures de protection par la mairie de la commune IV.

6. Woyowayanko (Commune IV)

Il s'agit d'un marigot qui descend des hauteurs des Monts Mandingues et se faufile dans une vallée profonde encadrée par des versants abrupts. Woyowayanko traverse dans son cours inférieur la Commune IV et se jette dans le fleuve Niger au niveau du quartier de Djikoroné. Ce marigot, qui traverse des paysages pittoresques, est rentré dans l'histoire récente du Mali en raison de la célèbre bataille qui s'est déroulée sur ses rives en 1883 entre les Sofas de Samory et les troupes d'occupation coloniales.

V. LES CULTES ET LIEUX DE CULTE

Si en certains endroits la pratique des cultes a disparu avec l'expansion de l'islam et l'urbanisation galopante, certains habitants de Bamako, notamment ceux des villages anciens récemment incorporés dans le District, continuent avec les anciennes pratiques rituelles et culturelles. Parmi ces cultes encore vivaces dans la zone de Bamako, on note le *komo*, le *ntomo*, le *morihayassa* (profane et réservé aux femmes) et les cultes à différentes divinités. Tous ces cultes sont associés à des lieux sacrés souvent inviolables.

Quelques cultes, rites et lieux de culte dans le District de Bamako

1. Le Komo de Nafadji (Nafadji, Commune I)

Les rituels du *komo* de Nafadji, en particulier les

initiations, ont tendance à disparaître. Mais le bois sacré est toujours bien conservé. Il couvre une superficie d'environ 100 m². De temps à autre, surtout en début de la saison des pluies, on y procède à des sacrifices pour que le komo continue à protéger le village et à assurer une bonne pluviométrie.

2. Le Ntomo de Nafadji (Nafadji, Commune I)

Le *ntomo* est une société d'initiation réservée aux *bilakorow* (les garçons non encore circoncis). A Nafadji, comme dans beaucoup de villages bamanan, cette société a, depuis quelques décennies, perdu beaucoup de sa vivacité. Ici, l'élément essentiel du *n'tomo* de Nafadji reste le bois sacré (où se pratiquait l'initiation) que les populations continuent de garder jalousement. Au milieu de ce bois se trouve le *ntomo yiri* (l'arbre du *n'tomo*) sous lequel se trouve l'autel qui reçoit les sacrifices d'animaux.

3. Le moussoyiri de Nafadji (Commune I)

Le *Moussoyiri* (littéralement "l'arbre de la femme") de Nafadji est un tamarinier. Le culte à cet arbre est réservé aux femmes qui y font des vœux, surtout de fécondité. Les sacrifices d'animaux et les offrandes d'objets (cola, libation de mil) sont périodiques. Mais ils peuvent avoir lieu lorsqu'une femme, dont les vœux sont exhaussés, apporte l'animal à sacrifier ou les objets indiqués à offrir.

3. Le moribayassa de Nafadji (Commune I)

Le *moribayassa* est un culte très populaire généralement réservé aux femmes. Il est sollicité pour résoudre divers problèmes : stérilité, maladie. Le rituel commence au village et se termine au *Moribayassa-ting*, un petit monticule situé à la sortie du village. Déguisée en homme portant de vieux habits, la femme qui a fait le vœu s'entoure de danseurs (femmes, enfants) et de joueurs de tam-tam. Tout ce monde, au son des tam-tams et des chants et dans une allégresse totale, se dirige vers le *Moribayassa-ting* pour y livrer les offrandes promises.

4. Le Nko son (Quartier du Point G, Commune III)

Le culte est centré sur une source qui se trouve sur le plateau qui surplombe la vallée de

Ngomi. Les esprits censés abriter la source assurent la protection et la prospérité du village. Le rituel qui est populaire comprend les sacrifices de divers animaux (béliers, bœufs, coqs) et les offrandes de divers objets (colas, lait). Tous les animaux sacrifiés et tous les objets offerts doivent être de couleur blanche.

5 Le moribayassa de Sogonafing (Sogonafing, Commune III)

Comme à Nafadji, le *moribayassa* est encore vivace à Sogonafing. Le lieu de culte est matérialisé par un amas de pierres d'environ 50 centimètres de diamètre. C'est sur ce petit monticule que les femmes expriment leurs vœux. Une fois ces vœux exhaussés, on est obligé de sacrifier les animaux ou d'offrir les objets promis lors du vœu.

6. Le Komo de Sogonafing (Sogonafing, Commune III)

Il s'agit d'un culte toujours vivace en dépit de l'islamisation et de la proximité de Bamako. Les rituels, dont l'initiation des jeunes circoncis, se déroulent dans un bois sacré dont l'entrée est réservée aux seuls initiés. Tous les animaux sacrifiés (béliers, bœufs, poulets) et les objets offerts (colas, bière de mil) sont consommés sur place.

7. Saanè et Kontoron (Sogonafing, Commune III)

Le *dankun* de *Saanè et Kontoron* (considérés comme les divinités tutélaires de la chasse) est réservé aux chasseurs. Le lieu du culte est généralement un autel situé au *dankun* (carrefour de deux chemins à la sortie du village). A Sogonafing, l'autel de *Saanè Kontoron* est un petit amas de pierres d'environ un mètre de diamètre où l'on sacrifie divers animaux (chèvres, poulets) pour implorer *Saanè Kontoron* pour une bonne chasse et une meilleure protection des chasseurs contre les esprits malveillants de la brousse.

8. Le Ntomo de Sogonafing (Sogonafing, Commune III)

Tout comme à Nafadji, le bois sacré reste l'élément essentiel du *n'tomo* de Sogonafing. C'est ici que les jeunes initiés se rassemblaient pour préparer un bon repas à partir des céréales

qu'ils ont pu collecter en aidant les grandes personnes pendant la récolte.

9. Le tiè yiri (Sogonafing, Commune III)

Le *tiè yiri* (littéralement, "l'arbre de l'homme") est un arbre sacré qui abrite un esprit qui protège le village et à qui l'on faisait des sacrifices de divers animaux. Si les sacrifices n'ont plus cours, l'arbre est toujours là et il est protégé par les habitants de Sogonafing.

10. Le Nama (Sogonafing, Commune III)

Le culte du *Nama* n'est plus pratiqué. Mais le lieu où les sacrifices et les offrandes étaient exécutés existe toujours, même si la case où les objets rituels étaient gardés s'est écroulée. Le site est plus ou moins protégé par les populations.

VI. LES FÊTES ET FESTIVALS

Le District de Bamako, qui est à la fois la capitale intellectuelle et culturelle du Mali, abrite divers festivals. Certains de ces festivals sont, comme le "Festival du Théâtre des Réalités", le fait d'associations culturelles comme Acte Sept. D'autres, comme les "Rencontres de la Photographie Africaine de Bamako" organisées pour la première fois en 1994 par le Ministère chargé de la Culture, l'Afrique en Création et la Coopération française, ont une dimension internationale.

Comme on peut s'y attendre, ces festivals sont venus se greffer sur des fêtes traditionnelles qu'organisaient les communautés à la fin des récoltes ou à l'approche de la saison des pluies. Il existe encore des survivances de ces fêtes traditionnelles dans les villages comme Sogonafing, Sikorolen, Lassa, tous récemment incorporés dans le District de Bamako.

Quelques fêtes et festivals du District de Bamako

1. Les fêtes musulmanes

Il s'agit des fêtes du Ramadan, de la Tabaski et du Maouloud. Leur tenue est fonction de la lune. Célébrées dans tous les quartiers de

Bamako, ces fêtes se caractérisent par des prières (pour la Tabaski et le Ramadan) et des veillées pour la lecture du coran dans les mosquées et plusieurs places de la ville. C'est aussi l'occasion de visites (aux parents et amis) et de réjouissances populaires dans les quartiers.

2. La Fête des jeunes de Nafadji (Commune I)

La Fête des jeunes de Nafadji (aussi appelée *Kotèba*, grand escargot) est une fête populaire qui est organisée par les jeunes à l'approche de l'hivernage. Elle dure deux jours et comporte diverses manifestations dont des danses, des saynètes destinées à faire rire les spectateurs, soit par les gestes, soit par le costume ou les paroles. Chaque jeune apporte une contribution en nature ou en espèces pour faire face aux frais occasionnés par la fête.

3. Bara (Korofina, Commune I)

Il s'agit d'une fête annuelle qui se déroule généralement après la saison des pluies. La musique est généralement le *bara* originaire de la Région de Ségou. Trois ou quatre chanteuses accompagnent cette musique. Il n'est pas rare de voir plusieurs spectateurs se jeter sur la scène et participer à la danse.

3. Ton nyanadiè (Sogonafing, Commune III)

Cette fête est organisée par l'association traditionnelle des jeunes de Sogonafing sous la supervision des personnes âgées du village. C'est l'occasion de sortir et faire danser diverses marionnettes qui représentent des animaux, des personnages et même des esprits.

5. La Biennale Artistique et Culturelle

La Biennale Artistique et Culturelle, certainement la plus grande manifestation culturelle du Mali a connu une histoire mouvementée. Sa création remonte à 1962 quand le Gouvernement du Mali met en place un espace de rencontre de sa jeunesse dénommée Semaine de la Jeunesse. Au lendemain du coup d'Etat en 1968, elle subit un premier changement en 1970 et devient la Biennale Artistique, Culturelle et Sportive de la Jeunesse. Comme son nom l'indique, elle se déroule tous les deux ans. A partir de 1979, elle amorçe un deuxième changement en devenant une rencontre tournante et

en séparant sport et culture. Mais, faute d'espace, notamment de salles de spectacles appropriées, seules les rencontres sportives se dérouleront dans les capitales régionales comme l'indique le calendrier ci dessous :

- 1979 1ère Biennale Sportive tournante à Ségou ;
- 1980: Biennale Artistique et Culturelle à Bamako;
- 1981: 2ème Biennale Sportive tournante à Mopti ;
- 1982: Biennale Artistique et Culturelle à Bamako ;
- 1983: 3ème Biennale Sportive tournante à Sikasso ;
- 1984: Biennale Artistique et Culturelle à Bamako.

En 1986, on revient à la formule biennale sportive, artistique et culturelle. Mais seules, deux éditions (1986 et 1988) pourront se dérouler à Bamako. A partir de 1988, cette grande manifestation qui avait rythmé la vie culturelle et sportive des Maliens pendant près de quatre décennies et fait des émules dans d'autres pays de la sous région, connaît une longue interruption de plus de dix ans (1988 - 2001). On assiste à des tentatives de la remplacer par une autre manifestation, le *guintan*, organisé avec une forte implication de la société civile, notamment les GIE. La phase nationale du *guintan* ne verra jamais le jour.

En 2001, cette grande manifestation renaît sous le nom de Semaine Nationale des Arts et de la Culture (SNAC). En 2003, on revient au nom Biennale Artistique et Culturelle. L'affluence des populations aux différentes manifestations pendant l'édition de 2003 et la forte implication des autorités et des collectivités décentralisées dans l'organisation et le financement dénotent que le peuple malien avait soif de cette manifestation dont il avait été sevré pendant plus d'une décennie. Comme au lendemain de l'indépendance, la Biennale Artistique et Culturelle entend s'ancrer dans le paysage culturel malien. Au plan institutionnel, elle se propose de se doter d'une structure d'exécution appelée Secrétariat permanent. Cette structure, qui sera directement rattaché au Cabinet du Ministre de la Culture, sera essentiellement chargée d'assurer le suivi des activités, de promouvoir les œuvres et de constituer la mémoire

scientifique de la rencontre.



Fig 110 : Le Ministre de la culture, Pascal Baba Coulibaly à la cérémonie d'ouverture de la SNAC 2001 (Photo DNPC)

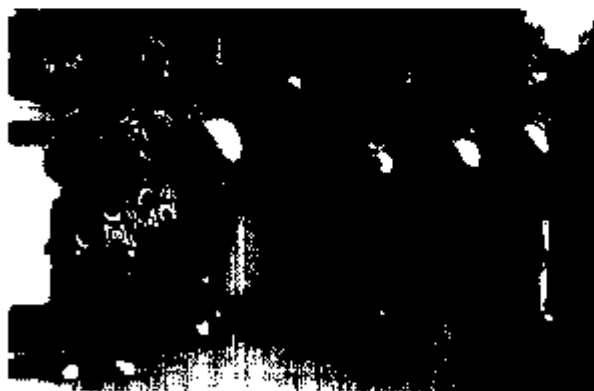


Fig 111 : le troupe Seguedji de Mopti SNAC 2001 (Photo DNPC)



Fig 112 : la troupe Soli de Diamou, Cercle de Bougouni SNAC 2001 (Photo DNPC)



Fig 113 : la Troupe Tièblétiè de N'fihasso, Faladiè (cercle de Kati). SNAC 2001 (Photo DNPC)

6. Les Rencontres de la Photographie Africaine de Bamako :

Les Rencontres de la Photographie Africaine de Bamako sont organisées par le Ministère de la Culture, l'Association Française d'Action Culturelle (AFAA), la Coopération Française, l'Agence Intergouvernementale de la Francophonie avec l'appui de l'Union Européenne. Instituée en 1994, les Rencontres de la Photographie Africaine ont eu leur quatrième édition en octobre 2001. En plus des expositions internationales au Palais de la Culture Amadou Hampaté Ba, elles réservent un espace aux photographes maliens. De plus en plus, les Rencontres tentent de s'enrichir de plusieurs manifestations culturelles : sortie des masques et marionnettes de Markala, Koulikoro et Diarabougou au Stade Omnisports Modibo Kéita et sur le fleuve Niger (édition de 1999), les Contours, et diverses manifestations folkloriques en différents endroits de la ville de Bamako (édition octobre 2001). Une structure publique, la Maison Africaine de la Photographie, directement rattachée au Cabinet du Ministre de la Culture, s'occupe à présent de l'organisation de cette manifestation.

6. La SENAFAB (Semaine Nationale du Film Africain de Bamako)

La SENAFAB, instituée par le Ministère de la Culture à travers sa structure technique le Centre National de Production Cinématographique (CNPC) est une manifestation biennale qui tente de rendre compte de la richesse de la production cinématographique de l'Afrique. L'édition, qui a eu lieu en mars 2002, rendait hommage à Balla Moussa Kéita. Elle a été enrichie d'un séminaire portant sur le thème : Le comédien africain face à son métier. L'édition de 2004 était dédié au cinéma marocain.

7. Le Théâtre des Réalités

Le Théâtre des Réalités, institué en 1996, est un festival annuel organisé par l'Association Acte Sept. Il regroupe les artistes d'Afrique, d'Europe (France, Belgique) et du Canada. Une bonne partie des spectacles, essentiellement du théâtre, se déroule en plein air dans les quartiers de Bamako.

8. Etonnants Voyageurs

Il s'agit d'une manifestation littéraire qui est co-organisée par Etonnants Voyageurs de Saint Malo (l'événement littéraire le plus important de France après le Salon du Livre de Paris) et une équipe malienne dirigée par l'écrivain Moussa Konaté. Il réunit des dizaines d'écrivains africains et européens qui échangent leurs expériences respectives. Pour Moussa Konaté, le chef de l'équipe malienne, «Etonnants Voyageurs» permet aux écrivains d'affirmer leur existence tout en apportant aux lecteurs potentiels d'Afrique des livres à des prix raisonnables.



Fig 114 : Biennale 2003, discours d'ouverture du Ministre de la Culture, Cheick Oumar Sissoko (Photo DNPC).



Fig 115: Mosaique des artistes lors de la cérémonie d'ouverture de la Biennale 2003(Photo DNPC).



Fig 116 : La troupe l'ilemmin de Sikasso, à la cérémonie d'ouverture de la Biennale artistique et culturelle, édition 2003 (Photo DNPC)

VII. LES INFRASTRUCTURES CULTURELLES DU DISTRICT DE BAMAKO

Bamako, ville universitaire et culturelle, regorge d'infrastructures culturelles. Celles-ci vont des deux grands palais (Palais de la Culture Amadou Hampaté Ba et Palais des Congrès) aux modestes salles de cinéma des quartiers périphériques en passant par les centres culturels de certaines représentations diplomatiques et les Centres de Lecture et d'Animation Infantile des Communes de Bamako (CLAEC) dans toutes les communes du district.

Bien que certaines d'entre elles (notamment les salles de cinéma des quartiers) soient souvent vétustes, ces infrastructures culturelles permettent à la ville d'abriter de nombreuses rencontres (congrès, séminaires, conférences et manifestations culturelles). Le Palais des Congrès, le Palais de la Culture Amadou Hampaté BA et le Centre Culturel Français (CCF) sont les infrastructures les plus sollicitées pour ces genres de rencontres.

Quelques infrastructures culturelles du District de Bamako

1. Les CLAEC (DANStoutes les six Communes du District)

Les CLAEC (Centres de Lecture et d'Animation Infantile de Commune) sont au nombre de six. Les locaux, construits en banco stabilisé et dans le même style architectural, comprennent une bibliothèque et des espaces de jeux et d'animation pour les enfants de 0 à 12 ans.

2. Le Pavillon des Sports du Stade Omnisports Modibo Kéita (Médina Coura, Commune II)

Le Stade Omnisports Modibo Kéita, inauguré en 1963, dispose d'une grande salle de spectacle qui peut accueillir jusqu'à 923 personnes. Cette salle accueille non seulement des spectacles, des expositions ventes de divers produits, mais aussi des matchs de basket ball. Avant la construction du Palais de la Culture, elle a constitué la principale salle où se déroulaient les spectacles des Semaines de la Jeunesse puis des Biennales Artistiques et Culturelles.

3. Le San Toro (Missira, Avenue Al Qoods, Commune II)

Le San Toro est situé en plein cœur du quartier populaire de Missira. En plus d'une importante galerie d'expositions (sculptures, tableaux, costumes et parures de style africain), il comprend un restaurant qui sert diverses spécialités maliennes, et un espace de rencontres et de spectacles en plein air dans le jardin.

4. Le Musée National (Route de Koulouba, Commune II)

Le Musée national, héritier de l'ancien Centre IFAN, a été créé en 1954 sous le nom de Musée Soudanais de Bamako. A l'indépendance en 1960, il devient Musée National du Mali avec pour vocation la conservation de la culture nationale authentique. Pendant les deux premières décennies de l'indépendance, il est confronté à d'énormes difficultés dont, entre autres, la faiblesse de ressources financières humaines et l'absence d'un local approprié qui impose un nomadisme à ses collections qui sont ballottées en divers endroits de la ville : l'Institut National des Arts (INA), l'École Nationale d'Ingénieurs (ENI) et une villa louée à Korofina. En 1981, grâce à une subvention du gouvernement français, il se dote de nouveaux locaux qui lui permettent de mieux faire face à sa mission de préservation et de diffusion du patrimoine culturel. En 2001, suite à la restructuration de la Direction Nationale des Arts et de la Culture (DNAC) à laquelle il était rattaché, il devient un établissement public à caractère scientifique et culturel doté de la personnalité morale et de l'autonomie financière. Parallèlement à ce nouveau statut, et grâce à une subvention de l'Union Européenne il s'est doté de deux nouvelles salles d'expositions (qui font passer sa capacité d'exposition de 400 m² à 1700m²), d'une boutique de souvenirs et d'une cafétéria. Avec cette extension, le Musée National devient le plus grand musée d'Afrique subsaharienne, à l'exception de l'Afrique du Sud.

5. Le Centre Djoliba (Avenue Modibo Kéita, Commune III)

Le Centre Djoliba, qui relève de l'Archevêché de Bamako, est un important point d'attraction pour la classe intellectuelle de la capitale.

possède une grande bibliothèque et accueille régulièrement des conférences et des séminaires.

7. Le Centre Culturel Français (Avenue de l'Indépendance, Commune III)

Le Centre Culturel Français est multifonctionnel. Il peut accueillir des conférences, des spectacles, des expositions. Il a constitué pendant la dernière édition de la SNAC l'un des principaux sites du volet off.

6. Le Palais des Congrès (Quartier du Fleuve, Commune III)

Le Palais des Congrès a été inauguré en 1996. En plus de la salle des Congrès (de 1000 places), il dispose de diverses salles secondaires pouvant accueillir entre 50 et 200 personnes. Il accueille divers événements : congrès, séminaires et conférences, spectacles, projections de films. Il constitue l'une des rares structures de la capitale à disposer de facilités pour les traductions simultanées. A ce titre, il accueille plusieurs grandes rencontres internationales de la capitale.

7. Le Centre Culturel Islamique de Hamdallaye (Hamdallaye, commune IV)

Le Centre Culturel Islamique, fruit de la Coopération entre le Mali et l'Institution Commune pour la Création des Centres Islamiques, a été inauguré par le Président Moussa Traoré. Il s'agit d'un grand complexe qui regroupe une école, des salles de conférence, une mosquée, un terrain de sport, une infirmerie et, depuis 2002, la Maison du Hadj qui prépare les pèlerins au voyage sur les lieux saints de l'Islam.

8. La Bibliothèque Nationale (ACI 2000, Hamadallaye, Commune IV).

Appelée 'Bibliothèque du Gouvernement', elle devient à partir de 1962 la Bibliothèque Nationale et est alors rattachée à l'Institut des Sciences Humaines du Mali. En 1968, elle aménage à Ouolofobougou, avenue Kassé Kéita. Depuis 2002, la Bibliothèque Nationale a aménagé à ACI 2000 dans un grand local récemment construit sur initiative du Président de la République d'abord. Elle est le siège du dépôt légal au Mali et possède une riche collection estimée à 30 000 volumes.

9. Le Palais de la Culture Amadou Hampaté Ba (Badalabougou, Commune IV)

Le Palais de la Culture Amadou Hampaté Ba a été inauguré en 1983. Il dispose d'une salle de spectacle de 3000 places, la plus grande de tout le Mali, d'une salle de conférence de 200 places et d'une galerie d'expositions. C'est aussi le siège des formations artistiques nationales : Groupe Dramatique, Ballets Maliens, Ensemble Instrumental National et Badéma National. C'est ici aussi que s'est tenu l'essentiel des manifestations de la Biennale Artistique et Culturelle.

10. Le Centre Culturel Américain (Badalabougou, Commune VI)

Le Centre Culturel Américain a aménagé depuis octobre 2000 dans de nouveaux locaux à Badalabougou. En plus d'une bibliothèque bien fournie, il dispose d'une infothèque pour chercheurs et étudiants.

11. Le Musée de la Femme ou Muso Kunda (Korofina Nord, Commune I)

Le Musée de la Femme ou « Muso Kunda » est une initiative de l'épouse de l'ex Président de la République du Mali, Madame Adam Bâ Konaré. Cet espace dédié à la femme comprend une salle d'exposition permanente, un restaurant et une salle de documentation axée sur les femmes.

La promotrice, l'ex première dame du Mali, a voulu ce musée comme « une ouverture sur l'univers des femmes, un espace d'échange, une école qui intègre, de manière vivante, leurs arts et leurs savoir-faire ».

Muso Kunda rassemble une collection riche et variée d'objets d'art et d'artisanat féminin. Sont exposés les objets de la vie quotidienne qu'ils soient traditionnels, et utilisés dans les campagnes du pays, ou plus modernes, se retrouvant sur les marchés et dans les foyers bamakois.

Une large place est faite aux parures, bijoux et étoffes dont se parent les Maliennes. On découvre les modes vestimentaires des ethnies bobo, sénoufo, bamanan, touareg ou dogon.

Le musée de la femme a déjà présenté certaines expositions sur la femme notamment celles sur :

- la marche de la femme de l'antiquité jusqu'à nos jours ;
- l'exposition sur l'image de la femme ;
- l'exposition sur le quotidien de la femme.

En plus des sessions de formation et des conférences qu'il organise, le musée de la femme Muso Kunda dispose d'un service culinaire, Gwa Kunda, spécialisé dans la cuisine africaine.

12. Le Musée du District (Commune III)

Créé par Arrêté N° 22/M-DB du 06 décembre 2001 et placé sous l'autorité du Maire du District de Bamako, le musée du District, a pour mission :

- la recherche et la conservation de documents historiques sur la ville de Bamako ; la collecte, la conservation et la diffusion du patrimoine historique urbain ;
- l'organisation d'activités socio-éducatives et culturelles destinées à promouvoir le patrimoine culturel urbain.

Depuis son inauguration le 09 décembre 2001, le musée de Bamako a déjà présenté plusieurs expositions notamment celle intitulée :

- « Bamako au fil des siècles » ;
- une exposition sur les œuvres d'artistes contemporains ;
- l'exposition de la semaine de la francophonie.

En attendant de rassembler une collection assez fournie sur l'histoire de la ville de Bamako, le musée du District, expose les objets d'art collectés auprès des familles fondatrices de la ville de Bamako que sont : les Touré, les Niaré, les Dravé et les familles Bozo.

BIBLIOGRAPHIE

Auger, R. F.

Mission d'identification des politiques, besoins et potentialités dans le domaine des pratiques artistiques et artisanales dans la Région de Kayes, 2 Tomes, rapport non publié, 2000.

Boutinet, J. P.

Anthropologie du projet : Presses Universitaires de France, Paris, France, 1990.

Beridogo, B. et Diakité, D.

Structures du pouvoir traditionnelles dans la protection de l'environnement, Programme d'Appui à la Direction Régionale des Eaux et Forêts de Sikasso, rapport non publié, 1990.

Brunet, J. J.

Djenné d'hier à demain, Editions Dunniya, Bamako, Mali, 1999.

Bedaux, R.M.A et Waals, Vabder, J.D.

Djenné une ville millénaire au Mali, Rijksmuseum voor Volkenkunde Leiden/Martial, 1991.

Bedaux, R. Diaby, B. Maas, P.

L'architecture de Djenné (Mali). La pérennité d'un Patrimoine Mondial, Rijksmuseum Voor Volkenkunde Leiden/Leyde, Editions Snoeck/Cand, 2003.

Coulibaly, N.

Inventaire analytique des sites archéologiques du cercle de Yanfolila, mémoire de fin d'études, ENSup, Bamako, document non publié, 1984.

Diakité, O.

Inventaire analytique des sites archéologiques du cercle de Kolondiéba, mémoire de fin d'études, ENSup, Bamako, document non publié, 1982.

Dembélé, M.

L'impact de l'islam sur la culture matérielle au Soudan Occidental Gao (Mali), rapport I.S.H, document non publié, 1999.

Domiat, S.

Architecture Soudanaise, Editions L'Harmattan, Paris France, 1989.

Dupuy C.

Archéologie et Ethnologie dans la région du Haut Sénégal au Mali, Programme de coopération LAFMO-ISII, Rapport LS.II, document non publié, 1996.

Falloux, F et Talbot, L.

Environnement et développement en Afrique, crise et opportunité, Ed. C.P. Maisonneuve et Larose, Paris France, 1992.

Gallay, A. Huysecom, E. Honegger, M. Mayor A.

Premier sondage archéologique dans la ville d'Haniatlahi, capitale de l'Empire Peul du Macina (1819-1864), 1989.

Gallay, A. Huysecom, E.

L'ethnoarchéologie Africaine. Un programme d'étude de la céramique récente du Delta Intérieur du Niger (Mali, Afrique de l'Ouest), Genève - Gallay, A. Huysecom, 1989.

E. Mayor A.

Peuples et Cérémonies du Delta Intérieur du Niger (Mali), Genève, 1994.

Huysecom, E.

Fangfanyégéné I. Un abri sous roche à occupation néolithique au Mali. La fouille, le matériel archéologique et l'art rupestre, Franz Steiner Verlag Wiesbaden GMBH, 1990.

Insoff, T.

Island, Archaeology and History. A Complex Relationship : the Cao Region (Mali), ca. AD 900-1250, St John's College, Cambridge, 1990.

Jean, L. L'Africain

Description de l'Afrique, Traduction, A. Epaulard, Paris, A. Maisonneuve, tome II, 1956.

Kail, M.

Turikh el Fetuch, Traduction de O. Houdas, Paris, 1964.

Kéita, R. N'Diaye

Kayes et le Haut Sénégal. Les étapes de la croissance urbaine, 3 Tomes, Editions Populaires, Bamako, Mali, 1972.

Ki Zerbo, J.

Histoire de l'Afrique Noire, Hatier, Paris, 1981.

Konaré, K.

Le Mali des Indépendances ; le guide touristique et culturel, Cauris Editions, Bamako, Mali, 2000.

Konaré, A. et Adam

Les grandes dates du Mali, Edition Imprimerie du Mali (RIV), 1983.

Konaté, D.

Les systèmes traditionnels de communication chez les Sonoufo et les M'linganka, Programme d'Appui à la Direction Régionale des Eaux et Forêts de Sikasso, rapport non publié, 1990.

Konaté, D.

Éléments d'archéologie Ouest-Africaine II Mali, CRIAA- Nouakchott, Editions Sapia France, 2000.

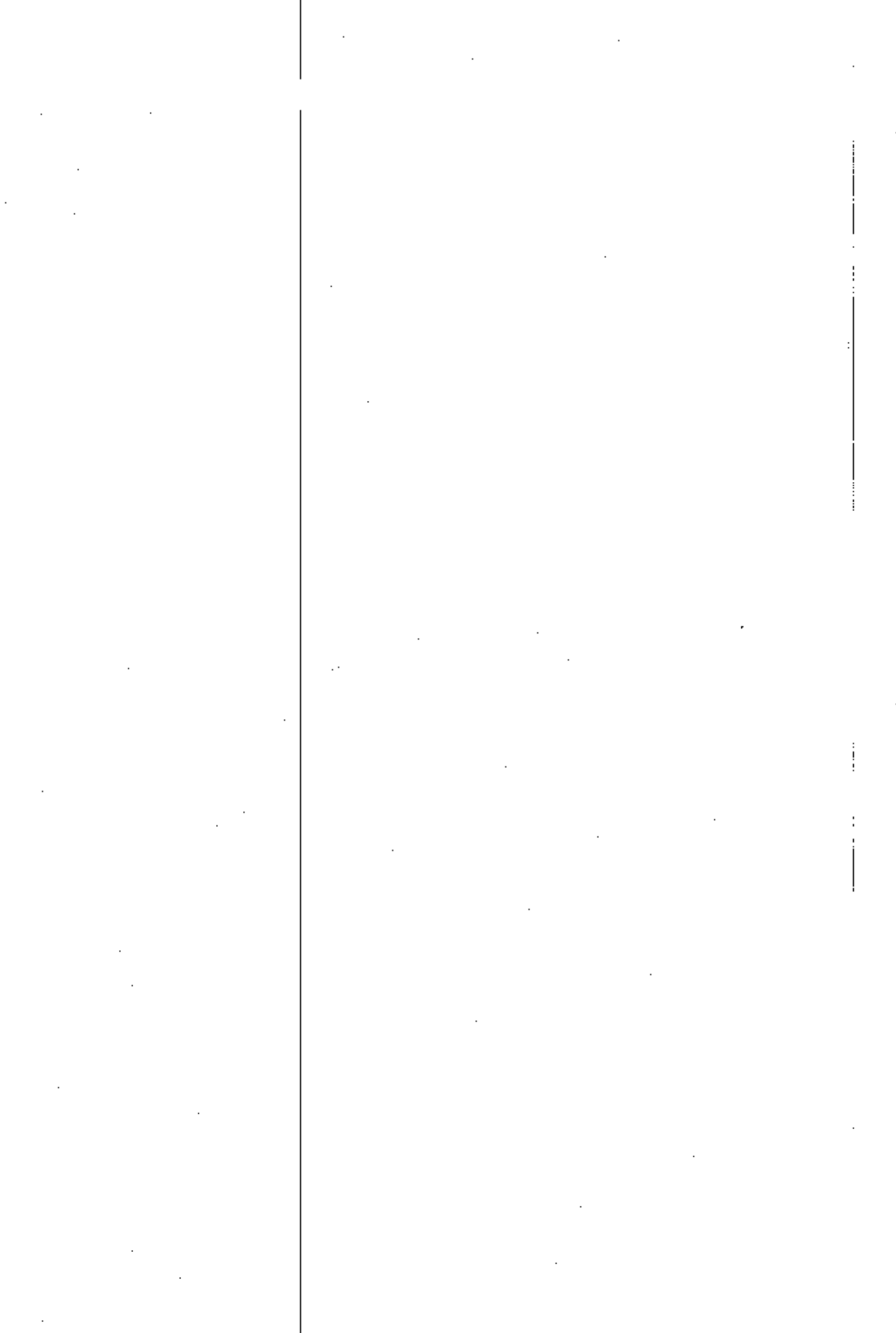
Koné, M.

Les sites et monuments historiques du District de Bamako et Environs et la problématique de leur exploitation touristique, mémoire de fin d'études, ENSup, Bamako, Mali, 1999.

Mauny, R.

Tableau géographique de l'Ouest Africain au Moyen âge d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie, Mémoires de l'IFAN N°61 IFAN, Dakar, 1961.

- La Tour et la mosquée de l'Askia Mohamed à Gao, les notes africaines, bulletin d'information de l'IFAN N° 47, 1957.*
- McIntosh, SK et McIntosh, R.J**
Historic investigations at Jenné, Mali, Zlomen, Cambridge Monographs in African Archaeology 2, BAR, International Series 89/ji, 1980.
- Mc Intosh, R.**
The People of the Middle Niger, (The Island of gold.), Blackwell Publishers Ltd, 1988.
- Mc Intosh, R.J, Tainter, J.A. et SK**
Wind Blows Climate, History, and Human Action, Columbia University Press, New York, 2000.
- McIntosh, SK**
Excavations at Jenné jenu, Hambarketolo, and Kamiana (Inland Niger Delta, Mali), the 1981 Season. University of California Press, 1994.
- Ouattara, T**
La mémoire Sénoufo: Bons sacré, éducation et Chefferie, Association ARSAN, Paris, 1988.
- Raimbault, M.**
Les recherches archéologiques au Mali, histoire, bilan, problèmes et perspectives, dans Recherches, Pédagogie et Culture. n° 55 Raimbault, M. et Sanogo, K, 1981.
Recherches archéologiques au Mali, ACCT, Editions Karthala, Paris Sauti. Es, 1991.
Tamāk Es Sndam. Traduction de C. Houclas, Paris, 1990.
- Sanogo, K, Sidibé, S., Dembélé, M. et Coulibaly, N.**
Etude archéologique dans la zone de Syama-Banansa cercle de Kadiola, BHP UTAH International Inc, rapport I.S.H. document non publié, 1987.
- Sanogu, N.**
Guide pour la lutte contre les feux de brousse, DNEF, Schmidt, P, 1968.
Les sites de buttes de la région de Diré (Mali). Premiers résultats de l'inventaire des sites archéologiques du nord de la zone lacustre (mission d'avril 1986), mémoire de D.E.A., document non publié, 1985-86.
- Sissoko, F., Bengaly, A., Thiero, J. et Kassambara, B.**
Programme archéologique d'urgence : reconnaissance archéologiques dans la région de Koulikoro, rapport I.S.H, document non publié, 1996.
- Tillet, T.**
Le site paléolithique de Farabana (Région de Bamako dans Etudes Maliennes N° 54, 2001.
- Togola, T**
Archaeological investigations of iron age sites in the Mema Région, Mali (West Africa), thèse de PhD Department of Anthropology, Rice University, Houston Texas, USA, document non publié, 1993.
- Togola, T.**
Inventaire analytique des sites archéologiques du Cercle de Bougouni, mémoire de fin d'études, ENSup, Bamako, document non publié, 1982.
- Togola, T, Traoré, B, Kalapo, Y, Thiao, Y. et Traoré, C.**
Recherches archéologiques dans la Boucle du Baoulé, rapport I.S.II., document non publié, 1995.
- Togola, T., Sissoko, F. et Coulibaly, N.**
Reconnaissance archéologiques dans la zone du projet or Sadiola (deuxième phase), rapport I.S.H., document non publié, 1994.
- Togola, T., Kalapo, Y. et Kaba, M.**
Recherches archéologiques dans la zone de Ségala, cercle de Kénieba », rapport I.S.H, document non publié, 1996.
- Togola, T., Kaba, M. et Kalapo, Y.**
Recherches archéologiques sur la concession minière de NI. VSUN », ressource LPT zone de Tabakoro Cercle de Kénieba, rapport I.S.II, Document non publié, 1997.
- Vernet, R.**
Archéologie en Afrique de l'Ouest Sahara et Sahel, CRIAA Nouakchott, Editions Sapia - France, 2000.
- Wolfgang L**
 1996 *L'architecture Dogon, constructions en terre au Mali. ADAM BIRO.*



Impression : IMPRIM COLOR - Bamako - Tél. 221 46 46

